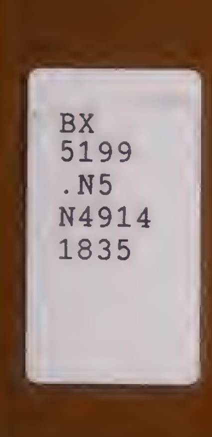


Newton, J., 1725-1807.
Récit authentique de la vie de J. Newton, recteur de Saint-Mary Woolnoth, a Londres, /

RÉCIT AUTHENTIQUE

DE

LA VIE DE J. NEWTON.

RÉCIT AUTHENTIQUE

DE LA

VIE DE J. NEWTON,

RECTEUR

DE SAINT-MARY WOOLNOTH, A LONDRES,

ÉCRIT PAR LUI-MÊME

DANS UNE SUITE DE LETTRES

ADRESSÉES

AU DOCTEUR HAWEIS,

ET SUIVI D'UNE COURTE NOTICE SUR SON CARACTÈRE ET SUR LES DERNIÈRES ANNÉES DE SA VIE; DE QUELQUES FRAGMENS DE SES CONVERSATIONS ET DE SA CORRESPONDANCE, ET DE SES TROIS LETTRES SUR LA PARABOLE DU GRAIN DE BLÉ. (MARC IV, 28.)

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu. (Luc XIX, 10.)

TOULOUSE,

IMPRIMERIE DE J.-M. CORNE,

RUE PARGAMINIÈRES, N.° 84.

1835.

Publié par la société pour l'impression de livres religieux,
de Toulouse.

RÉCIT AUTHENTIQUE

DE

LA VIE DE J. NEWTON.

LETTRE PREMIÈRE.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

Je ne doute pas, Monsieur, que la promesse qui se lit au 8.me chapitre du Deutéronome, v. 2, ne vous ait déjà suggéré de bien douces réflexions. Les Israélites étaient dans le désert, entourés de difficultés sans nombre qu'aggravaient leur défiance et leur perversité; ils ne pouvaient encore comprendre les dispensations du Seigneur à leur égard; ils perdaient fréquemment de vue ses desseins de miséricorde, et la longueur de la route les jetait dans le découragement. Pour les calmer et pour ranimer leur esprit abattu, Moïse leur annonce qu'ils touchent à des momens plus heureux; que leurs combats vont finir avec leurs

voyages; que, bientôt possesseurs de la terre promise, ils prendront plaisir, dans le repos qui les attend à la suite de tant d'alarmes et de fatigues, à se rappeler les épreuves qui maintenant leur semblent si difficiles à supporter : *Tu te souviendras* (leur dit-il) *de tout le chemin par lequel l'Eternel ton Dieu t'a fait marcher dans ce désert.*

Cette parole est encore plus consolante lorsqu'on la prend spirituellement, et qu'on la suppose adressée à tous ceux qui traversent le désert de ce monde, pour arriver à la Canaan céleste, cherchant, par la foi, l'éternel repos dans *le royaume qui ne peut être ébranlé.* Rempli de zèle et de courage par l'espérance de ce glorieux héritage, le fidèle hâte le pas vers les lieux où Jésus est entré comme son Précurseur. Les yeux arrêtés sur son chef, il est plus que vainqueur de tous les obstacles qui pourraient retarder ses progrès. Toutefois le but n'est pas encore atteint : les infirmités de la nature déchue se font encore sentir par un reste d'ignorance et d'infidélité; nous méconnaissons souvent les dispensations du Seigneur, et nous sommes prêts à nous plaindre de celles-là mêmes, où, mieux instruits, nous ne trouverions que des sujets de joie. — Mais pour nous, comme pour l'ancien Israël, le temps approche où le combat finira, où nos vues s'agrandi-

ront, où nous jouirons d'une lumière plus parfaite : avec quel transport d'amour et d'adoration, repettant alors nos regards en arrière, ne contemplerons-nous pas les voies par lesquelles le Seigneur nous aura conduits ! Nous reconnaîtrons que sa miséricorde a dirigé tous nos pas ; que ce que, dans notre ignorance, nous appelions malheur, adversité, n'était qu'une suite de bénédictions ; nous verrons que rien ne nous est arrivé sans cause ; qu'aucune épreuve ne nous a atteint avant le jour convenable, et n'a pesé sur nous plus fortement ou plus long-temps que notre position ne le demandait ; en un mot, que chacune de nos afflictions a été, dans les mains sages et miséricordieuses du Seigneur, un moyen pour nous conduire à cette gloire éternelle qu'il a préparée pour son peuple.

Quoique notre état présent soit un état d'imperfection, et que nous soyons rarement dans le cas de porter un jugement sain sur le moment actuel, si nous examinons notre vie passée, et que nous comparions les diverses situations dans lesquelles nous nous sommes rencontrés, avec les dispositions de notre âme à chacune des époques correspondantes ; si nous considérons à quel point tous les événemens y sont admirablement enchaînés les uns aux autres, tellement que ceux que nous comptons parmi les plus heureux ont été amenés

par des choses que nous aurions à peine crues dignes de remarque, tandis qu'au contraire nous avons souvent échappé aux dangers les plus imminens, non par notre sagesse ou par notre prévoyance, mais par un concours de circonstances que nous n'avions ni prévues, ni désirées; — nous trouverons alors dans le cercle, tout borné qu'il est, de notre propre expérience, la preuve incontestable de cette vérité, qu'une sage et bonne Providence veille sur chacun de nous dès les premiers instans de notre vie; qu'elle nous dirige; qu'elle nous garde, nous ses chers enfans, au milieu de tous les écarts de notre état d'ignorance; qu'elle nous conduit par un chemin que nous ne connaissons pas, jusqu'à ce que ses tendres soins nous aient amenés, par le concours des événemens et par les impressions qu'ils ont laissé sur nous, à la connaissance de nous-mêmes et de notre Dieu.

Tous les fidèles qui voudront réfléchir sur ces choses, trouveront plus ou moins, dans les événemens de leur vie, de quoi confirmer mon observation, mais non pas tous au même degré. Les circonstances extérieures de quelques-uns ont été uniformes; leur vie n'offre que peu de vicissitudes; et quant au changement de leur cœur, il s'est fait secrètement, sans que personne y ait pris garde, presque sans qu'ils s'en soient aperçus eux-

mêmes. Le Seigneur leur a parlé, non d'une voix de tonnerre et au milieu de la tempête, mais d'une voix douce et tranquille ; il les a attirés à lui graduellement, en sorte qu'ils ont la douce certitude de le connaître, de l'aimer, et d'être ainsi *passés de la mort à la vie*, sans pouvoir dire, avec précision, quand ou comment cela est arrivé. D'autres, au contraire, semblent avoir été choisis pour manifester *les richesses incompréhensibles* de la miséricorde du Seigneur, et l'étendue de son pouvoir : il permet que la malice de leur cœur se dévoile entièrement ; et tandis qu'il retranche des pécheurs moins endurcis, après un petit nombre d'avertissemens, il épargne ceux-ci, quoiqu'ils pèchent à main levée, et comme s'ils eussent pris à tâche d'effectuer leur ruine. Enfin, au moment où l'on s'attendait peut-être qu'il allait en faire des exemples signalés de sa vengeance, celui dont *les pensées sont élevées au-dessus de nos pensées, autant que les cieux sont élevés au-dessus de la terre*, les retire du feu comme des tisons ardens, afin d'en faire des monumens de sa clémence pour l'encouragement des pauvres pécheurs ; contre toute attente, il porte la conviction dans leur cœur ; il leur pardonne leurs fautes, il les régénère par son Esprit.

Il ne faut certainement pas moins de puissance ici, qu'il n'en fallut pour créer le monde. C'est

donc manifestement l'œuvre du Seigneur, une œuvre merveilleuse aux yeux de tous ceux que n'aveuglent pas les préjugés ou l'incrédulité.

Ainsi fut transformé par la grâce, Saul de Tarse, ce grand persécuteur de l'Eglise. — Furieux contre *Jésus de Nazareth*, il portait le ravage et la mort parmi les disciples ; long-temps un objet de terreur pour l'Eglise de Jérusalem, il se rend à Damas, ne respirant contre eux que carnage. Peu content de tout le mal qu'il a déjà fait, n'ayant qu'un désir, eelui d'éteindre la secte qu'il déteste, il court de lieu en lieu, de maison en maison, la menace dans le regard et l'insulte sur les lèvres ; et quand il est parvenu au plus haut point de sa furie, ce Jésus qu'il hait et poursuit, le terrasse, et de persécuteur acharné en fait un apôtre, qu'il remplit ensuite de zèle et d'ardeur pour propager au loin cette même foi qu'il voulait anéantir !

De nos jours, eette même grâce souveraine a donné pareillement des témoignages insignes de son pouvoir. — Qui n'a pas entendu parler du bienheureux colonel Gardener ? S'il eût été possible de goûter une satisfaction réelle au milieu d'une vie déréglée, il l'eût assurément goûtée, lui que tout au dehors semblait favoriser. Le mal était une habitude pour cette âme criminelle, sur laquelle des délivrances extraordinaires et presque

miraculeuses n'avaient pas laissé la moindre impression. Mais au jour de la grâce, Gardener aussi connaît la puissance de Dieu ; et l'exemple mémorable de sa vie, consigné dans le récit qui fut mis au jour après sa mort, sera pour tous les Chrétiens un nouveau motif de glorifier le Seigneur, et de se réjouir en sa fidélité.

A de tels noms me sera-t-il permis, Monsieur, d'ajouter le *mien* ? Si je le fais, ce ne sera certainement qu'avec une distinction bien humiliante. De grands pécheurs, ces nobles personnages devinrent de fidèles disciples, et parce qu'il leur avait été beaucoup pardonné, ils aimèrent beaucoup. Paul pouvait dire de lui-même : *La grâce qui m'a été donnée ne l'a pas été en vain, car j'ai travaillé plus qu'eux tous.* Gardener fut comme *une ville située sur une montagne*, comme une lumière éclatante. Sa conversion, tout étonnante qu'elle est, ne l'est cependant pas plus que l'ensemble de sa vie depuis le moment où il connut le Seigneur. C'est ici que le parallèle ne peut plus se soutenir. A moi, à moi seul la confusion de face, si j'ai répondu si mal à tout ce que mon Sauveur a fait pour moi.

Mais si l'on considère la patience de Dieu, sa longue attente, les interventions merveilleuses de sa providence en faveur d'un indigne pécheur, le pouvoir de sa grâce qui amollit le cœur le plus en-

durci, les richesses de miséricorde qu'il déploie dans le pardon des péchés les plus crians, je ne connais pas alors d'histoire plus extraordinaire que la mienne; plusieurs à qui je l'ai contée, ont pensé qu'il valait la peine d'en perpétuer le souvenir.

Cependant ce n'est que très-récemment que j'ai consenti à tracer le récit des grâces que j'ai reçues; j'en avais été détourné, jusqu'à ce jour, par la difficulté qu'il y a toujours à parler convenablement de *soi-même*, autant que par la considération de l'abus que des esprits pervers font souvent de relations de ce genre. Il est une réserve dont il faut user en pareil cas; c'est celle que le psalmiste indique, quand il dit : *Venez et écoutez, vous tous qui craignez Dieu, et je vous raconterai ce qu'il a fait pour mon âme.* Jésus aussi nous avertit de ne pas *jeter les perles devant les pourceaux.* Les perles du Chrétien sont, en quelque sorte, les manifestations particulières qu'il a reçues du pouvoir et de l'amour de son Seigneur; il ne doit pas les publier légèrement, de peur que des esprits charnels n'en prennent occasion de profaner ce qu'ils ne sauraient comprendre. Tels étaient les principaux motifs de ma répugnance; mais cédant, il y a quelques semaines, aux instances d'un ami respectable dont j'apprécie le jugement, je lui ai envoyé, dans une série de lettres, le récit détaillé qu'il demandait. J'avais écrit pour un ami, et les

lignes que j'avais tracées ont passé dans un grand nombre de mains, contre mon attente ; elles sont ainsi venues jusqu'à vous, Monsieur ; et, au lieu de me blâmer de mes longueurs, comme j'aurais justement pu le craindre, vous voulez bien me demander des détails plus circonstanciés. Puisque vous croyez, ainsi que mes autres amis, que cela pourra concourir à la gloire de notre adorable Rédempteur, et fortifier la foi de quelques-uns de ses enfans, je suis prêt à obéir, quelque répugnance que j'aie, chétive créature, à me mettre moi-même en scène. Si la fidélité du Seigneur est glorifiée à mon sujet ; si ce que je vais raconter de ses miséricordes peut édifier les siens, je suis au comble de mes vœux ; je m'en remets, pour le reste, à l'Auteur de tout bien... Accordez-moi le secours de vos prières, afin qu'il me soit donné de ne rechercher que la gloire de celui à qui il a plu de m'appeler de l'horreur des ténèbres, à la merveilleuse lumière de son Evangile.

Je suis, avec un respect sincère,

Mon cher Monsieur,

Votre affectionné serviteur,

J. N.

12 Janvier 1763.

LETTRE II.

PREMIÈRES ANNÉES DE L'AUTEUR.

Je me plais souvent à répéter avec David : *Seigneur, je suis ton serviteur, le fils de ta servante; brisant mes fers, tu passes mon attente*, etc. Dieu m'a montré sa miséricorde dès les premiers instans de ma vie. Je suis né, pour ainsi dire, dans sa maison; je lui ai été consacré dès mon enfance.

Ma mère..... femme de grande piété et de beaucoup d'expérience chrétienne, appartenait à la congrégation dissidente du docteur Jennings. Elle avait une santé faible, et menait une vie très-retirée. N'ayant d'enfant que moi, elle pouvait s'occuper presque exclusivement du soin de mon éducation. Il me souvient encore, quoique faiblement, de ses instructions maternelles. A peine avais-je trois ans, qu'elle m'apprit l'anglais, et cela avec tant de succès, qu'à quatre ans je pouvais lire couramment dans quelque livre que l'on me présentât. J'avais une mémoire heureuse, qu'elle exerçait en me faisant apprendre par cœur

des ehapitres entiers ou des passages de l'Eeriture sainte, le eatéehisme, des psaumes ou autres pièces de vers. Mes dispositions semblaient répondre à ses vœux. Je montrais peu de goût pour les jeux bruyans de l'enfanee, et je laissais tout pour la soeiété de ma mère, et pour les leçons qu'elle voulait bien me donner. La suite de mon histoire fera voir à quel point la meilleure édueation est insuffisante pour réformer le eœur ; mais les parens pieux n'y trouveront pas moins un motif de persévérer eourageusement dans les soins qu'ils vouent à leurs enfans; ear bien que dans la suite j'aie repoussé ees premières impressions de mon jeune âge, elles furent long-temps un frein pour moi dans la carrière du viee; elles se présentaient sans cesse à mon esprit, et ee ne fut que peu à peu que j'en vins à me soustraire entièrement à leur influenee. Lorsque plus tard le Seigneur m'ouvrit les yeux, le souvenir de ces impressions de l'enfanee me fut de la plus grande utilité.

Ma mère ne se bornant pas à prendre les plus tendres soins de moi, ne eessait de me reeommander au Seigneur avec supplications et avec larmes, et je ne doute nullement que je ne reeueille à eette heure le fruit de ses prières. — Cette bonne mère suivait mes premiers progrès avee un plaisir tout partieulier; son désir était de me vouer au ministère sacré, si Dieu daignait y incliner mon cœur.

— Je commençai à six ans le latin; mais avant que j'eusse pu faire de grands progrès dans cette étude, le premier plan de mon éducation fut renversé, car les vues du Seigneur allaient bien au-delà de celles de mes parens terrestres; son plaisir était de faire de moi, pauvre pécheur, un monument signalé de sa patience, de ses bontés paternelles et de sa miséricorde; il m'enleva donc mon excellente mère au moment où j'achevais ma septième année. — Je suis né le 24 Juillet 1725, et elle est morte le 11 du même mois de l'année 1732.

Mon père, qui commandait alors un vaisseau marchand dans la Méditerranée, revint l'année suivante en Angleterre, où il ne tarda pas à se remarier. Je passai donc en de nouvelles mains, mais qui me traitèrent bien sous tout autre rapport, mais qui ne purent réparer la perte que j'avais faite en ma mère. On me permit de fréquenter des enfans légers et profanes, dont je suivis bientôt l'exemple. Peu après le mariage de mon père, je fus placé dans un institut d'Essex, où l'imprudente sévérité de mon maître me fit presque tomber dans le découragement, et éteignit en moi le goût de l'étude. J'oubliai les premières règles de l'arithmétique que ma mère m'avait enseignées. Heureusement pour moi qu'après une année de séjour dans cette école, je reçus les soins

d'un nouveau sous-maître, qui étudia mon caractère et mes dispositions, et me donna des encouragemens; je me mis au latin avec tant de zèle, qu'à dix ans j'étais le plus fort écolier de la seconde classe qui, dans ce collége, lisait Virgile et Cicéron. Mais on me fit avancer trop rapidement; en sorte que, peu affermi dans les principes, je perdis bientôt tout ce que j'avais appris. Je quittai l'école à dix ans, et lorsque, long-temps après, je me remis au latin sans maître, je tirai peu de profit de ce que j'en avais su dans mon enfance.

Mon père m'emmena sur mer à l'âge de onze ans. C'était un homme d'un grand sens, qui connaissait bien le monde; il veillait scrupuleusement sur ma conduite, sans cependant pouvoir encore remplacer ma mère. Elevé en Espagne, il avait dans ses manières une réserve et une sévérité qui m'intimidaient. J'étais toujours tremblant en sa présence; aussi n'exerçait-il sur moi d'autre influence que celle de la crainte. Je fis, jusqu'en 1742, plusieurs voyages maritimes, mais à de longs intervalles, et je passai à la campagne tout le temps que je ne fus pas en mer, à l'exception d'un séjour de quelques mois que je fis à Alicante, où j'avais obtenu, à l'âge de quinze ans, une place qui m'aurait offert une perspective avantageuse, si ma manière de vivre irrégulière et mon indocilité n'eussent empêché mon établissement.

Pendant tout ce période de ma vie, mes dispositions et ma conduite varièrent singulièrement. Au collége, et dans les années qui suivirent, je prenais à peine intérêt à la religion; je recevais avec facilité les impressions les plus mauvaises. Toutefois j'étais souvent troublé par des reproches intérieurs. J'avais été, dès mon enfance, passionné pour la lecture; entr'autres livres, je trouvais souvent sous ma main l'*Oratoire Chrétien de Bennet;* et quoique je ne le comprisse que fort imparfaitement, le genre de vie qu'il recommande me paraissait si désirable, que j'aurais voulu le suivre. Je commençai donc à prier, à lire l'Ecriture sainte, à faire une espèce de journal, et je me croyais déjà religieux; mais, hélas! cette dévotion apparente n'ayant point de racine, s'évanouit comme la nuée de l'aube du jour, comme la rosée du matin. Las bientôt de mes exercices de religion, je devins pire que jamais. Au lieu de prier, j'appris à maudire et à blasphémer; et dès que je n'étais plus sous les yeux de mes parens, je me livrais, sans réserve, à toute sorte de méchanceté. — Tout ceci se passait avant que j'eusse atteint ma douzième année.

A peu près à cette époque, je fis une chute de cheval très-dangereuse: lancé à quelques pouces de distance d'une haie nouvellement taillée, je ne reçus aucun dommage; mais je ne pus pas reconnaître

ici la main d'une miséricordieuse Providence, puisque, si je fusse tombé sur les pieux, j'y eusse indubitablement perdu la vie! Ma conscience me présenta les conséquences terribles d'une comparution devant Dieu dans l'état où je me trouvais; j'abandonnai donc mes manières impies, et je parus tout changé; mais ce fut pour retomber peu à peu dans mes habitudes précédentes; le combat entre la conscience et la passion se renouvelait fréquemment, et, à chaque rechute, je m'enfonçais plus avant dans l'abîme de la perversité.

Un jour, c'était, je crois, un dimanche, j'avais lié partie avec un de mes compagnons intimes pour me rendre à bord d'un bâtiment de guerre; mais par une direction de la Providence, j'arrivai fort heureusement trop tard; la chaloupe fut submergée, et tous ceux qu'elle portait furent noyés. Invité à accompagner au cimetière le corps de celui dont je partageais naguère les dissipations, je fus extrêmement frappé de la pensée que je ne devais la vie qu'à un retard de quelques minutes, retard qui pourtant m'avait causé du dépit et de l'irritation, jusqu'au moment où j'avais été témoin de la catastrophe; mais cette leçon, comme les autres, fut bientôt oubliée.

A une autre époque, la lecture de l'*Instituteur de famille*, produisit en moi une réforme partielle, mais de peu de durée. Je fis trois ou quatre fois,

avant l'âge de seize ans, une profession religieuse, que je laissai bientôt après, parce que mon cœur n'était pas sincère. Je pensais souvent que, sans la religion, je ne pourrais échapper à l'enfer; mais j'aimais le péché, et je voulais l'aimer. J'étais si étrangement aveuglé, si stupide, que souvent, avant de faire une chose que je savais contraire à mon devoir, je commençais par accomplir les actes de dévotion que je m'étais imposés; puis, la conscience en partie calmée, je me livrais avec moins de remords à mes folies.

La plus remarquable de ces réformes, soit pour le degré, soit pour la durée, fut la dernière. Je pourrais appliquer à cette partie de ma vie, la parole de l'Apôtre : *Je vivais comme un pharisien, d'après la secte la plus rigoureuse de notre religion.* Je faisais tout ce que l'on peut attendre d'une personne qui ignore entièrement la justice de Dieu, et qui cherche à établir sa propre justice. Je passais la plus grande partie du jour en prières et en lectures, en méditations pieuses sur la parole de Dieu. Je jeûnais souvent; il me souvient même que je m'abstins, durant trois mois, de toute nourriture animale; je répondais à peine aux questions qui m'étaient adressées, de peur de prononcer quelque parole inutile. Il semblait que je gémissais sincèrement de mes fautes passées, que je les déplorais souvent avec larmes. J'essayai,

autant que ma position pouvait le permettre, de renoncer à la société pour éviter les tentations. Je persévérai dans cette manie sérieuse pendant plus de deux ans, sans faire d'écart considérable; mais une pareille religion, sans m'affranchir de l'esclavage du péché, ne fit que me rendre sombre, stupide, insociable, inutile.

Telle était la disposition de mon esprit, lorsque les écrits de lord Shaftesbury me tombèrent dans les mains. Je trouvai le second volume de ses *Caractéristiques*, dans une petite boutique de Midlebourg en Hollande. Le titre me séduisit, je l'achctai; le style et la forme de l'ouvrage me plurent; je le lus avec un grand plaisir, surtout le second morceau, que l'auteur a si justement intitulé: *Rapsodie.* Rien de plus approprié au tour romanesque de mon esprit, que le début de cette pompeuse déclamation; je me doutai si peu de son but et de sa tendance, que je croyais l'auteur un homme très-religieux, et que je me persuadai que pour trouver le bonheur, je n'avais qu'à le suivre. De belles paroles et des discours artificieux égarèrent mon cœur sans défiance. Ce livre ne sortait pas de mes mains; je le relus jusqu'à pouvoir répéter presque mot pour mot la *Rapsodie* du commencement à la fin; il opérait en moi comme un poison lent, et préparait les voies à tout ce qui devait suivre.

Au mois de Décembre 1742, comme je revenais d'un voyage, mon père n'ayant pas l'intention de me faire retourner sur mer, entreprit de me chercher une vocation. Mais j'avais peu d'aptitude aux affaires, et je ne connaissais ni les choses, ni les hommes; je m'étais passionné pour un plan fantastique de vie contemplative, mélange bizarre de religion, de philosophie et d'indolence, et rien ne me répugnait tant que la pensée d'une industrieuse application aux affaires commerciales. A cette époque, un marchand de Liverpool, ami intime de mon père, et principal instrument de la bonté divine à mon égard dans ce qui concerne les choses de la terre, me proposa de m'envoyer quelques années à la Jamaïque, disant qu'il se chargerait du soin de ma fortune. J'y consentis, et tout fut préparé pour le départ. Dans la semaine qui devait précéder mon embarquement, mon père m'envoya pour une affaire à quelques milles de Maidstone, dans la province de Kent; ce petit voyage, qui ne devait durer que trois ou quatre jours, mais qui se prolongea beaucoup au-delà, produisit sur mon cœur une révolution soudaine qui me sortit de mon indolence habituelle, et amena cette succession de dispensations extraordinaires de la Providence, dont vous voulez avoir un récit plus circonstancié; tant il est vrai *que la voie de l'homme n'est pas entre ses mains, et*

qu'il ne dépend pas de celui qui marche d'adresser ses pas.

Je suis, etc.

13 Janvier 1763.

LETTRE III.

COURSE EN KENT. — VOYAGE A VENISE.

Peu de jours avant la course que j'avais l'intention de faire dans la province de Kent, je reçus l'invitation d'aller visiter des parens éloignés de ma mère, qui avaient eu avec elle des liaisons très-intimes, et sous le toit desquels elle avait rendu le dernier soupir. Le second mariage de mon père ayant occasioné quelque refroidissement entre eux et lui, je n'avais pas eu de communication avec eux depuis plusieurs années; mais comme je devais passer à un demi-mille de leur demeure, mon père me permit de les voir. Je mis tant d'indifférence à remplir ce devoir, que je fus sur le point de passer près d'eux sans m'arrêter. Reconnu à la première vue, sans que j'eusse besoin de me nommer, je fus accueilli

comme l'enfant d'une amie chérie qui n'était plus. Mes amis avaient deux filles. J'appris, quelques années après, que l'aînée, dès sa naissance, m'avait été destinée par le vœu des deux mères. Je sais que les amis intimes s'amusent à former, pour leurs enfans, des plans de ce genre, qui échouent beaucoup plus souvent qu'ils se réalisent. Quoique je ne prétende pas dire que ma mère pressentit ce qui devait arriver, il y a cependant quelque chose de bien remarquable dans la manière dont cet événement fut amené. Toute relation entre les deux familles avait cessé; j'étais sur le point de partir pour une contrée étrangère; je devais ne faire qu'une courte visite, à laquelle même je n'aurais pas songé, s'il ne fût arrivé une invitation au moment décisif. Tout semblait éminemment fortuit; la chose n'en paraît donc que plus extraordinaire. — Presqu'à la première vue de cette enfant (car elle n'avait pas 14 ans), je ressentis pour elle une affection qui, dès cette heure, n'a perdu ni de sa force, ni de son influence sur mon cœur. La durée en a été constante. Je ne tardai pas à dépouiller tout sentiment religieux, à devenir sourd à la voix de la conscience et aux avis de la sagesse; mais mon respect pour ma cousine a toujours été le même; peut-être ne hasarderai-je pas trop, en disant qu'au milieu même de mes souffrances les plus vives et de mes plus grands

égaremens, son souvenir ne quitta pas une heure entière mes pensées errantes dans les sept années qui suivirent....

Cette affection a concouru sans doute à l'accomplissement des desseins de la Providence à mon égard, et il ne fallait guère moins qu'une passion violente et impérieuse pour me tirer de cette stupide mélancolie dont j'avais contracté l'habitude. Malgré mon admiration pour les tableaux de vertu et de bienveillance de lord Shaftesbury, j'étais presque misanthrope; mais ma répugnance pour une vie active se trouva tout d'un coup dissipée, et je me sentis prêt à être et à faire tout ce qui pouvait servir à l'accomplissement de mes vœux.

Lorsque, plus tard, j'eus abandonné la foi, perdu l'espérance, étouffé la voix de la conscience, l'amour que je conservais pour cette personne fut le seul principe qui en tînt, à quelque degré, la place; la seule possibilité de la revoir encore m'a plus d'une fois détourné des plus horribles desseins contre moi-même, ou contre les autres.

Mais les effets fâcheux de cette passion en contrebalancèrent bien les avantages. L'époque où l'on recherche en mariage est sans doute une époque intéressante de la vie, lorsqu'il y a affection mutuelle, consentement des parens, espoir raisonnable d'établissement; lorsque tout se passe avec prudence et dans un esprit de soumission à la

volonté de Dieu ; c'est alors une bénédiction d'être susceptible d'un attachement tendre. Mais quand toutes les circonstances sont différentes, la passion que l'on appelle *amour*, devient, entre toutes celles que l'on peut éprouver, la plus cruelle en *elle-même*, et la plus funeste dans ses *résultats*. Or, toutes ces circonstances manquaient dans mon cas. Je n'osais avouer mes sentimens, ni aux parens de la jeune fille, ni aux miens, ni pendant longtemps à elle-même, n'étant pas en état de faire des propositions : c'était un feu concentré, renfermé dans mon sein, qui me donnait un malaise habituel. Ce regard d'idolâtrie porté sur la créature, affaiblit considérablement mes sentimens religieux, et disposa mon cœur à recevoir des principes d'infidélité ; et quoiqu'il semblât promettre beaucoup en réveillant mon activité, il ne produisit réellement rien de bon. J'ai souvent formé de vastes projets ; souvent je me suis représenté tout ce que je serais capable de faire ou de supporter pour celle que j'aimais ; mais étais-je auprès d'elle, je ne savais plus la quitter pour saisir les occasions favorables ; bien moins encore savais-je me préserver du vice ; mon amour pour elle ne m'empêcha pas de me livrer à une longue suite d'excès et de débauches tout-à-fait indignes des prétentions honorables que j'avais formées, et bien que, par un effet de la bonté

divine, le cours de mes folies soit maintenant interrompu, que mes vœux soient accomplis, et que je me voie dédommagé, et bien au-delà, de toutes mes souffrances, je ne voudrais cependant pas, pour tous les trésors des deux Indes, repasser par la même succession d'inquiétudes. Puisse ma douloureuse expérience servir à en prémunir d'autres contre cette indomptable passion de l'amour! *Celui qui sème le vent, recueillera le tourbillon.*

Mon cœur étant concentré dans un seul objet, tous les autres se montraient à moi sous un aspect nouveau. Il me paraissait absolument impossible d'aller vivre cinq ou six ans dans un pays aussi éloigné que la Jamaïque; je résolus donc, quoi qu'il pût arriver, de ne pas m'y rendre; et comme je ne pouvais prendre sur moi, ni de dire le motif de ma conduite à mon père, ni de le tromper par de fausses raisons, au lieu de rester trois jours en Kent, j'y restai trois semaines sans le prévenir de rien, et ne retournai à Londres que lorsque je crus le vaisseau parti : il l'était en effet. Mon père, quoique vivement blessé de cette désobéissance, me pardonna cependant plus vite que je m'y étais attendu. Peu après, je fis voile pour Venise, dans un navire appartenant à l'un de ses amis. Pendant la traversée, j'eus la compagnie et le mauvais exemple des simples matelots avec qui je vivais sur un pied d'égalité.

Sollicité chaque jour à laisser les habitudes d'ordre et de sobriété que j'avais contractées depuis plus de deux ans, je tombai peu à peu dans le relâchement. J'en avais quelquefois beaucoup de remords, et je fis bien quelques tentatives pour me relever de cette chute, mais sans y réussir. Je n'étais pas encore ce qu'on appelle un homme débauché, quoique je marchasse à grands pas vers l'apostasie totale. Dieu ne se laissa cependant pas sans témoignage à mon âme. L'avertissement le plus remarquable qu'il m'envoya, le dernier aussi, si ma mémoire ne me trompe point, et qui jeta en moi l'alarme, me fut donné dans un songe. L'impression que j'en reçus fut très-forte, mais de peu de durée.

Je ne juge pas qu'il soit nécessaire d'entrer ici dans l'examen général de la question des songes, ni de justifier auprès du lecteur le récit que je vais faire du mien. Ceux qui croient la sainte Ecriture, savent que Dieu a donné quelquefois des avertissemens, des directions ou des prophéties dans des songes surnaturels; ceux aussi qui connaissent l'histoire et les expériences du peuple de Dieu, savent, avec certitude, que ces communications particulières n'ont jamais été totalement supprimées, et qu'elles ne le sont pas de nos jours. La raison, loin de contredire cette assertion, plaide, au contraire, en sa faveur; aussi,

Baxter, cet écrivain distingué, si peu suspect d'enthousiasme, entreprend-il de prouver que le phénomène des songes est inexplicable, si l'on n'admet pas l'intervention d'agens spirituels qui échappent à nos regards. Quant à moi, je puis dire, sans le moindre scrupule : *Le songe est certain, et l'interprétation en est sûre;* je ne puis douter, après tout ce que j'ai vu depuis, que mon songe n'ait une application directe et facile aux circonstances de ma vie, à ma délivrance non méritée, et aux bienfaits que le Seigneur a daigné verser sur moi, pécheur, au jour de ma détresse.... Le voici tel qu'il est resté profondément gravé dans ma mémoire.

Je me croyais dans le golfe de Venise que je venais de quitter; il était nuit, j'étais de garde, et seul sur le tillac. Pendant que j'allais et venais, un homme, arrivant je ne sais d'où, se présente à moi ; il me remet un anneau, qu'il me recommande de garder avec soin, m'assurant que tant que je le conserverais, je serais heureux, et que tout irait au gré de mes désirs ; mais m'annonçant aussi que si je le perdais, ou si je m'en défaisais, je pouvais m'attendre à toute espèce de trouble et de misère. J'acceptai le présent à ces conditions, sans concevoir la moindre inquiétude sur la manière dont je les accomplirais, éprouvant seulement une satisfaction bien vive de voir ainsi mon bonheur

dans mes mains. Pendant que je me livre à ce sentiment de joie, arrive un second personnage, qui, voyant l'anneau que j'ai au doigt, m'adresse quelques questions à son sujet. Je lui dis la vertu de cet anneau; surpris de ma crédulité, il chercha, je crois, à me montrer qu'il ne pouvait avoir les propriétés que je lui supposais; enfin, il me pressa fort de m'en défaire. D'abord blessé de sa proposition, je me laissai ensuite tromper peu à peu par ses insinuations perfides; le doute entra dans mon cœur, et je finis par arracher l'anneau de mon doigt, et le jeter à la mer. Au moment même où il disparut, des torrens de feu s'élancèrent de cette partie des Alpes que l'on aperçoit derrière Venise. Je distinguais les montagnes les plus rapprochées, comme je l'eusse fait étant éveillé, et je les voyais tout en flammes. Je compris alors, mais trop tard, ma folie. Mon séducteur, avec un air d'insulte, m'annonça que ma part à la miséricorde divine était renfermée dans la possession de cet anneau que je venais de rejeter si dédaigneusement. Je compris pour qui brûlaient les montagnes que j'avais sous les yeux, et qu'il ne me restait plus qu'à y suivre le tentateur. Je tremblais; j'étais dans une telle angoisse, que je ne comprends pas comment je pus rester endormi; cependant mon rêve se prolongea, et au moment où je croyais qu'on allait m'entraîner vers les

montagnes de feu ; au moment où, accablé du sentiment de ma condamnation, je demeurais sans excuse et sans espérance, un troisième personnage, ou peut-être celui qui, le premier, m'avait apporté l'anneau, m'apparut soudain, demandant la cause de ma douleur. Je lui racontai naïvement ce qui venait de m'arriver, lui avouant que je m'étais perdu moi-même de gaîté de cœur, et que je ne méritais pas de compassion. Après avoir blâmé ma précipitation, ce personnage me demanda si je serais plus sage à l'avenir, au cas où mon anneau me serait rendu. Je ne pouvais répondre à cette question, puisque je le croyais perdu sans ressource. Sans me donner non plus le temps de le faire, mon nouveau protecteur s'élance dans la mer, à l'endroit même où j'avais jeté l'anneau ; il reparaît quelques instans après, le tenant à la main, puis il remonte à bord ; les flammes qui s'élevaient des montagnes, s'éteignent à l'instant, et le séducteur me quitte. *Alors le butin enlevé au bras du Tout-Puissant, fut reconquis, et le captif fut délivré.* Mes inquiétudes cessèrent ; je m'avançai, plein de joie et de reconnaissance, vers mon libérateur, pour qu'il me rendît l'anneau ; mais il me dit : « Si je te le confiais de nouveau, tu ne tarderais pas à retomber dans la détresse d'où je viens de te tirer ; puisque tu n'es pas capable de le conserver toi-même, je vais le garder pour toi,

et quand cela sera nécessaire, je saurai le produire en ta faveur. »

Là dessus je m'éveillai. J'étais dans un état impossible à décrire. De deux ou trois jours je ne pus ni manger, ni dormir, ni me remettre à mes occupations obligatoires. Mais, hélas! cette impression, comme toutes les autres, s'effaça bientôt; elle disparut totalement, et je crois que le souvenir de mon songe ne me revint que plusieurs années après, lorsque je me trouvai dans des circonstances tout-à-fait semblables, sans secours, sans espérance, et comme sur le bord de la redoutable éternité. Si, alors, les yeux de mon entendement se fussent ouverts, j'eusse vu ce cruel ennemi de mon âme, qui m'avait fait rejeter ma profession de foi, et m'avait entraîné dans un labyrinthe de crimes; je l'eusse vu plein de joie par le spectacle de mes angoisses, n'attendant plus que la permission de s'emparer de moi pour m'entraîner au lieu des tourmens; mais peut-être eussé-je aussi vu ce Jésus que j'avais tant bravé, tancer mon adversaire, me réclamer comme sien, moi, tison arraché du feu; peut-être l'eussé-je entendu dire: *Délivrez-le de l'abîme, car j'ai trouvé sa rançon.* — Mes yeux n'ont pas vu ces choses, mais j'en ai senti l'efficace: oui, j'ai obtenu miséricorde. Le Seigneur a répondu pour moi au jour de ma détresse; béni soit-il de ce qu'après m'avoir

rendu l'anneau, ou plutôt ce que l'anneau figurait, il daigne le conserver pour moi! Quelle consolation, quel repos inexprimable! Ce n'est pas moi qui suis chargé de le garder! *L'Eternel est mon Berger.* Je puis, par sa grâce, m'abandonner entièrement à sa garde : *je sais en qui j'ai cru.* Satan voudrait encore m'avoir en sa puissance pour me cribler, comme on crible le froment; mais mon Seigneur *a prié pour moi*, *de peur que ma foi ne défaille.* C'est là ma ferme assurance, c'est là ma force, c'est là mon boulevard contre lequel les portes de l'enfer ne prévaudront jamais. Déjà, plus d'une fois, si la chose eût été possible, je me fusse perdu moi-même depuis ma première délivrance; à présent même, malgré tout ce que le Seigneur a fait pour mon âme, exposé à tant et de si grandes chutes, je périrais encore si ce Dieu de fidélité n'avait pris l'engagement d'être jusqu'à la fin mon soleil et mon bouclier. — *Mon âme! bénis l'Eternel, et n'oublie pas un de ses bienfaits!*

La suite de ce voyage n'offrit rien de remarquable. Je fus de retour chez mon père en Décembre 1743; bientôt après je répétai ma visite en Kent, où je prolongeai mon séjour avec autant d'imprudence que la première fois, ce qui fit encore échouer les projets de mon père à mon égard, en sorte qu'il fut sur le point de m'abandonner. En attendant qu'il se présentât pour moi quelque occu-

pation convenable, je suivis une manière de vivre toute extravagante. Quel en fut le résultat ? *Pressé* comme matelot, je fus mis à bord d'un vaisseau ; l'époque était critique ; les flottes françaises menaçaient nos côtes ; mon père ne put donc obtenir mon élargissement. Peu de jours après je fus envoyé à bord du vaisseau de guerre le Harwich. Ici commença pour moi un genre de vie tout nouveau, qui fut bien pénible, le premier mois surtout. Mon père voyant que la guerre allait éclater, finit par désirer que je restasse dans la marine, et il me procura une recommandation pour le capitaine, qui me prit auprès de lui comme aspirant. Ma position fut très-adoucie, et je me serais facilement concilié le respect de l'équipage, sans la légèreté de mon esprit et l'inconséquence de ma conduite. Mes compagnons achevèrent de ruiner mes principes, et quoique j'affectasse encore de parler de vertu, je trouvais cependant tout mon plaisir au mal. Mon ami le plus intime était un homme du meilleur naturel et d'un esprit observateur ; mais c'était malheureusement ce qu'on appelle un *esprit fort*, qui avait le talent de présenter ses principes sous un côté spécieux, et dont le zèle pour les répandre égalait l'adresse. Il n'eût pas propagé plus activement l'incrédulité, quand il eût attendu le ciel même pour sa récompense. Cet homme, que j'honorais alors comme mon maître, dont

j'adoptai si aveuglement les maximes, et dont je suivis implicitement l'exemple, trouva plus tard le genre de mort qui semblait m'être aussi réservé : revenant de Lisbonne, il fut surpris par une violente tempête, à laquelle le bâtiment et tout l'équipage, hormis lui seul, eurent le bonheur d'échapper ; une vague qui se brisa sur le pont, lança le malheureux dans l'éternité ! C'est ainsi, Seigneur ! que tu épargnes ou que tu punis selon ton bon plaisir !

J'étais enchanté de sa conversation, et ayant moi-même des connaissances superficielles, je me plaisais à faire parade de ce que j'avais pu lire. Il s'aperçut que je n'avais pas encore rejeté tout frein ; aussi se garda-t-il de m'effrayer d'entrée, en me laissant entrevoir où il voulait en venir avec moi. Autant que je puis me le rappeler, il me parla d'abord de la religion d'une manière favorable ; mais une fois qu'il eut gagné ma confiance, il s'exprima plus clairement ; il me montra que je n'avais pas compris les *Caractéristiques* de Shaftesbury, et parvint facilement, par ses sophismes, à m'entraîner dans ses voies d'iniquité. Tel que le marinier imprudent qui quitte le port à l'heure où commence la tempête, je renonçai aux espérances et aux secours de l'Evangile au moment même où toute autre espèce de ressource allait m'être enlevée !

En Décembre 1744, le Harwich était en rade,

prêt à mettre à la voile pour les Indes-Orientales. Le capitaine m'ayant permis d'aller passer un jour à terre, sans consulter la prudence et sans calculer les suites de ma démarche, je montai à cheval, et m'abandonnant à la passion qui ne me laissait plus de relâche, j'allai prendre un dernier congé de celle que j'aimais. Cette entrevue me causa peu de satisfaction ; je vis que je m'étais beaucoup agité pour doubler mes peines. Le peu de temps que je passai auprès d'elle, s'écoula comme un songe, et le jour du nouvel an 1745, je la quittai pour retourner à bord. Le capitaine consentit à me pardonner mon absence ; mais comme ce n'était pas la première liberté de ce genre que j'eusse prise, cette démarche inconsidérée lui déplut au point qu'il me retira pour toujours sa bienveillance.

Après plusieurs délais, nous fîmes enfin voile de Spithead avec une flotte nombreuse. Un changement dans la direction du vent nous força de relâcher à Torbay, que nous quittâmes le lendemain par un beau temps. Nous perdîmes plusieurs vaisseaux dans cette manœuvre. La nuit suivante, une tempête nous mit en grand danger de périr sur les côtes de Cornouailles ; l'obscurité de la nuit et le grand nombre des bâtimens, augmentèrent la confusion et le dommage. Le Harwich, quoique souvent sur le point d'être brisé par le

choc des autres navires, s'en tira cependant sans avoir eu beaucoup à souffrir ; mais d'autres, surtout le vaisseau Amiral, furent très-endommagés. Nous fûmes donc obligés de retourner à Plymouth.

Pendant le séjour que la flotte fit dans ce port, j'appris que mon père, qui avait un intérêt dans quelques-uns des vaisseaux qui venaient de périr, s'était rendu à Torbay. Sachant qu'il avait des relations avec la compagnie africaine, je pensai qu'il pourrait facilement me faire entrer au service de cette compagnie, ce qui me vaudrait beaucoup mieux que d'entreprendre un voyage aussi long et aussi incertain que celui des Grandes-Indes. J'avais pour maxime, à cette époque malheureuse de ma vie, de *ne jamais délibérer*. A peine cette pensée se fut-elle présentée à moi, que je résolus de partir, quoi qu'il pût arriver, ce que j'exécutai de la manière la plus honteuse. Un jour, envoyé au bord de la chaloupe pour veiller à ce qu'aucun matelot ne désertât, sans me laisser arrêter par l'abus de confiance dont j'allais me rendre coupable, je désertai moi-même. Une fois à terre, je ne sus quelle route tenir, et je n'osai demander mon chemin, de peur de réveiller des soupçons ; cependant, comme j'avais une idée générale du pays, je devinai juste, et après avoir fait quelques milles, j'appris que j'étais sur la route de Darmouth. Tout alla bien le premier jour, et même une partie

du second ; je marchais d'un bon pas, espérant rejoindre mon père en moins de deux heures, lorsque je me trouvai tout-à-coup en présence d'une patrouille militaire ; je ne pus ni l'éviter, ni lui faire prendre le change sur ma position. Je fus donc ramené à Plymouth, que je traversai escorté comme un malfaiteur. L'indignation, la honte et la crainte s'étaient emparées de mon âme. Après deux jours de prison militaire, je fus envoyé, lié de chaînes, à bord du vaisseau, pour y être dépouillé, fouetté devant tout l'équipage, puis dégradé de mes fonctions. Mes anciens compagnons de service reçurent la défense de m'accorder la moindre faveur, et même d'avoir aucune communication avec moi. Comme aspirant de marine, j'avais quelque autorité sur le bâtiment, et mon naturel orgueilleux m'avait, plus d'une fois, porté à en faire usage ; mais à présent je me voyais à mon tour au niveau du dernier des matelots, exposé aux insultes de tous.

Si mon état actuel était misérable, mon avenir semblait pire encore, et mes souffrances étaient de nature à s'accroître de moment en moment. Dans les premiers jours de ma catastrophe, les officiers et mes anciens camarades se montrèrent disposés à me garantir de tout mauvais traitement ; mais je vis bientôt leurs bons sentimens se refroidir. Il est vrai qu'en me témoignant de la bienveillance, ils ris-

quaient d'encourir la disgrâce du capitaine, qui, bien que marin d'un bon naturel et humain pour son équipage, se montrait cependant presqu'implacable une fois qu'on l'avait grièvement offensé : il me le fit bien voir en plus d'une occasion. Le voyage de l'Inde devait durer cinq ans; mais rien, dans mon état actuel, ne me paraissait plus pénible que la perspective de rester si longtemps séparé, de force, de celle que j'aimais, avec si peu de probabilité de jamais la revoir, surtout de me trouver dans une position qui me permît de l'épouser. J'étais malheureux au-delà de toute expression. Mon cœur était rempli des passions les plus violentes, de désirs impétueux, de rage, de désespoir. Chaque heure amenait une nouvelle insulte, une dureté nouvelle, et cela sans espérance de relâche ou d'adoucissement, sans un seul ami qui partageât mes peines, ou qui seulement en entendît le récit. En moi, comme hors de moi, je ne voyais que misère, obscurité; je n'imagine pas une condition plus horrible, si ce n'est celle de l'homme que la colère de Dieu poursuit dans la conscience. Je n'essaierai pas de décrire avec quels vœux et avec quels regrets je jetai les derniers regards sur les rives de l'Angleterre : mes yeux y demeurèrent fixés jusqu'à ce qu'elles eussent totalement disparu; alors, dans mon malheur, je fus tenté de me précipiter dans la mer pour mettre

un terme à mes maux, selon mon affreux système ; mais la main invisible de Dieu me retint. Louez-le avec moi, cher Monsieur, de ces merveilles de grâce qu'il faisait en faveur de la plus indigne de ses créatures.

Je suis, etc.

15 Janvier 1763.

LETTRE IV.

VOYAGE A MADÈRE ; ENTRÉE A BORD D'UN VAISSEAU NÉGRIER, ET ARRIVÉE EN AFRIQUE.

. . . .

PENDANT notre traversée jusqu'à Madère, je fus en proie aux plus sinistres pensées. Quoique j'eusse bien mérité mon sort, et que le capitaine eût justement pu pousser sa vengeance plus loin, mon orgueil me faisait voir une cruelle injure dans le châtiment qu'il m'avait infligé : mon cœur en était tellement ulcéré, que je nourrissais le projet d'attenter à sa vie, et ce fut une des causes qui m'engagèrent à prolonger la mienne. Il semblait que Dieu m'avait livré à l'impénitence finale : j'étais capable de tout ; je n'avais pas la moindre crainte du Seigneur, et, autant qu'il m'en souvient, pas

le plus léger trouble de conscience. J'étais tellement possédé de l'esprit d'erreur, que je croyais mes propres mensonges, et que j'étais intimement convaincu qu'après la mort, je cesserais d'exister. Mais le Seigneur daigna me préserver dans sa miséricorde! J'avais de temps en temps quelques intervalles de calme et de réflexion. Lorsque je prenais la résolution de mourir, un rayon d'espérance me laissait entrevoir des jours meilleurs, et la possibilité d'un retour en Angleterre, et de l'accomplissement du plus ardent de mes vœux. Quoique ne craignant point Dieu, et n'ayant aucun égard pour les hommes, je ne pouvais supporter l'idée qu'après ma mort, ma cousine se ferait une opinion très-désavantageuse de moi. C'est ainsi que dans les dispensations extérieures de la vie, la Providence met souvent en usage les moyens les plus faibles pour produire de grands résultats à un moment donné. Cette simple pensée, qui ne m'avait point arrêté dans mille autres occasions moins importantes, devint ma seule et mon insurmontable barrière contre la plus fatale des tentations. Qui pourrait dire combien de temps j'aurais pu supporter ce combat, ou quelles auraient été les conséquences de sa prolongation? Le Seigneur, auquel je pensais si peu, vit le danger que je courais, et prépara ma délivrance.

J'avais pris deux résolutions étant encore à

Plymouth : l'une de ne pas aller dans l'Inde, l'autre de me rendre sur la côte de Guinée. Dieu voulait, en effet, me conduire sur cette côte, mais par une voie qui n'était pas la mienne. Nous étions depuis quelque temps à Madère, mais sur le point de remettre à la voile. Le matin du départ, jour mémorable pour moi, j'étais resté endormi; un aspirant de marine, mon ancien camarade, me trouvant au lit, me prescrivit d'un ton moitié plaisant et moitié sérieux, de me lever sur-le-champ, et comme je ne le faisais pas assez vite, il coupa les cornes de mon hamac, et me força à m'habiller. Blessé de sa conduite, je n'osai cependant pas manifester mon ressentiment. J'étais loin de prévoir le résultat du mauvais tour qu'il me jouait, et de penser que, sans le savoir lui-même, il était auprès de moi l'instrument de la Providence. A peine suis-je monté sur le tillac, que je vois un matelot qui descend ses effets dans la chaloupe, et qui va quitter le vaisseau. On me dit que la chose se fait en vertu d'un ordre donné par le Commodore (Sir George Pocock), de recevoir à bord de notre navire deux matelots appartenant à un bâtiment de Guinée qui se trouvait à l'ancre près de nous, et de les échanger contre deux hommes de notre équipage. Quel saisissement n'éprouvai-je pas à l'ouïe de cette parole! Je supplie à l'instant qu'on veuille bien suspendre le départ

de la chaloupe; je cours aux lieutenans; je les conjure d'intercéder auprès du capitaine pour qu'il consente à me renvoyer. Bien que je fusse très-mal avec les lieutenans, et que je les eusse tous désobligés l'un après l'autre, ils consentirent néanmoins, à cause de ma misère, à me rendre le service que je sollicitais, et le capitaine, qui, avant de quitter Plymouth, avait refusé mon échange, quoique demandé par l'amiral Medley, ne mit aucun obstacle à l'accomplissement de mes désirs. Je ne crois pas qu'il se soit passé plus d'une demi-heure depuis le moment où je fus tiré de mon hamac, jusqu'à celui où je me trouvai, sain et sauf, sur le nouveau bâtiment. C'est ainsi que dans plusieurs époques critiques de ma vie, le Seigneur s'est plu à me montrer, par un concours de circonstances imprévues, qu'il prend un tendre soin de moi, et à me transporter tout d'un coup sur un théâtre tout nouveau, au moment où tout délai aurait pu me devenir funeste.

Le nouveau bâtiment était frété pour Sierra-Leone, et pour cette partie occidentale de l'Afrique qui l'avoisine. Le capitaine, qui connaissait mon père, me reçut avec bonté, et me fit de belles offres de service. Je crois qu'elles étaient sincères; mais loin de profiter de mes premières fautes et des peines qui les avaient suivies, je persistai dans mes égaremens, si même je ne devins pas pire.

A bord du Harwich, une chose encore avait pu me retenir, malgré la corruption totale de mes principes : c'était le souvenir de ce que j'étais en y entrant ; mais à présent, au milieu d'étrangers, je pouvais mettre de côté tout déguisement, et vivre sans contrainte ; je me rappelle que cette pensée me vint à bord de la chaloupe qui me transportait d'un bâtiment à l'autre, et que ce fut une des raisons de la joie que me causait mon échange. « Maintenant, me disais-je, tu pourras te livrer » librement à tous les penchans de ton cœur. » Dès-lors, en effet, je tombai dans les derniers excès de l'avilissement ; j'étais presque dans l'état désespéré que Pierre décrit si fortement dans sa 2.me Epître, ch. II, v. 14. Peu content de pécher à main levée, je m'efforçais de séduire aussi mes camarades, et quand l'occasion ne se présentait pas, je cherchais à la faire naître, souvent à mes propres risques. La conséquence toute naturelle de cette conduite fut que je perdis la faveur de mon nouveau capitaine, non qu'il fût un homme religieux, ou que ma corruption lui fît de la peine, si ce n'est dans ce qui touchait à ses intérêts personnels, mais j'étais devenu insouciant, rebelle ; je ne lui plus donc point, je ne cherchai pas non plus à lui plaire ; et comme il était aussi d'un caractère bizarre, nous fûmes bientôt très-mal ensemble. J'avais un peu de ce malheureux esprit

qui ne fait qu'attirer du désagrément à ceux qui en abusent ; à l'occasion de quelque affront que je prétendais avoir reçu, je fis une chanson, dans laquelle je tournais en ridicule la personne du capitaine, son vaisseau, ses projets, et je pris soin qu'elle fût bientôt connue de tout l'équipage. Ce fut ainsi que je le récompensai des amitiés qu'il m'avait faites et de la protection qu'il m'avait accordée. Je n'avais nommé personne, mais l'allusion était claire. — En voilà assez sur cette partie de mon histoire : puisse le reste demeurer enseveli dans un éternel silence ! Puissé-je, au contraire, ne jamais cesser de célébrer une grâce qui peut pardonner, un sang qui peut expier de si grands crimes ! Oui, l'*Ethiopien peut changer sa peau, et le Léopard ses taches*, puisque moi, l'esclave volontaire de toute espèce de mal, possédé d'une légion d'esprits immondes, j'ai été épargné, sauvé, renouvelé ; que je suis devenu un éternel monument de la toute-puissance de mon Dieu !

Telle fut ma position pendant les six mois que le navire mit à opérer son chargement. Peu de jours avant qu'il remît à la voile, le capitaine mourut. Je n'étais guère mieux avec son second, qui lui succéda dans le commandement, et de qui j'avais eu à me plaindre dans une circonstance particulière. Sans doute que si je l'eusse suivi dans les Indes-Occidentales, il eût saisi la pre-

mière occasion pour me faire mettre à bord d'un vaisseau de guerre. Je savais trop bien ce qui m'attendait, pour ne pas redouter ce nouvel échange plus que la mort. Pour l'éviter, je résolus de rester en Afrique, et je me berçai du chimérique espoir d'y trouver les moyens d'améliorer ma fortune.

Quelques blancs habitent encore actuellement cette partie de la côte ; il y en avait un plus grand nombre à l'époque dont je parle; ils sont occupés à acheter, dans les contrées adjacentes, des esclaves, etc., qu'ils revendent ensuite avec bénéfice aux vaisseaux négriers. L'un d'eux, qui, à son premier débarquement, était aussi pauvre que moi-même, y avait acquis une fortune considérable ; il avait fait un voyage en Angleterre, et il revenait en Afrique sur le vaisseau auquel j'appartenais, et dont il possédait un quart. Son exemple me faisant espérer de semblables succès, j'obtins mon congé sous la condition que j'entrerais à son service. Je n'eus point la précaution de déterminer d'avance les conditions de ce service, je m'en remis seulement à sa générosité. Quant à ma solde pour le temps que j'avais passé à bord du vaisseau, elle me fut payée par une assignation sur l'Angleterre, que je n'ai jamais pu réaliser, les propriétaires ayant fait faillite avant mon retour. Le jour où le vaisseau mit à la voile, je pris terre à l'île de Benanoes, ne possédant à peu

près que ce que j'avais sur le corps, et me trouvant presque dans l'état d'un naufragé.

Je suis, etc.

17 Janvier 1763.

LETTRE V.

TRAVAUX ET PEINES EN AFRIQUE.

Vous vous rappelez, mon cher Monsieur, cette parole du Seigneur: *Mon heure n'est pas encore venue ;* elle me paraît renfermer une leçon fort grande et d'un usage fréquent. Les deux années dont je vais vous entretenir se passèrent aussi tristement que les précédentes; mais comme l'heure de la grâce n'avait pas encore sonné pour moi, pécheur, il était bon que j'acquisse une connaissance plus profonde de l'état horrible du cœur de l'homme laissé à lui-même. J'ai eu de nombreux sujets d'admirer la miséricorde du Seigneur qui me relégua dans ces contrées lointaines, et me sépara presque entièrement de la société des hommes à une époque où je ne pouvais enfanter que le mal, et où, comme un pestiféré, je n'aurais fait que répandre une contagion mortelle partout

où j'aurais adressé mes pas. Si mes affaires eussent pris une meilleure tournure ; si, réussissant dans mes projets, je fusse demeuré en Angleterre, ma triste histoire eût été pire encore, selon toute apparence, non quant à moi-même, car, hélas ! elle n'eût pu l'être ; mais ma malice se déployant sur un champ plus vaste, eût probablement causé de nombreux et d'irréparables torts aux autres. Le Seigneur me confina donc sagement dans un lieu où je ne pouvais faire que peu de mal. Le monde au milieu duquel je vivais n'était que trop semblable à moi-même, et je me trouvai bientôt dans une position si abjecte, que je ne pouvais plus exercer d'influence sur mes compagnons. On me fuyait, et l'on me méprisait plus que l'on ne m'imitait ; et pendant la première année de ma résidence en Afrique, il y avait même peu de nègres qui ne se crussent trop au-dessus de moi pour m'adresser seulement la parole. J'étais *jeté dehors, gisant par terre dans mon sang*, Ezéch. XVI, exposé à périr. Mais le Seigneur a abaissé un regard de miséricorde sur moi ; au lieu de me précipiter dans l'enfer, comme je le méritais, il a passé près de moi lorsque j'étais dans mon sang ; il m'a dit : *Vis dans ton sang.* Quoique le temps marqué pour la manifestation de son amour, le temps où il devait jeter sur mon âme le manteau de sa justice pour couvrir toutes mes iniquités,

et m'admettre à la jouissance des priviléges de ses enfans, ne dût venir que bien des années après, dès ce moment-là, néanmoins, il dit à mon âme : *Vis dans ton sang ;* car je ne puis attribuer qu'à un secours secret de sa puissance, la conservation de ma vie et de mes facultés au milieu de toutes les souffrances que j'eus à endurer à cette époque, souffrances que je regarde comme des bénédictions, quand je considère qu'elles paralysèrent la pernicieuse influence de mon exemple.

. . . .

Mon nouveau maître, qui avait précédemment résidé près de Cape-Mount, forma son nouvel établissement aux Plantanes, sur une île basse et sablonneuse d'environ deux milles de circonférence, et couverte de palmiers. Après y avoir construit une habitation, nous commençâmes la traite. J'avais quelque désir de regagner le temps perdu, et de me mettre activement à l'œuvre, et je me serais assez bien trouvé de mon maître, si on ne lui eût pas inspiré des préventions contre moi. Il était sous l'influence d'une négresse avec laquelle il vivait comme avec sa femme, et qu'il avait d'autant plus d'intérêt à ménager, qu'elle jouissait d'un certain crédit dans le pays, et qu'il lui devait le commencement de sa fortune. Cette femme, sans que j'aie pu en savoir la cause, me prit en aversion dès les premiers jours; mais ce qui me fit plus de

tort que tout le reste, ce fut une forte maladie que j'essuyai avant d'avoir eu l'occasion de montrer à mon maître mon aptitude aux affaires et ma bonne volonté. J'étais malade lorsqu'il partit dans une chaloupe pour Rio-Nuna, me laissant sous les ordres de sa négresse. Elle eut d'abord quelques soins de moi; mais comme je ne me rétablissais pas assez vite, elle se lassa bientôt, et me négligea tout-à-fait. J'avais souvent beaucoup de peine à me procurer une goutte d'eau froide pour calmer l'ardeur de ma fièvre. Je n'avais pour lit qu'une natte étendue sur une planche ou sur un coffre, et pour oreiller qu'un morceau de bois. Quand la fièvre me quitta, et que l'appétit me revint, j'aurais bien désiré manger, mais il n'y avait, hélas! personne qui voulût me donner de la nourriture. Ma maîtresse vivait dans l'abondance; mais excepté quelques momens de bonne humeur, où elle m'envoyait quelques restes sur sa propre assiette, elle m'accordait à peine de quoi soutenir ma vie, et mon orgueil était tellement humilié, que j'acceptais ces restes avec autant de reconnaissance et d'avidité que le dernier des mendians accepte l'aumône. Je me rappelle que m'avançant un jour pour les recevoir, j'étais si faible, que l'assiette me tomba des mains. Ceux qui vivent dans l'abondance pourront à peine concevoir à quel point cette perte me fut douloureuse. Ma maîtresse eut la cruauté

de rire de mon mécompte, et quoique sa table fût couverte de plats (car elle vivait à la manière des Européens), elle refusa de me donner autre chose. Telle était quelquefois ma détresse, que je me levais, pendant la nuit, pour aller, au risque d'être puni comme voleur, arracher, dans la plantation, des racines que je mangeais sur place de peur d'être découvert. Ces racines, rôties ou bouillies, étaient une nourriture très-saine ; mais crues, elles n'étaient pas plus mangeables que ne le seraient les pommes de terre ; en sorte qu'elles m'occasionaient presque toujours des vomissemens, à la suite desquels je m'en retournais l'estomac aussi vide que lorsque j'étais venu. Des étrangers m'envoyaient de temps en temps quelques secours ; les esclaves, même à la chaîne, m'apportaient quelquefois en secret (car ils n'eussent osé le faire ouvertement) une portion de leur chétive subsistance. Après le manque absolu du nécessaire, rien n'accable tant l'âme que le mépris et le dédain, et l'on me prodiguait l'un et l'autre. Pendant ma longue convalescence, je recevais quelquefois la visite de la négresse, qui venait, non pour me témoigner de la pitié ou pour me secourir, mais pour m'insulter ; elle m'appelait vaurien, paresseux, et me forçait à marcher lorsque je pouvais à peine me traîner ; elle encourageait ses domestiques à imiter mon

allure et à me jeter de la boue, tandis qu'elle-même frappait des mains et riait aux éclats; et si, comme cela arriva une fois ou deux, ils me jetaient des pierres au lieu de boue, elle ne les en reprenait point; tous ceux qui voulaient lui faire leur cour, s'unissaient à elle, en sa présence, pour me faire souffrir; mais dès qu'elle s'était retirée, je trouvais plus de compassion que de mépris chez les moindres de ses esclaves.

Enfin, mon maître revint de son voyage. Je me plaignis des mauvais traitemens que j'avais reçus, mais il n'en voulut rien croire, et comme je le fis devant la négresse, je ne m'en trouvai que plus mal. Toutefois dans son second voyage il me prit avec lui. Tout alla bien pour moi jusqu'au moment où l'un de ses compagnons de traite lui persuada que j'étais infidèle, et que je lui dérobais ses marchandises de nuit, ou quand il était sur le rivage: c'était pourtant là le seul vice dont on ne pût pas m'accuser sans injustice; j'avais toujours été fidèle, et quoique ma détresse eût pu justifier le vol à mes propres yeux, je n'avais jamais fait aucun tort à mon maître de la moindre des choses. Cela n'empêcha cependant pas qu'il ne crût l'accusation, et ne me condamnât sans preuve. Dès ce moment il me fit essuyer des traitemens les plus inhumains. Toutes les fois qu'il quittait le bâtiment, il m'enfermait sur le pont avec une pinte de riz

pour ma nourriture d'un jour; s'il restait plus long-temps, je n'avais rien à manger jusqu'à son retour. Je serais mort de faim, sans quelques poissons que je prenais de temps en temps. S'il tuait du gibier pour son usage, il ne me donnait guère que les entrailles, pour amorcer mes hameçons. Je pêchais dans l'intervalle des marées, au moment où les eaux sont tranquilles; dans tout autre temps, la pêche était impraticable, et lorsque je sentais le poisson pris à l'appât, ma joie n'était guère moindre que celle d'une personne qui voit s'accomplir ses souhaits les plus chers. Un poisson bouilli précipitamment, ou plutôt à demi-brûlé sans accommodement, sans sel et sans pain, était pour moi un repas délicieux. Quand je ne prenais rien, j'étais réduit à tromper, s'il était possible, ma faim par le sommeil, jusqu'à ce que le mouvement de la marée eût cessé, et que je pusse essayer de nouveau la pêche. Je n'avais guère moins à souffrir de l'inclémence de l'air et du manque de vêtement. La saison des pluies était proche, et pour toute garde-robe, j'avais une chemise, un caleçon, un mouchoir de coton qui me servait de bonnet, et une pièce de coton d'environ une aune et demie de long, qui me servait de vêtement de dessus. C'est dans cet accoutrement que j'ai eu passé vingt, trente, et jusqu'à près de quarante heures de suite sur le pont, par des pluies conti-

nuelles, accompagnées de forts coups de vent, sans le moindre abri, quand mon maître était à terre; de là de violentes douleurs dont j'ai quelquefois encore le ressentiment. Exposé à un froid excessif, après une longue maladie, je vis bientôt ma constitution s'affaiblir et mon esprit s'abattre; si mon âme a repris son énergie, ma santé, toujours faible, demeure un mémorial de cette vérité, que le salaire du péché, c'est la mort.

Au bout de deux mois, nous retournâmes aux Plantanes, où je passai le reste du temps sous le même régime; mon cœur, autrefois si superbe, était maintenant brisé, mais non par une repentance salutaire; mes dispositions étaient loin d'être celles de l'enfant prodigue; j'avais perdu toute résolution; j'étais presqu'incapable de réflexion. Je n'étais plus, comme à bord du Harwich, indomptable, et prêt à me livrer aux plus horribles attentats: la faim avait apprivoisé le tigre. Une chose étrange sans doute, mais qui n'en est pas moins vraie, c'est que pendant que je manquais de nourriture et de vêtemens, pendant que j'étais au-dessous des plus misérables, je pouvais encore me livrer quelquefois à l'étude des mathématiques. J'avais acheté à Plymouth, l'Euclide de Barrow; c'était le seul livre que j'eusse apporté à terre, et je l'avais toujours avec moi; me retirant à l'écart au bord de la mer, je traçais mes figures sur le

sable avec une longue baguette. C'était ainsi que je trompais mes douleurs, et je réussissais presqu'à oublier mon état. Je parvins, quoique sans secours, à connaître assez bien les six premiers livres d'Euclide.

Je suis, etc.

17 Janvier 1763.

LETTRE VI.

ÉLARGISSEMENT.

Il y a beaucoup de piété et de vie dans cette expression de la reconnaissance de Jacob : *J'ai passé ce Jourdain avec mon bâton, mais maintenant je m'en retourne avec ces deux bandes.* Je me rappelle que durant ces tristes jours de mon esclavage, je plantai des *citronniers*, qui, lorsque je les mis en terre, n'étaient pas plus gros que de jeunes groseilliers. Mon maître et sa négresse étant venus à passer près de moi, s'arrêtèrent pour me regarder travailler : « Qui sait, me disaient-ils, » si, pendant que ces arbres grandiront, vous ne » retournerez pas en Angleterre, pour en revenir » ensuite, avec un vaisseau sous vos ordres, re» cueillir les premiers fruits de ce que vous avez

» planté ! Il arrive quelquefois des choses si » étranges dans ce monde ! » Mais ces mots n'étaient dans leur bouche qu'un cruel sarcasme : il leur eût semblé tout aussi probable que je deviendrais un jour roi de Pologne. Cependant cette parole eut son accomplissement littéral, et l'un d'eux vécut assez pour me voir revenir dans une condition bien différente, cueillir les premiers citrons de ces *mêmes* arbres que ma main avait plantés ! Je ne puis, sans bénir le Seigneur, comparer les circonstances subséquentes de ma vie avec celles dans lesquelles je me trouvais à cette époque-là. Si vous m'aviez vu, Monsieur, pensif et solitaire, allant, dans le silence de la nuit, laver sur un rocher mon unique chemise, pour la mettre encore mouillée, afin qu'elle séchât sur mon corps pendant le sommeil ; si vous aviez vu ma triste figure, et comment à l'arrivée de quelque chaloupe, la honte m'obligeait à fuir dans la forêt pour m'y dérober aux regards des étrangers ; si surtout vous aviez su que ma conduite, mes principes et mon cœur étaient pires encore que ma condition extérieure, assurément vous n'auriez jamais pu vous attendre qu'un malheureux qui correspondait si exactement au *στυγητοι και μισουντες* (*dignes d'être haïs et se haïssant l'un l'autre*) de l'apôtre, fût destiné à devenir un jour un exemple si mémorable de l'amour incompréhen-

sible de notre bon Dieu. Il n'y avait alors en moi qu'un seul désir prononcé, qui ne fût pas en même temps contraire au christianisme et au bon sens ; et malgré ma vie licencieuse, malgré les difficultés les plus grandes et les plus insurmontables en apparence, le Seigneur s'est plu à l'accomplir ; mais cette faveur, quelque grande, quelque appréciée qu'elle soit, n'est que peu de chose, si je la compare aux bénédictions de sa grâce. — Il m'a conservé, il m'a épargné pour se faire connaître à moi dans la personne de Jésus. Il m'a délivré du joug de la corruption ; il a jeté arrière de lui toutes mes iniquités, quelque criantes qu'elles fussent ; il a adressé mes pas au sentier de la paix. Voilà sans doute la chose importante ; mais ce n'est pas tout encore. Après m'avoir réconcilié avec lui-même en son Bien-Aimé, il m'a fait aussi trouver grâce auprès de mes semblables ; il m'a suscité de nombreux amis parmi ceux qui lui appartiennent ; il m'a guidé, il m'a protégé à travers une longue suite de périls ; chaque jour il me couronne de quelque faveur nouvelle, et si je vis encore, si je n'ai plus à souffrir la faim, la soif, la nudité, le dénûment de toute chose, c'est à lui que je le dois ; je m'étais plongé dans l'abîme, mais il m'en a tiré ; il m'a mis dans une position facile, et je suis en rapport d'amitié fraternelle et de correspondance avec plusieurs de ses serviteurs les plus

respeetables. Mais je ne puis pas plus eompter ses bienfaits, que je ne puis énumérer les maux de toute espèee dans lesquels je m'étais plongé par ma faute.

Il me serait impossible de dire exaetement eombien de temps dura l'état que je viens de décrire; je erois seulement que ee fut près d'une année. Dans eet intervalle j'éerivis deux ou trois fois à mon père, lui faisant le tableau de ma triste position, et implorant son secours; je lui disais en même temps que j'étais résolu de ne pas retourner en Angleterre, à moins qu'il ne lui plût de me rappeler. J'ai aussi par devers moi quelques lettres que j'écrivis à madame Newton à eette affreuse époque; ear dans la situation la plus désespérée, je eonservais eneore l'espéranee de la revoir. Mon père eut reeours à son ami de Liverpool, qui, pour me tirer de peine, donna ses ordres en eonséquenee au eapitaine d'un vaisseau qui lui appartenait, et qui allait mettre à la voile pour Gambie et Sierra-Leone. Au bout d'une année j'avais, comme je l'ai dit plus haut, obtenu de mon maître l'autorisation d'entrer au serviee d'un autre marehand stationné dans la même île. Ce ehangement me fut très-avantageux. Mon nouveau maître me fit d'entrée habiller déeemment, et nourrir avee abondanee; il me traitait en eamarade, et il me confia le soin de tous ses effets, dont la valeur

s'élevait à plusieurs mille livres sterling. Il avait plusieurs factoreries, et, dans quelques-unes, des domestiques blancs, particulièrement dans celle de Kittam, située sur une rivière qui, près de son embouchure, coule parallèlement à la côte. C'est là que je fus envoyé au bout de peu de temps, pour prendre, avec un autre domestique, la direction des affaires. Nous y vivions au gré de nos désirs. Tout prospérait, et notre chef était content ; aussi commençai-je à être assez malheureux que de me croire *heureux*. Une expression du pays, en usage pour désigner ceux qui se trouvent dans l'état où j'étais alors, peut servir à le caractériser : *C'est un blanc*, dit-on, *qui est devenu noir* ; parole qui marque un changement, nou dans la couleur de la peau, mais dans les dispositions et dans la conduite. J'ai connu plusieurs individus qui, quoiqu'ils ne se fussent établis en Afrique qu'après l'âge de trente ou même de quarante ans, n'avaient pas laissé de prendre si bien les mœurs et les coutumes des indigènes, et de suivre leurs cérémonies, qu'ils en étaient venus à préférer cette contrée à l'Augleterre ; dupes de tous les prétendus charmes des amulettes et des divinations de ces pauvres nègres aveugles, ils avaient plus de confiance en ces choses que certains natifs mieux avisés que les autres.

Cet esprit d'égarement commençait à s'emparer

aussi de moi ; et qui sait l'effet qu'eût produit sur mon cœur un plus long séjour parmi les nègres ! J'étais entré dans des rapports intimes avec les habitans ; j'aurais sans doute vécu , et je serais mort au milieu d'eux, comme un malheureux , si le Seigneur n'eût veillé sur mon âme. — Ce n'est pas cependant que j'eusse perdu les souvenirs qui m'attachaient à l'Angleterre ; mais j'espérais si peu de voir mes vœux s'accomplir , que j'allais jusqu'à désirer de rester dans le pays où j'étais, croyant plus facile de supporter mon malheur dans ma position présente, que plus près de ma patrie. Mais à peine ces pensées eurent-elles pris quelque consistance en moi , que le Seigneur , par sa providence, vint renverser mes plans, et me sauver, en dépit de moi-même, de la ruine totale dont j'étais menacé.

Pendant que j'étais tout rempli de ces idées, arrive à Sierra-Leone le vaisseau qui avait ordre de me ramener en Angleterre. Le capitaine me cherche aux Benanoes ; mais apprenant que je suis bien loin dans l'intérieur , il ne songe plus à moi. C'était sans doute le Seigneur qui m'avait placé à Kittam, précisément à cette époque-là ; car le vaisseau dont je parle ne s'étant pas approché plus près que les Benanoes , et ne s'y étant arrêté que peu de jours, si j'avais été aux Plantanes je n'en aurais entendu parler qu'après son départ ; il en

aurait été de même si je m'étais trouvé dans quelque autre factorerie de mon maître, le long de la rivière. Mais j'étais à Kittam ; et quoique Kittam soit à plus de *cent* milles des Plantanes, en remontant la rivière, cependant, grâces à la direction parallèle de celle-ci, je n'étais qu'à *un* mille de la mer. Ce qui rend encore ici l'intervention de la Providence plus remarquable, c'est que j'étais sur le point de me transporter dans l'intérieur pour les affaires de la traite, et que je serais même parti un ou deux jours plutôt, si je n'avais pas eu besoin de quelques articles pour compléter l'assortiment des objets d'échange que je devais emporter avec moi. Nous nous rendions de temps en temps sur le rivage dans l'espérance de voir passer un vaisseau qui pût nous les fournir, ressource bien précaire, puisqu'à cette époque la factorerie de Kittam n'était pas un endroit où les vaisseaux abordassent pour le négoce. Plusieurs passaient de nuit, et d'autres de jour, mais à une grande distance de la côte; et je ne crois pas que depuis le commencement de notre séjour dans cette place, aucun bâtiment y eût encore mouillé. Mais en Février 1747 (je ne sais pas exactement le jour), mon compagnon de service, se promenant un matin sur le bord de la mer, aperçoit un vaisseau qui passe à pleines voiles. S'il était arrivé une demi-heure plus tard, ce vaisseau se serait trouvé

hors de notre portée. Il fait aussitôt de la fumée en signe d'échange. Comme le vaisseau avait déjà dépassé le lieu du signal, et que le vent était favorable, le capitaine ne savait pas s'il devait s'arrêter. Cependant il se décide à faire jeter l'ancre. Mon camarade se rend à bord dans un canot : c'était le bâtiment dont je viens de parler. Le capitaine demande aussitôt de mes nouvelles, et quand il apprend que je suis si près de la côte, il descend lui-même pour me transmettre le message dont il était chargé. Si j'avais reçu cette proposition de retourner en Angleterre quand j'étais malade et mourant de faim aux Plantanes, elle aurait été pour moi comme une résurrection d'entre les morts ; mais dans les circonstances où elle me parvint, et par les raisons mentionnées ci-dessus, elle me trouva presqu'insensible. Le capitaine, craignant que je ne lui échappasse, joignit au message un récit de son invention : il me dit qu'il avait perdu un paquet de lettres et de papiers qu'il devait me remettre ; mais que ce qu'il savait avec certitude, pour le tenir de la bouche même de mon père et de celle de son commettant, c'est qu'une personne, morte depuis peu, m'avait légué une rente annuelle de 400 livres sterling ; il ajouta que si je me trouvais dans quelque embarras d'argent, il avait ordre de me racheter, dût-il en coûter la moitié de la cargaison. Tous ces détails étaient faux ;

je ne crus pas moi-même à cet héritage ; mais ayant quelques prétentions du côté d'un parent âgé, je pensai qu'il pouvait y avoir un fond de vérité dans le récit du capitaine. Toutefois je ne restai pas long-temps indécis ; quoique l'invitation de mon père et le désir qu'il témoignait de me voir ne me touchassent pas, comme ils auraient dû le faire ; quoiqu'ils n'eussent pas suffi pour m'engager à quitter ma retraite, le souvenir de madame Newton, l'espérance de la revoir et la possibilité d'obtenir un jour sa main, l'emportèrent sur toute autre considération. Le capitaine me promit en outre (et il a gardé sa parole) de me faire coucher dans sa cabine, manger à sa table, et de me traiter comme son égal, sans exiger de moi le plus léger service. C'est ainsi que je fus tout d'un coup délivré d'une captivité d'environ quinze mois. Une heure avant, je ne désirais pas le moins du monde ce changement ; quelques heures après, j'avais perdu de vue la côte de Kittam.

Qu'ils sont à plaindre dans leur aveuglement, ceux qui ne savent voir dans de tels événemens que l'effet du hasard ! Tel étais-je dans ce temps-là. Aveugle et stupide, je ne fis aucune réflexion ; je ne cherchai aucune instruction dans ce qui venait de m'arriver ; comme la vague balottée par le vent, je ne voyais que le moment actuel, sans

regarder au-delà. Mais celui qui sert d'œil à l'aveugle, me conduisait par une route que je ne connaissais pas.

A présent que j'ai reçu quelques rayons de lumière, je puis facilement apercevoir que c'est en faisant concourir à ses vues des circonstances qui semblent fortuites, que Dieu manifeste sa puissance et sa sagesse dans les événemens de la vie. Combien ne retrouvons-nous pas dans l'histoire de Joseph, de ces événemens en apparence accidentels, qui eurent néanmoins une influence si directe sur son élévation ! S'il n'eût pas eu un songe, ou s'il ne l'eût pas raconté ; si les marchands Madianites eussent passé la veille, ou le jour suivant ; s'ils eussent vendu Joseph à tout autre qu'à Putiphar ; si sa maîtresse eût été une femme honnête ; si les officiers de Pharaon n'eussent pas eu le malheur de déplaire à leur maître ; si toutes ces circonstances ou une seule eût manqué ; si elle eût été accélérée, ou simplement accordée, celles qui en dépendaient n'auraient pu naturellement avoir lieu : les promesses de Dieu, ses desseins sur Israël, l'esclavage de ce peuple, sa délivrance, ses lois, son établissement, tout cela n'aurait pu se réaliser ; et comme tous ces événemens se rapportaient au Messie, et que tous se concentraient en lui, le Sauveur promis, le Désiré des nations, ne serait pas apparu : le

genre humain serait encore dans ses péchés ; le conseil éternel de l'amour du Père n'aurait pas eu son accomplissement. C'est ainsi que nous pouvons voir un rapport intime entre le premier songe de Joseph et la mort de Notre-Seigneur avec toutes ses glorieuses conséquences : tant est fort, quoique souvent inaperçu, l'enchaînement qui existe entre les *plus grands* événemens et les *plus petits !* Quelle consolation pour le croyant, de savoir qu'au milieu de la diversité des entreprises humaines, le Seigneur poursuit un dessein arrêté, qu'il ne peut ni ne veut perdre de vue ; que ce dessein est sa propre gloire et l'entière délivrance de son peuple ! Quelle consolation pour lui de savoir que, dans sa sagesse, dans sa puissance et dans sa fidélité, ce grand Dieu fait concourir à ce but les choses mêmes qui semblent devoir en empêcher l'accomplissement !

Croyez, Monsieur, que je suis avec respect, etc.

18 Janvier 1763.

LETTRE VII.

TRAVERSÉE DU CAP LOPEZ EN ANGLETERRE.

Le vaisseau qui me portait actuellement comme passager, venait chercher en Afrique de l'or, de l'ivoire, des bois de teinture et de la cire d'abeille. Il faut beaucoup plus de temps pour compléter une cargaison de cette espèce qu'une d'esclaves. Le capitaine, qui avait commencé son chargement à Gambie, longeait déjà, depuis quatre ou cinq mois, les côtes d'Afrique. Il continua à le faire encore près de douze mois depuis mon embarquement; il visita toute la côte jusqu'au cap Lopez, qui est à un degré au sud de la ligne équinoxiale, à plus de 1000 milles de Benanoes, dans une direction opposée à celle de l'Angleterre. J'ai peu de choses importantes à vous raconter de ces ennuyeux voyages; il n'y avait presqu'alors que l'étude des mathématiques qui captivât mes pensées; excepté les momens que je donnais à cette science, le cours entier de ma vie n'était qu'impiété et profanation. Je ne crois pas d'avoir jamais rencontré de blasphémateur aussi hardi que je l'étais à cette époque: c'était peu

pour moi de proférer des imprécations ordinaires, j'en inventais chaque jour de nouvelles, tellement que le capitaine, qui était cependant un homme emporté et peu circonspect dans ses propos, m'adressait fréquemment de sérieuses remontrances à cet égard. D'après ce que je lui avais quelquefois raconté de mes aventures, et ce qu'il voyait lui-même de ma conduite, surtout vers la fin du voyage, où il lui arriva plusieurs désastres, il aurait pu souvent se plaindre d'avoir à bord un Jonas que la malédiction poursuivait partout, et attribuer à ma présence sur le navire, tous les dangers qu'il eut à courir pendant le reste de la navigation. Je n'entrerai pas dans plus de détails sur ce triste sujet; et après avoir cité un ou deux exemples de la miséricorde dont le Seigneur usait à mon égard pendant que je ne songeais qu'à défier son pouvoir et sa patience, je passerai à des choses qui sont plus dignes de fixer votre attention.

Au milieu des extravagances de toute espèce auxquelles je m'étais livré, je n'avais jamais eu de goût pour la boisson ; et mon père avait souvent dit que tant que je me préserverais de l'ivrognerie, il ne désespérait pas de mon retour au bien. Mais quelquefois, par pur caprice, je mettais en train des débauches de liqueurs fortes ; quoique je ne les aimasse pas moi-même, j'étais tellement vendu à l'iniquité, que je prenais plaisir à tout ce qui était

mal. Le dernier et le plus abominable défi de ce genre que j'aie donné, eut lieu sur la rivière Gabon, à ma demande et à mes frais. Je m'établis un soir sur le tillac avec quatre ou cinq de mes camarades : nous voulions voir lequel de nous tiendrait le plus long-temps à boire de l'eau-de-vie de genièvre et du rhum. Au lieu de verre, nous prîmes une grande coquille de mer. J'étais très-peu propre à un défi de ce genre, ma tête n'ayant jamais pu supporter les liqueurs fortes. Ce fut cependant moi qui portai le premier toast ; c'était, je m'en souviens encore, une imprécation contre celui de nous qui le premier quitterait la partie, c'est-à-dire, contre moi-même ; car, la tête bientôt en feu, je me lève, et me mets à danser sur le tillac comme un forcené. Pendant que je suis ainsi le jouet de mes compagnons, mon chapeau tombe dans la mer. Apercevant, au clair de la lune, la chaloupe, je m'élance aussitôt pour sauter dedans, et reprendre mon chapeau. Ma vue m'avait trompé; la chaloupe était fort au-delà de ma portée, peut-être à vingt pieds du vaisseau ; déjà j'avais à moitié franchi le bord, et, un instant plus tard, j'étais dans la mer, quand un matelot, me retenant fortement par mon habit, me fit retomber en arrière. Cette délivrance fut d'autant plus merveilleuse, que, même de sang-froid, je n'aurais pu me sauver à la nage, le courant étant dans ce

moment-là très-fort, mes compagnons étant trop ivres pour me donner du secours, et le reste de l'équipage se trouvant endormi. Dans quel état je serais entré dans l'éternité, sous le poids de l'horrible malédiction que je venais de prononcer contre moi-même !

Une autre fois (c'était au cap Lopez), j'avais mis pied à terre avec quelques hommes ; nous avions pénétré dans les bois, et tué un buffle, dont nous avions porté une partie à bord. Je crus avoir bien remarqué la place où nous avions laissé le reste. Nous revînmes dans l'après-midi, mais trop tard, pour le chercher. J'entrepris de servir de guide à mes compagnons ; mais la nuit étant venue avant que nous eussions atteint l'endroit où était le buffle, nous nous égarâmes. Quelquefois engagés dans des marais, nous avions de l'eau jusqu'à la ceinture, et quand nous voulions regagner la terre ferme, nous ne savions si le chemin que nous prenions nous rapprochait du navire, ou s'il nous en éloignait. Notre incertitude augmentait à chaque pas. La nuit devenait toujours plus obscure ; la forêt était impénétrable ; aucun homme ne nous y avait précédé peut-être, car cette partie de la contrée est entièrement abandonnée aux bêtes féroces qui y fourmillent. Notre position était vraiment déplorable ; sans lumière, sans nourriture, sans armes, nous nous attendions à chaque

moment à voir un tigre s'élancer sur nous de derrière chacun des arbres que nous dépassions. Les étoiles se cachaient derrière les nuages, et nous n'avions point de boussole pour nous diriger. Nous eussions donc probablement péri, si Dieu ne nous eût préservés de la rencontre des bêtes féroces, et si la lune, en se levant, ne nous eût indiqué l'est. Nous vîmes alors que, loin de nous avancer du côté de la mer, nous pénétrions toujours plus avant dans l'intérieur; à l'aide du clair de lune, nous gagnâmes le rivage, mais à une distance considérable du vaisseau, qu'enfin cependant nous atteignîmes, sans autre mal que le trouble et la fatigue.

Ces délivrances et bien d'autres étaient toutes perdues pour moi. La voix de la conscience, si souvent réduite au silence, était devenue de plus en plus faible, jusqu'à ce qu'elle se fût entièrement éteinte; des mois, peut-être même des années, se sont écoulées, durant lesquelles je ne me rappelle pas qu'elle m'ait une seule fois adressé des reproches. Pendant ce temps, j'ai été malade, et je me suis vu près de la mort; mais je n'ai jamais eu la moindre inquiétude sur les suites. Il semblait, en un mot, que j'eusse tous les caractères de l'impénitence et de la réprobation finales. Ni les jugemens de Dieu, ni ses miséricordes ne faisaient aucune impression sur mon cœur.

Nos affaires enfin terminées, nous quittâmes le cap Lopez, et après quelques jours passés dans l'île d'Annabona pour nous y approvisionner, nous mîmes à la voile, pour l'Angleterre, au commencement de Janvier 1748. Le trajet est peut-être de 7,000 milles à cause des détours nécessaires pour profiter des vents alisés. Nous fîmes d'abord voile vers l'ouest jusque vers la côte du Brésil, puis vers le nord jusqu'au banc de Terre-Neuve, avec les variations ordinaires des vents et des saisons, et sans qu'il nous arrivât rien de remarquable. Nous nous arrêtâmes une demi-journée sur ces bancs pour y pêcher, plutôt par récréation que par besoin, car nous avions suffisamment de provisions; nous étions loin de soupçonner que les poissons que nous prenions alors feraient, dans quelques jours, notre seule nourriture; que bientôt nous serions privés de toute autre. Nous quittâmes les bancs, le 1.er Mars, avec un vent frais de l'ouest, qui nous portait rapidement vers le lieu de notre destination. La longueur du voyage et la chaleur du climat avaient endommagé notre vaisseau qui avait un grand besoin d'etre radoubé, et qui était fort peu en état de supporter une tempête, les voiles et les cordages étant usés. Ces circonstances et d'autres semblables augmentèrent beaucoup notre péril dans le malheureux événement dont j'ai maintenant à vous faire le récit.

Le 9 Mars, veille de notre catastrophe, une pensée, long-temps étrangère à mon âme, la traversa pendant que je parcourais négligemment des yeux un *Thomas à Kempis* de Stanhope (1), se trouvait à bord, et que j'avais déjà pris quelquefois et lu avec la même indifférence que si c'eût été un roman. « Si pourtant toutes ces choses étaient vraies ? » me dis-je en moi-même! Ne pouvant supporter le poids des conséquences qui se présentèrent tout d'un coup à mon esprit, je fermai le livre. Ma conscience témoigna de nouveau contre moi, et je sentis que, quoi qu'il en fût à cet égard, il fallait que je supportasse les suites d'une conduite qui était de mon propre choix. Pour mettre un terme à ces réflexions inquiétantes, je rejoignis promptement mes camarades.

Mais le temps *marqué par le Seigneur était venu*, et la vérité que je repoussais allait faire une forte impression sur mon âme par une dispensation solennelle de la Providence. Je me mis au lit avec ma sécurité et mon indifférence accoutumées; mais je fus tiré d'un profond sommeil par la violence de la mer qui se brisait, en écumant, sur le tillac. Bientôt l'eau pénètre dans le navire, et ma cabine en est remplie. J'entends en même temps le cri d'alarme : le vaisseau s'enfonce. A peine

(1) Le Livre de l'Imitation de J. C.

revenu à moi-même, j'essaie de monter sur le pont; je rencontre sur l'échelle le capitaine, qui me demande un couteau ; je cours en chercher un ; pendant ce temps, un matelot qui venait de prendre ma place, lancé dans les flots par une vague, disparaît à l'instant. Nous n'eûmes pas le temps de déplorer sa perte ; nous étions convaincus que nous n'avions que peu de temps à lui survivre ; car le vaisseau se remplissait d'eau rapidement, et la mer en furie avait enlevé une partie du bordage supérieur à l'un des flancs du navire, et l'avait réduit, en peu de minutes, à l'état d'un vaisseau naufragé. Ne pouvant, mon cher Monsieur, employer les termes de marine que vous ne comprendriez pas, pour vous décrire notre déplorable position, je ne saurais vous en donner qu'une idée bien imparfaite ; je me bornerai donc à vous dire que c'est presque un miracle que l'un de nous ait survécu pour raconter cette histoire. Nous fîmes à l'instant usage des pompes ; mais l'eau nous inondait malgré tous nos efforts. Dans une partie du navire, on essaya des seaux pour aider au travail des pompes ; mais il n'y avait que onze ou douze hommes pour faire ce service. L'eau ne diminuait point. Si nous eussions eu sur le bâtiment une cargaison ordinaire, il eût à l'instant coulé bas ; mais il portait une grande quantité de bois et de cire d'abeille, dont la pesanteur spéci-

fique était moindre que celle de l'eau ; et comme il plut à Dieu qu'il ne reçût ce terrible choc qu'au moment où l'orage allait baisser, vers le matin nous pûmes employer pour notre sûreté quelques moyens qui réussirent au-delà de nos espérances. Après une heure environ, le jour commença à poindre, et le vent à s'apaiser. Quoique le temps fût excessivement froid, surtout pour des gens qui venaient de quitter un climat aussi chaud que celui de l'Afrique, nous nous servîmes de presque tous nos vêtemens et nos draps de lit, pour boucher les ouvertures du navire, clouant par-dessus des planches, et nous eûmes enfin la joie de voir que l'eau commençait à baisser. Au commencement de cette alerte, je fus peu affecté ; je pompais vigoureusement, encourageant mes camarades ; je dis même à l'un d'eux que, dans quelques jours, ce danger serait le sujet de nos conversations à table, et que nous en parlerions le verre en main ; mais, pécheur moins endurci que moi, le pauvre homme me répondit avec larmes : « Non, non, il est trop tard. » Vers neuf heures, n'en pouvant plus de froid et de fatigue, j'allai parler au capitaine. En le quittant, je dis, presque sans y penser : « Si ceci ne réussit pas, le Seigneur aie pitié de nous ! » Cette parole, quoique prononcée sans beaucoup de réflexion, fut la première, depuis des années, qui exprimât le désir d'éprouver

les effets de sa miséricorde. J'en fus frappé moi-même, ce qui me fit ajouter : « Quelle miséricorde peut-il y avoir pour moi ? » Je fus forcé de retourner, jusque vers midi, à la pompe, où presque chaque vague se brisait sur ma tête. On s'attachait avec des cordes pour ne pas être emporté dans la mer ; chaque fois que le vaisseau descendait dans l'abîme, je m'attendais qu'il ne se relèverait plus ; et quoique je craignisse *maintenant* la mort, et que j'eusse à prévoir tout ce qu'il y a de pire, si les Ecritures, que j'avais depuis long-temps rejetées, étaient la vérité, je n'étais cependant qu'à moitié convaincu : je restai quelque temps dans une disposition d'esprit farouche, mélange de désespoir et d'impatience, pensant que si le christianisme était véritable, il n'y avait plus de pardon pour moi, m'attendant à en faire l'horrible expérience, et en ayant presque le désir.

Je suis, etc.

19 Janvier 1763.

LETTRE VIII.

DANGERS, TEMPÊTE, etc. DANS LA TRAVERSÉE DU CAP LOPEZ EN ANGLETERRE.

Le 10 de Mars n'est jamais revenu depuis l'année 1748, sans me rappeler vivement comment, en un jour pareil, le Seigneur m'avait délivré des eaux profondes. J'avais continué mon service à la pompe depuis *trois* heures du *matin* jusque près de *midi ;* épuisé de fatigue, je me couchai sur mon lit sans savoir si je me relèverais, et presqu'indifférent sur mon sort. Au bout d'une heure, on me rappelle, et comme j'étais incapable de pomper, on me confie le gouvernail jusqu'à minuit, ce qui me laissa le temps et la commodité de réfléchir. Je repassai dans ma mémoire les dispositions de piété de ma première jeunesse, les événemens extraordinaires de ma vie, les appels, les avertissemens, les délivrances dont j'avais été l'objet, la tournure licencieuse de mes conversations, et en particulier l'effronterie insigne avec laquelle je faisais de l'histoire des Evangiles, le sujet constant de mes profanes plaisanteries. Je

reconnus que si elle était vraie, il n'y avait jamais eu et que jamais il ne pourrait y avoir d'aussi grand pécheur que moi. Je me rappelai les avantages inappréciables que j'avais rendus inutiles, et la première conséquence que je tirai de tout cela, fut que mes péchés étaient trop grands pour pouvoir être pardonnés. L'Ecriture me semblait elle-même pronoucer cette sentence; l'ayant autrefois connue, plusicurs de ses passages les plus redoutables se présentèrent à mon esprit, comme Prov. I, 24-31; Héb. VI, 4-6; 2 Pier. II, 2. Ils paraissaient s'adapter si exactement à mon cas, que j'y trouvais une forte présomption en faveur de la divinité de leur origine. J'attendais avec un mélange d'angoisse et d'impatience, l'arrêt que je ne pouvais éviter. Cependant toutes ces craintes étaient bien disproportiounées à la réalité, et ce ne fut que plusieurs années après, et lorsque j'eus acquis des vues plus claires de la parfaite justice et de la miséricorde de Jésus-Christ, que je sentis profondément ma corruption naturelle, et que je vis toute l'horreur de ma conduite; peut-être qu'avant cela je n'aurais pu en soutenir l'aspect. C'est ainsi que le Seigneur ne nous donne jamais un nouvel aperçu de notre misère, qu'il ne nous donne en même temps une vue plus claire de sa grâce: car il sait ce que nous sommes; il sait que s'il déployait tout d'un coup la grandeur de son

pouvoir, le pécheur terrassé serait à l'instant comme anéanti. Revenons à notre vaisseau.

Quand je vis qu'il y avait, contre toute attente, quelque probabilité de répit, et que, vers les six heures du soir, j'entendis qu'il n'y avait plus d'eau dans le bâtiment, un rayon d'espoir brilla dans mon âme; je crus voir la main de Dieu se déployer en notre faveur: je commençai à l'invoquer; sans doute je ne pouvais pas lui adresser la prière de la foi, m'approcher de lui comme d'un Dieu réconcilié, ni l'appeler mon Père. Ma prière était comme le cri des corbeaux, que le Seigneur cependant ne dédaigne pas d'écouter. Je commençai à penser à ce Jésus qui avait été si souvent l'objet de mes moqueries; je repassai dans mon souvenir les particularités de sa vie et celles de sa mort; de cette mort qu'il avait soufferte pour les péchés, non pour les siens, mais pour les nôtres, comme je me le rappelais. Toutefois les principes désolans de l'incrédulité étaient trop profondément enracinés dans mon cœur; je désirais, plus que je ne croyais, la réalité de ces choses. Je vous offre ici, Monsieur, l'ensemble de mes pensées, car je ne puis pas dire que tout ceci se présentât dans le même temps à mon esprit. La grande question pour moi-même était de savoir comment je pourrais obtenir la foi, non pas la foi qui s'applique les promesses (car je n'en connaissais ni la nature,

ni la nécessité), mais la foi à l'inspiration divine de l'Ecriture, qui fait que l'on peut asseoir sur la Bible le fondement assuré de ses espérances. Je pris donc la détermination d'examiner de plus près le Nouveau-Testament. Un des tout premiers secours que j'en reçus, je le dus à ce passage de Luc : *Si donc vous qui êtes méchans, savez bien donner à vos enfans de bonnes choses, combien plus votre Père céleste donnera-t-il le Saint-Esprit à ceux qui le lui demandent!* (Ch. XI, 13.) J'avais compris que faire profession de croire en Jésus, taut qu'au fond je ne croyais pas son histoire, était une pure moquerie aux yeux de celui qui sonde les cœurs ; ce passage me parlait d'un Esprit qu'on donne à ceux qui le demandent ; je raisonuais donc ainsi : « Si ce livre est vrai, cette pro-
» messe l'est aussi ; j'ai besoin du même Esprit
» qui l'a dicté, pour le bien comprendre ; or, Dieu
» s'engage à le donner à ceux qui le lui deman-
» dent ; il faut donc que je prie pour l'obtenir.
» S'il est de Dieu, il me rendra témoignage de la
» vérité de sa Parole. » Je fus affermi dans mes pensées par cette déclaration : *Si quelqu'un veut faire ma volonté, il connaîtra de la doctrine, savoir, si elle est de Dieu, ou si je parle de moi-même* (Jean VII, 17); de là je conclus que, quoique je ne pusse pas dire de cœur que je crusse l'Evangile, je devais néanmoins, pour le moment

le regarder comme véritable, et que s'il l'était réellement, j'en recevrais toujours plus la confirmation, en l'étudiant sous ce point de vue. Si ce que j'écris maintenant tombe sous les yeux de nos incrédules modernes, ils diront (car je connais très-bien leur manière de raisonner) que je désirais vivement d'acquérir cette conviction. Je confesse qu'il en était ainsi, et il en serait de même pour eux, si le Seigneur leur montrait, comme il lui plut de me le montrer alors, l'absolue nécessité d'un moyen de rapprochement entre le Dieu juste et l'âme pécheresse. Dans le système évangélique, j'apercevais au moins une chance d'espérance, tandis que partout ailleurs je ne voyais que le désespoir et l'éternel abîme.

Le vent s'était ralenti; mais, toujours favorable, il nous poussait vers le port, en sorte que nous commencions à revenir de notre consternation, quoique notre position fût encore bien alarmante. Nous trouvâmes que l'eau avait déplacé tout ce qu'il y avait de mobile dans l'intérieur du navire; que la violence de ses mouvemens avait brisé les barils de provision, et que tout ce qu'il y avait à bord d'animaux vivans, tels que cochons, moutons et volailles, avait été jeté à la mer par la force de la tempête; en sorte qu'à l'exception des poissons dont j'ai parlé plus haut, et d'une petite quantité de légumes destinés pour la nourriture

des coehons, tout notre approvisionnement aetuel n'aurait pu nous fournir, même la ration la plus ehétive, pour plus d'une semaine. Les voiles ayant été pour la plupart emportées, nous ne ehemi-nions que très-lentement, même par le vent le plus favorable. Nous pensions être à eent lieues de la eôte, mais nous en étions beaueoup plus éloignés; eependant nous avaneions vers le terme du voyage, sans cesse balottés entre la erainte et l'espé-ranee. Je eontinuais à eonsaerer une bonne partie de mes heures de loisir à l'étude de l'Eeriture sainte et à la prière, demandant au Seigneur sa grâee et les lumières de son Esprit.

Au bout de quatre ou einq jours, ou plus tard peut-être, nous fûmes réveillés, un matin, par les eris de joie de la sentinelle, qui nous annonçait la terre. Nous nous levons aussitôt. L'aurore, parfai-tement belle, répandait tout juste autant de lumière qu'il en fallait pour nous laisser distinguer les objets lointains. Le tableau le plus riant s'offrit à nos regards; nous nous persuadâmes de voir, à vingt milles de distanee, une eôte montagneuse, terminée par un eap, au-delà duquel s'élevaient deux ou trois petites îles. Cet aspeet eorrespon-dait exaetement à la deseription de la eôte nord-ouest de l'Irlande, vers laquelle nous nous dirigions. Nous nous félieitâmes donc les uns les autres, ne doutant pas un instant que si le vent continuait

à être favorable, nous ne nous trouvassions le jour suivant en sûreté et dans l'abondance. Le capitaine distribua notre petit reste d'eau-de-vie, qui ne s'élevait guère à plus d'une pinte. « Demain, dit-il, nous en aurons tant que nous voudrons. » Nous mangeâmes aussi le reste de notre biscuit, tant cette vue nous remplissait de joie. C'était comme un passage soudain de la mort à la vie. Mais, hélas ! toute cette allégresse fut de courte durée ; le pilote vint bientôt la troubler, en nous disant, d'un ton grave, qu'il désirait de tout son cœur que ce qu'on apercevait dans le lointain fût en effet la terre. Je crois que si un simple matelot nous eût tenu ce langage, nous l'eussions battu pour avoir osé élever parmi nous un doute qui nous semblait aussi peu raisonnable. Non, non, c'est bien la terre, s'écrient alors les uns ; cela n'est pas encore bien sûr, s'écrient les autres. Un débat s'engage, qui est bientôt irrévocablement terminé ; le jour augmente, et l'une de nos îles imaginaires se colore à l'approche du soleil qui se levait derrière elle. Nous nous étions trop pressés de prodiguer notre eau-de-vie et notre pain : notre terre était, à la lettre, *in nubibus* (dans les nues), car ce n'était qu'un amas de nuages qui furent entièrement dissipés au bout d'une demi-heure. Les marins sont habitués à des illusions de cette espèce ; mais dans notre extrémité, nous n'étions pas

d'humeur à abandonner si facilement nos espérances ; toutefois, nous nous consolâmes les uns les autres, en disant que si ce n'était pas là l'Irlande, nous ne tarderions pas à la découvrir, le vent continuant à être favorable. Mais, hélas! cet espoir aussi nous fut bientôt ravi ; ce même jour le vent tomba, et au calme succéda, le lendemain matin, un vent du sud-est qui nous était directement contraire, et qui, soufflant pendant plus de quinze jours, nous jeta, au nord-ouest, dans des parages où il est douteux qu'aucun vaisseau se soit jamais trouvé avant nous dans cette saison de l'année, et où notre position devenait d'autant plus alarmante, que nous ne pouvions pas espérer de secours.

Les provisions commençaient à manquer ; la moitié d'une morue devait faire la ration journalière de douze personnes. Nous possédions, il est vrai, de l'eau douce en abondance ; mais nous n'avions pas une goutte de liqueur forte, point de biscuit, et dans cette saison froide, pas assez de vêtemens pour nous couvrir. Le travail des pompes était continuel, et la fatigue d'autant plus grande, que nous n'étions pas suffisamment nourris ; aussi l'un de nous y succomba-t-il. Mais nos souffrances actuelles étaient légères en comparaison de celles auxquelles nous pouvions légitimement nous attendre. Notre ration de morue ne

pouvait durer long-temps, et nous allions nous voir exposés à mourir de faim, ou à nous manger les uns les autres. Notre état empirait chaque jour, et le mien avait encore quelque chose de plus affreux que celui de mes compagnons. Le capitaine, aigri par le malheur, m'adressait à chaque instant des reproches, comme si j'eusse été la seule cause de notre commune détresse ; il ne lui restait, disait-il, d'autre moyen de se préserver de la mort avec son équipage, que de me jeter à la mer ; et quoiqu'il ne songeât pas à le faire, ses plaintes, continuellement répétées, me donnaient un mal-aise d'autant plus grand, que ma conscienee me parlait le même langage, et que la puissance de l'Eternel s'étant enfin manifestée à mon cœur, je me sentais eondamné. Je persévérai cependant à suivre la marche que j'ai déerite au commencement de cette lettre ; et bientôt mes espérances surpassèrent mes craintes, surtout lorsqu'au moment où l'on croyait tout perdu, et où le désespoir allait s'emparer de nous, je vis que le vent commençait à souffler précisément du point où nous aurions pu le désirer, de manière à soulever, en quelque sorte, la partie brisée du bâtiment qu'il importait le plus de maintenir hors de l'eau, et à enfler tout juste, au degré convenable, le peu de voiles qui nous restassent encore. Ce vent, qui n'était point celui de la saison, dura sans altération sensible dans sa

direction et dans sa force, jusqu'au moment où nous signalâmes de nouveau la terre, avec la certitude que c'était réellement elle. L'île Tory s'offrit d'abord à nous; le jour suivant, nous jetâmes l'ancre à Lough-Swilly en Irlande : c'était le 8 Avril, quatre semaines après la tempête qui nous avait causé tant de dommages. Au moment où nous entrâmes dans le port, notre dernière morue était dans la marmite, et il y avait à peine deux heures que nous étions arrivés, que le vent, que la Providence semblait avoir contenu jusqu'à ce que nous fussions en lieu sûr, commença à souffler avec une telle force, que si nous avions été en mer cette nuit-là, nous aurions coulé bas, selon toute apparence. J'appris, dès cette époque de ma vie, qu'il est un Dieu qui entend les prières et qui les exauce. Combien de fois encore ne s'est-il pas manifesté à moi, pauvre pécheur, depuis cette insigne délivrance; et cependant, hélas! que de défiance, que d'ingratitude je trouve encore dans mon cœur!

Je suis, etc.

19 Janvier 1763.

LETTRE IX.

ARRIVÉE EN IRLANDE. — RETOUR EN ANGLETERRE.

Permettez, Monsieur, qu'avant de continuer mon récit, je porte encore une fois un regard en arrière, pour vous faire mieux connaître l'état de mon âme, et à quel point j'ai été soutenu dans mes épreuves intérieures, au moment même où j'avais à combattre tant de difficultés extérieures. Comme mes compagnons, j'avais à lutter contre la faim, le froid, la fatigue et la crainte de couler à fond ou de périr de misère ; plus malheureux qu'eux, j'éprouvais une amertume de cœur qu'ils ne pouvaient connaître ; pas un d'eux alors n'apercevait la main de Dieu dans le danger que nous courions ; pas un ne cherchait auprès de lui la délivrance, ou du moins n'avait les yeux ouverts sur les intérêts de son âme : c'est ainsi qu'aucune dispensation temporelle ne peut atteindre le cœur de l'homme, si Dieu lui-même ne l'ouvre pour cela. Mes camarades étaient insensibles au danger, ou prompts à l'oublier entièrement. Il n'en était pas ainsi de moi, non que je fusse plus sage qu'eux, mais j'étais

l'objet d'une miséricorde particulière sans laquelle je fusse demeuré plus insensible que tout l'équipage, puisque, jusqu'à ce jour, j'avais été rebelle en face des plus grands périls, et que je m'étais roidi contre toute espèce de répréhension. Pourquoi le Seigneur déployait-il alors envers moi seul sa miséricorde? Je ne puis en rendre d'autre raison, si ce n'est que *tel était son bon plaisir*, et qu'il voulait montrer, par un exemple aussi surprenant, que pour lui *rien n'est impossible*.

Il n'y avait à bord personne à qui je pusse m'ouvrir librement sur l'état de mon âme, personne à qui je pusse demander un avis. Quant aux livres, je possédais le Nouveau-Testament, Thomas à Kempis de Stanhope, et un volume des sermons de l'évêque Beveridge. L'un de ces sermons, celui sur la Passion de Notre-Seigneur, fit sur mon cœur une impression très-forte. Plusieurs endroits du Nouveau-Testament me frappèrent singulièrement, tels que la Parabole du Figuier (Luc XIII), ce que Paul dit de lui-même dans la première épître à Timothée (chap. 1.er), mais surtout la Parabole de l'Enfant prodigue, (Luc XV.) Il me semblait que jamais elle n'avait mieux pu s'appliquer qu'à moi, misérable; et cette bonté du père qui le porte à recevoir un tel fils, à courir même au-devant de lui; cette bonté qui nous est présentée comme une image de celle de notre Dieu,

gagna mon cœur. Je persévérai dans la prière; je vis que le Seigneur était intervenu pour ma délivrance, et j'attendais davantage encore de sa miséricorde. La position où je me trouvais me faisait crier plus fortement à celui seul qui pouvait me secourir; et, dans certains momens, je serais volontiers mort de faim, si seulement j'avais pu mourir dans la foi. Mes prières furent exaucées, au point qu'avant d'arriver en Irlande, j'avais la pleine conviction que l'Evangile est la vérité, et qu'il correspondait parfaitement à tous les besoins de mon âme. Je voyais que Dieu manifeste tout à la fois sa miséricorde et sa justice dans le pardon qu'il accorde au pécheur, en considération de l'obéissance et des souffrances de Jésus-Christ. Déjà je pouvais comprendre et embrasser la doctrine sublime de Dieu manifesté en chair, réconciliant le monde avec lui-même. Je n'avais aucune idée de ces systèmes qui n'accordent au Sauveur du monde d'autre dignité que celle de *Premier Serviteur*, et qui font de lui, tout au plus, un *demi-Dieu*. Il me fallait un Sauveur tout-puissant, tel que celui que le Nouveau-Testament me présentait. Ainsi, le Seigneur avait accompli son œuvre en moi; je n'étais plus un incrédule; j'avais abandonné de tout mon cœur mon impiété précédente; j'avais acquis quelques idées justes; mes dispositions étaient sérieuses: sincèrement touché de la

miséricorde toute gratuite qui, à travers tant de dangers, m'avait conduit en un lieu sûr, j'éprouvais de la douleur au souvenir de ma vie passée, et je formai le projet d'une réforme immédiate; je me trouvais presqu'affranchi de l'habitude de jurer, si profondément enracinée en moi, qu'elle était devenue comme une seconde nature; en un mot, je paraissais être un homme nouveau.

Mais quoique je ne puisse douter que ce changement ne fût l'œuvre du Saint-Esprit, il était bien incomplet à plusieurs égards. Pénétré de l'énormité de mes crimes, je n'étais cependant pas en garde contre le mal inhérent à mon cœur. Je n'avais compris ni la spiritualité, ni l'étendue de la loi de Dieu. La vie cachée du Chrétien, la communion avec Dieu par Jésus-Christ, cette entière dépendance de lui, qui fait que nous recevons d'heure en heure, de sa bonté, sagesse, force, secours, tout cela était un mystère pour moi. Je reconnaissais la miséricorde du Seigneur dans le pardon du passé, mais je plaçais presqu'entièrement dans mes bonnes résolutions, ma confiance pour l'avenir. Je n'avais point d'ami chrétien, et je ne connaissais aucun ministre fidèle qui pût m'avertir que ma force n'était pas plus réelle que ma justice; je me procurai bien de livres sérieux; mais n'ayant pas le moindre discernement spirituel, je fis souvent de mauvais choix. Pendant six ans, je

demeurai privé de prédications et de conversations évangéliques, excepté dans un petit nombre de circonstances dont je ne profitai pas faute de comprendre ce que j'entendais. Le bon plaisir du Seigneur était de m'éclairer graduellement. Il m'instruisait lentement par de pénibles expériences, loin de tous les secours ordinaires, au milieu de la même compagnie et des mêmes exemples dont j'avais ressenti la fâcheuse influence. Dès cette époque, je ne me suis plus fait un jeu du péché; je n'ai plus plaisanté sur les choses saintes; je n'ai plus mis en doute les vérités de l'Ecriture sainte, ni étouffé les avertissemens de ma conscience. C'était le commencement de mon retour à Dieu, ou plutôt de son retour à moi; mais ce ne fut que fort longtemps après que j'eus la foi dans la plénitude du sens de ce mot.

Je vous ai dit que dans le temps de notre détresse, nous avions de l'eau fraîche en abondance: c'était pour nous un grand soulagement, vu surtout que notre nourriture consistait presqu'uniquement en poisson salé: nous buvions beaucoup, sans avoir la moindre crainte de manquer d'eau; la provision cependant était plus près d'être épuisée que nous ne nous en doutions, et bien nous prit d'être arrivés sains et saufs en Irlande, avant d'avoir découvert que, sur six tonneaux, cinq avaient été vidés par la violence de la mer. Si nous nous en fus-

sions aperçus plutôt, l'obligation d'épargner l'eau eût fort aggravé notre détresse.

Pendant que notre bâtiment était en radoub à Lough-Swilly, je me rétablissais de mes fatigues à Londonderry. Logé chez des personnes qui me traitaient avec beaucoup de bonté, je ne tardai pas à recouvrer ma santé et mes forces. J'assistais deux fois par jour aux prières de l'église, et je résolus de participer à la Cène à la première occasion. Je fis part au ministre de mon intention quelques jours auparavant, selon que le prescrit la liturgie de l'église anglicane; mais il m'apprit que cet usage n'existait plus. Lorsque le jour fut arrivé, je me levai de grand matin; je fis avec ardeur mes dévotions particulières, et pris avec beaucoup de solennité l'engagement d'appartenir à jamais au Seigneur et à lui seul. Ce n'était pas une pure forme: l'engagement était sincère; je le prenais avec le vif sentiment des miséricordes dont je venais d'être l'objet; mais je ne me connaissais pas encore moi-même, ni la subtilité des tentations de Satan. — Quoique mes vues sur l'Evangile fussent confuses, j'éprouvai néanmoins dans la cérémonie de ce jour, une paix et une satisfaction que je n'avais pas connues jusqu'alors.

Le lendemain, j'accompagnai à la chasse le maire de la ville, et quelques-uns de ses amis. Au moment où je gravissais une colline escarpée, portant mon

fusil dans une position verticale, le coup partit si près de mon visage, que le bord de mon chapeau en fut emporté. C'est ainsi que lorsque nous nous croyons en parfaite sûreté, nous ne sommes pas moins exposés au danger que lorsque les élémens semblent conspirés pour nous détruire. La Providence, qui peut nous délivrer dans les extrémités les plus grandes, est également nécessaire à notre conservation dans la position la plus paisible.

Pendant que nous étions arrêtés en Irlande, j'écrivis à mon père. Comme on n'avait pas eu de nouvelles de notre bâtiment depuis dix-huit mois, on le croyait perdu, et mon père n'espérait plus de me revoir. Lorsqu'il reçut ma lettre, il était sur le point de quitter Londres pour aller remplir les fonctions de gouverneur du fort de York dans la baie d'Hudson, d'où il n'est jamais revenu. S'il n'avait pas été forcé de faire voile avant mon débarquement en Angleterre, il m'aurait emmené avec lui : c'était son intention; mais le Seigneur qui en décidait autrement, nous retint exprès en Irlande. Je reçus de ce cher père deux ou trois lettres pleines de témoignages d'affection; mais je n'ai pas eu la satisfaction de le revoir. J'avais l'espérance que dans trois ans je pourrais lui demander pardon des inquiétudes que ma désobéissance lui avait causées; mais le vaisseau qui devait le ramener dans sa patrie, revint sans lui : nous apprîmes qu'un jour,

en se baignant, il avait été saisi de la crampe, et s'était noyé peu de temps avant l'arrivée du vaisseau dans la baie.

Désirant contribuer de tout son pouvoir à mon bonheur, mon père avait fait, avant son départ, une visite à mes amis de Kent, et donné son consentement à l'union dont je vous ai souvent entretenu; en sorte qu'à mon retour à Chatam, je n'avais plus à obtenir le consentement que d'une seule personne; mais avec elle je demeurai dans la même incertitude que le premier jour où je l'avais vue.

J'arrivai à Liverpool à la fin de Mai 1748, à peu près le même jour où mon père partit de Nore. Le Seigneur m'avait préparé un second père dans la personne du propriétaire du vaisseau qui m'avait ramené. Il me reçut avec une grande affection, me donnant les assurances les plus énergiques de son amitié, et du désir qu'il avait de m'être utile. Il réalisa complètement toutes ses promesses, car c'est à lui, comme instrument de la bonté divine à mon égard, que je dois tout ce que je possède. Mais il n'eût pas été sans doute en son pouvoir de me rendre aucun service efficace, si le Seigneur ne m'eût prévenu pendant que j'étais en route pour retourner chez moi, comme je l'ai déjà raconté; jusque là j'étais comme cet homme possédé d'une *légion ;* ni argumens, ni persuasion, ni motifs d'intérêt, ni souvenir du passé, ni perspective de

l'avenir, rien n'aurait pu me retenir dans les bornes de la prudence ordinaire. Maintenant j'étais en quelque sorte de sens rassis. Mon ami m'offrit sur-le-champ le commandement d'un vaisseau. Après avoir considéré mûrement sa proposition, je la refusai pour le moment. J'avais été jusqu'ici si léger, si insouciant, qu'il valait mieux, selon moi, que je fisse encore un voyage où j'apprendrais à obéir, et où j'acquerrais la connaissance et l'expérience des affaires, avant d'accepter une commission pareille. Le second du vaisseau qui m'avait ramené dans ma patrie, fut donc choisi pour commander une nouvelle expédition, et je pris des engagemens avec lui pour l'accompagner en qualité de second. Je fis, avant de partir, une autre visite à Londres et dans le comté de Kent; mais je n'eus alors qu'une seule occasion de revoir madame Newton, et encore en profitai-je à peine, tant j'étais timide quand il s'agissait de plaider ma cause de vive voix. Mais à mon retour à Londres, je lui écrivis de telle sorte, qu'elle ne pouvait guère éviter d'en venir à une explication. Sa réponse, quoique très-prudente, me satisfit, en ce qu'elle me convainquit qu'elle était libre de tout autre engagement, et peu éloignée d'attendre le résultat du voyage que j'entreprenais. J'aurais honte d'entrer avec vous dans de pareils détails, si je ne me rappelais que c'est vous-même qui les avez sollicités.

20 Janvier 1763.

LETTRE X.

VOYAGE EN AFRIQUE.

Mes habitudes de marin m'ont souvent conduit à observer à quel point les circonstanees d'un voyage peuvent heureusement et justement représenter la diversité des expérienees ehrétiennes. Que l'on se figure plusieurs vaisseaux faisant voile vers le même port, mais partis sueeessivement et de lieux différens ; il y a des cireonstanees qui seront les mêmes pour tous ; la boussole qui les dirige, le port vers lequel ils tendent, les règles générales de la navigation, aussi bien que la manœuvre du bâtiment et la détermination des points astronomiques, tout eela sera pour les uns ee qu'il sera pour les autres. Mais que de différences à d'autres égards ! Il n'y en aura peut-être pas deux qui trouveront la même distribution de vents et de courans. Les uns, ayant d'abord un vent favorable, seront ensuite atteints par la tempête au moment où ils eroiront leur eourse heureusement terminée, et ce ne sera qu'après beaucoup de fatigues et de périls, et après avoir vu plusieurs fois le naufrage de près, qu'ils arriveront

finalement au port. — D'autres rencontreront d'entrée les difficultés les plus grandes : ils s'embarqueront au milieu d'une tourmente qui les forcera plus d'une fois à rétrograder ; mais enfin la navigation devenant plus facile, ils entreront avec πληροφορια, à pleines voiles, dans le port désiré. Ceux-ci, poursuivis par des pirates, seront obligés de livrer plusieurs combats en route. La traversée de ceux-là présentera à peine quelque chose de remarquable. N'est-ce pas là l'image de la vie spirituelle ? Tous les vrais croyans marchent par la même règle, tous s'avancent vers le même but : la parole du Seigneur est leur boussole ; Christ, leur étoile polaire et leur soleil de justice ; leurs cœurs et leurs visages sont tournés vers Sion ; ils ne sont jusque là que comme un seul corps, animé d'un même Esprit ; mais leur expérience, quoique reposant sur les mêmes principes, est loin d'être la même. Le Seigneur, dans son premier appel et dans ses dispensations successives, a égard à la position, au caractère, aux moyens de chacun de ses enfans, ainsi qu'au genre particulier de services et d'épreuves qu'il leur assigne. Quoique tous soient éprouvés en leur temps, plusieurs accomplissent le voyage de la vie beaucoup plus doucement que d'autres ; mais *celui qui se promène sur les ailes des vents, et qui mesure les eaux dans le creux de sa main*, ne souffrira pas

qu'aucun des siens périsse dans la tempête, quoique peut-être il permette, pour un temps, que plusieurs soient près de perdre l'espérance : il s'est chargé de leur sort.

L'expérience des autres ne peut donc pas nous servir de modèle à tous égards : ici est la source de nombreuses méprises. Tout est extraordinaire dans la mienne ; j'ai à peine rencontré une seule personne qui ait été conduite de la même manière que moi. Il y en a peu, bien peu, qui aient été retirés d'un état aussi terrible, et le petit nombre de ceux qui ont reçu cette faveur, ont la plupart éprouvé la douleur la plus vive, et depuis que le Seigneur leur a donné sa paix, leur vie a été plus entièrement consacrée à son service, plus éclatante, plus exemplaire, en général, que celle de leurs frères ; mais quant à moi, j'ai peu senti ma misère spirituelle ; je n'ai pas éprouvé toute la douleur qui semblait devoir accompagner l'examen que j'avais à faire de moi-même, et mes premiers progrès dans le christianisme ont été aussi lents, aussi faibles qu'il est possible de l'imaginer ; je n'ai jamais connu ce temps heureux dont le Saint-Esprit parle, Jérémie, chap. II, 2, et Apoc., chap. II, 4, et que l'on appelle communément le *temps du premier amour.* Qui ne se serait attendu cependant qu'après une délivrance aussi merveilleuse, je me serais attaché immédiatement au

Seigneur et à ses voies de toute la plénitude de mon cœur, sans consulter la chair ni le sang? Hélas! il n'en fut pas ainsi : j'avais appris à prier, je mettais du prix à la Parole; je n'étais plus un libertin, mais mon âme était encore courbée vers la poussière. Bientôt après mon départ de Londres, je commençai à me relâcher dans la prière, et à prendre part à de vaines conversations, et quoique ma conscience m'en fît souvent le reproche, je déclinai rapidement, n'ayant plus mon armure spirituelle. A mon arrivée sur la côte de Guinée, il semblait que j'eusse oublié toutes les miséricordes du Seigneur et mes résolutions, et qu'à l'impiété près, je fusse aussi méchant que je l'avais été jadis.

L'ennemi m'avait préparé, dans cette contrée, une suite de tentations, et je lui fus une proie facile. Près d'un mois il me tint comme endormi, toujours prêt à céder au mal, ce que je n'aurais pas cru possible quelques mois auparavant. Que cet avertissement de l'apôtre est juste et nécessaire : *Prenez garde que quelqu'un d'entre vous ne soit endurci par les déceptions du péché!* Oh! qui peut jamais être assez vigilant? J'étais de nouveau dans les chaînes sans avoir un grand désir de recouvrer la liberté, et sans force pour mettre la main à l'œuvre. Ce n'était que par intervalles que je réfléchissais à ma position, et le peu d'efforts que je

faisais pour en sortir était infructueux. J'étais comme Samson, quand il disait : *J'en sortirai comme les autres fois, et je me secouerai* de leurs mains ; mais le Seigneur s'étant éloigné de moi, je me trouvais sans secours au pouvoir de mes ennemis. C'est surtout par le souvenir de cette époque de ma vie, qu'il m'a appris quelle triste créature je suis, incapable de demeurer debout un seul instant, sans l'assistance continuellement renouvelée de sa grâce.

Enfin, celui dont les miséricordes sont infinies, intervint en ma faveur. Mon occupation dans ce voyage, pendant que nous étions près des côtes, était d'aborder de lieu en lieu dans la chaloupe, pour acheter des esclaves ; le vaisseau mouillait à Sierra-Leone, et j'étais aux Plantanes, théâtre de ma première captivité, où tout ce que je voyais aurait pu me rappeler mon ingratitude ; je me trouvais dans une position facile, recherché de ceux qui m'avaient autrefois méprisé ; les *citronniers* que j'avais plantés de ma main, promettaient de donner des fruits l'année suivante, époque à laquelle j'espérais me retrouver dans les mêmes lieux avec un bâtiment à mes ordres. Mais tout cela ne faisait aucune impression sur moi ; il fallait que le Seigneur intervînt de nouveau pour me délivrer. Il me visita donc par une fièvre qui, rompant cette chaîne de péché, me rendit de nouveau à moi-

même. Mais quelle perspective! Dangers et délivrances passées, prières ardentes au moment de l'angoisse, vœux solennels faits au Seigneur devant sa table, ingratitude après tant de bienfaits, toutes ces choses se présentèrent en même temps à mon esprit. Si seulement le Seigneur eût permis que je périsse dans l'Océan la première fois que je ressentis l'effet de ses miséricordes! Tel fut mon premier vœu dans un moment où je croyais tout espoir perdu pour moi. Mais cet état ne dura pas longtemps; faible et presqu'encore dans le délire, je me levai de mon lit, et me traînai dans un lieu retiré de l'île, où je retrouvai la liberté de prier. N'osant plus former de résolution, je me prosternai devant le Seigneur, que je suppliai de me traiter selon son bon plaisir. Je ne me rappelle pas qu'aucune parole particulière, ni aucune vérité nouvelle, se soit présentée alors à mon esprit; mais ce que je sais, c'est que je pus encore espérer et croire en un Sauveur crucifié. Le fardeau qui oppressait ma conscience, tomba; avec la paix, je recouvrai la santé, non pas instantanément, mais je me sentis mieux dès cette heure, et mon rétablissement fut si rapide, que je pus retourner à bord deux jours après, étant parfaitement bien avant d'y remonter. Je crois que c'est de cet instant-là que date ma délivrance de la puissance et de l'empire du péché, non que je ne sente encore

le combat de la chair, et que je ne *gémisse étant chargé*, mais je commençai, dès cette époque, à mettre toute ma confiance au Seigneur ; et quoique j'aie souvent contristé son Esprit, que j'aie follement erré dès-lors (quand, hélas ! serai-je enfin plus sage !) sa grâce toute-puissante m'a préservé de ces grandes chutes que je faisais auparavant, et j'ai cette humble assurance en sa miséricorde et en ses promesses, qu'il sera mon guide et mon appui jusqu'à la fin.

J'employai mes loisirs, dans ce voyage, à rapprendre le latin que j'avais entièrement oublié.....

Pendant huit mois de séjour sur la côte d'Afrique, je courus des dangers sans nombre, tantôt brûlé du soleil, tantôt transi de froid par la rosée, presque constamment exposé, dans une chaloupe découverte, au vent, à la pluie, à l'orage ; j'avais, lorsque je me trouvais à terre, à voyager au travers des bois, et les indigènes que je rencontrais étaient souvent des hommes cruels, fourbes, prêts à saisir la première occasion de faire le mal ; pendant ce temps, plusieurs chaloupes furent prises, plusieurs blancs empoisonnés, et, dans ma propre chaloupe, la fièvre m'enleva six ou sept hommes. Plus d'une fois, me rendant au rivage, ou revenant au vaisseau dans un des petits canots du pays, j'ai été submergé par la violence du ressac, et jeté à terre à demi-mort, car je ne savais pas nager.

Il est telle de ces délivrances dont le récit pourrait remplir plusieurs feuilles ; et combien que j'ai peut-être oubliées ! Je choisirai , entre plusieurs autres , un trait de cette Providence admirable qui me préservait alors de tout mal, ne doutant pas qu'il ne vous paraisse digne de remarque.

Quand notre cargaison fut complétée, et que nous fûmes sur le point de faire voile pour les Indes-Occidentales , je fus chargé d'approvisionner le vaisseau de bois et d'eau. Nous étions à Rio-Cestors. Chaque jour je me rendais à terre dans l'après-midi , profitant , pour cet effet, de la brise de mer ; je me procurais mon chargement dans la soirée, et je regagnais le vaisseau le lendemain matin , profitant, pour le retour, du vent de terre. J'avais déjà fait plusieurs de ces voyages ; la chaloupe était vieille et presque hors d'usage, et l'approvisionnement à peu près achevé. Un jour, après avoir dîné à bord, je me préparais à me rendre sur le rivage, selon la coutume ; déjà j'avais pris congé du capitaine et reçu ses ordres : j'étais dans la chaloupe qui allait partir ; mais le capitaine monte sur le pont et me rappelle ; je reviens, croyant qu'il a de nouveaux ordres à me donner ; il me dit seulement qu'il s'était *mis dans la tête* (ce fut son expression) que je resterais à bord ce jour-là ; en conséquence, un autre homme de l'équipage est nommé pour me rem-

placer. Cela me surprit d'autant plus, que la chaloupe n'allait jamais à terre sans moi. Je lui demandai le motif de son ordre, mais il ne put m'en donner d'autre, sinon que telle était sa volonté. La chaloupe partit donc sans moi; mais elle ne revint plus, car elle coula à fond pendant la nuit, et celui qui avait pris ma place périt avec elle. Cette nouvelle fit une vive impression sur mon cœur, quand elle me fut annoncée le lendemain matin. Le capitaine lui-même, bien qu'incrédule au point de nier toute Providence particulière, ne put s'empêcher de voir, dans cet événement, quelque chose de frappant; il me confirma de nouveau qu'il n'avait eu d'autre motif pour me donner cet ordre, qu'une pensée soudaine de me garder auprès de lui. Je suis surpris d'avoir omis cette circonstance dans mes huit lettres (1), car je l'ai toujours considérée comme une des plus extraordinaires de ma vie.

Je suis, etc.

21 Janvier 1766.

---

(1) Newton avait fait un premier récit de sa vie, renfermé dans huit lettres; le récit actuel, plus détaillé, est le second.

LETTRE XI.

VOYAGE A ANTIGOA, RETOUR EN ANGLETERRE, ET MARIAGE.

Peu de jours après cette délivrance merveilleuse, nous fîmes voile pour Antigoa, d'où nous nous rendîmes à Charlestown dans la Caroline-Méridionale. Il y a dans ce pays beaucoup de gens sérieux ; mais je ne savais où les trouver, et, à dire vrai, je ne connaissais pas alors ce qui les distingue ; je croyais que tous ceux qui fréquentent le culte public étaient de vrais Chrétiens. Je n'étais pas moins ignorant sur ce qui regarde la prédication, puisque je ne doutais point que tout ce qui s'annonce du haut de la chaire ne fût également bon. J'eus deux ou trois occasions d'entendre un ministre dissident, M. Smith, et, d'après ce que j'ai connu depuis, je crois que c'était un fidèle prédicateur de l'Evangile, plein d'énergie ; je trouvais quelque chose de pressant dans sa manière, sans le bien comprendre ; car les plus excellens discours sont sans efficace ; jusqu'à ce que l'Esprit de Dieu nous les applique : lui seul peut ouvrir le cœur. Le bon plaisir du Seigneur fut de ne

m'enseigner, pendant quelque temps, que ce que je pouvais recueillir de ma propre expérience et de mes réflexions. Ma conduite était à cette époque-là très-inconséquente; presque chaque jour, quand mes affaires me le permettaient, je me retirais dans les bois ou dans les champs (qui ont toujours été mon oratoire favori, autant que les circonstances ont pu le permettre), et je commençai dès-lors à goûter les douceurs de la communion avec Dieu, dans l'exercice de la prière et des actions de grâces; mais je passais mes soirées dans une société légère et mondaine. Il est vrai que mon goût pour les dissipations du monde s'était bien affaibli, et que j'y assistais comme spectateur, plutôt que comme acteur; mais je ne voyais pas alors, comme je vois à cette heure, l'absolue nécessité de m'en éloigner entièrement. Toutefois, comme ma conformité au monde et à ses usages provenait plutôt d'un défaut de lumière que d'un attachement obstiné, et qu'il plaisait au Seigneur de me préserver de ce que *je savais* être péché, je jouissais presque constamment de la paix de la conscience, et mes désirs les plus vifs étaient pour les choses de Dieu. Je ne connaissais pas, comme je le fais maintenant, la force de ce précepte: *Abstenez-vous de toute apparence de mal;* très-souvent je m'aventurais sur le bord du précipice; mais le Seigneur ayant égard à ma faiblesse, ne permettait pas que l'en-

nemi l'emportât sur moi. Je ne rompis point tout d'un coup avec le monde, comme on eût pu l'attendre dans un tel cas que le mien ; je fus conduit graduellement à voir sa folie et sa dangereuse influence, et lorsque je l'eus reconnue, le Seigneur me donna la force de le quitter ; il se passa toutefois plusieurs années avant que je fusse entièrement affranchi de la disposition à lui complaire occasionellement en beaucoup de choses, ce que maintenant je n'oserais me permettre sous aucun prétexte.

Nous terminâmes notre voyage, et arrivâmes à Liverpool ; dès que les affaires dont j'avais à rendre compte furent terminées, j'allai à Londres, et de là, comme vous pouvez bien le penser, à Chatam. Il s'était écoulé sept ans depuis ma première visite ; aucun projet de l'espèce de celui qui m'y attirait n'aurait pu sembler plus chimérique, aucun n'avait pu se maintenir au milieu de raisons plus grandes et plus nombreuses du découragement ; cependant cette bonté de Dieu qui gouverne tout, me conduisait vers l'accomplissement de mes vœux par une voie que je ne connaissais pas, et dans le temps où je paraissais livré à moi-même, et où je suivais aveuglément les passions qui me maîtrisaient. Tous les obstacles étaient actuellement levés ; revenu de mes précédentes folies, je voyais ma carrière fixée, et nos parens respectifs

disposés à approuver notre mariage ; il ne fallait plus que le consentement de madame Newton, et après ce qui s'était passé, je n'eus pas de peine à l'obtenir. — Nous fûmes donc unis le 1.er Février 1750.

Vous comprendrez à quel point les douceurs de cette union durent être augmentées par le souvenir de toutes les situations pénibles que j'avais successivement parcourues, et par la vue de cette miséricorde inouïe du Seigneur qui m'avait délivré de tant de maux. Si vous voulez bien jeter un regard sur le commencement de ma sixième lettre (page 55), je ne doute pas que vous ne conveniez que peu d'hommes ont connu, au même degré que moi, soit la misère, soit la félicité dont la vie humaine, considérée en elle-même, est susceptible. Avec quelle facilité, à une époque de ma vie où j'étais si peu capable de discernement, mes affections auraient pu se fixer sur une personne qui ne m'aurait point accordé de retour, ou auprès de laquelle le succès aurait été suivi d'un cruel mécompte! Le long délai que le Seigneur m'a fait éprouver, n'a-t-il pas été pareillement un effet de sa miséricorde? Si j'avais obtenu l'objet de mes désirs une année ou deux plutôt, avant qu'il lui eût plu de changer mon cœur, nous aurions été, mon épouse et moi, malheureux dès ce monde. *Certainement la miséricorde et la bonté de l'Eternel m'ont accompagné tous les jours de ma vie.*

Mais, hélas! je ne tardai pas à sentir que mon cœur était encore plein d'ingratitude envers mon Créateur. Cet acte de miséricorde par lequel il comblait mes désirs temporels, et qui aurait dû m'engager à l'aimer d'un amour constant, produisit en moi l'effet contraire. M'arrêtant au bienfait, j'oubliai le bienfaiteur. Mon pauvre cœur si étroit fut *satisfait;* une disposition de langueur, quant aux choses spirituelles, s'empara de moi, et gagna de jour en jour jusqu'à ce qu'heureusement la saison s'avançant, je reçus au mois de Juin l'ordre de me rendre à Liverpool. Je me réveillai comme d'un songe. Il est inutile que je vous dise que les douleurs et les regrets de la séparation furent proportionnés au plaisir que j'avais goûté; qu'il était dur pour moi de quitter celle que j'aimais, surtout au moment où ma conscience me disait hautement combien peu je méritais de la jamais revoir. Mais le Seigneur me soutint. Créature chétive, idolâtre, dénuée de tout bien, j'avais cependant quelque accès au trône de la grâce par le sang de Christ : la paix de la conscience me fut donc bientôt rendue. Toutefois, dans le cours entier de ce voyage, mon excessive affection fut une épine à mes yeux; souvent elle rendit insipides les autres bénédictions dont j'étais l'objet. Mais celui qui fait bien tout ce qu'il fait, en avait ainsi disposé pour mon plus grand bien : cet attachement

désordonné me poussa fortement à prier, soit pour moi, soit pour mon épouse ; il accrut mon indifférence pour le monde et pour ses plaisirs, et m'habitua à une espèce de renoncement volontaire à moi-même, que j'appris ensuite à appliquer à un meilleur objet.

Tant que je fus en Angleterre, nous nous écrivîmes chaque courrier, et, en mer, je pris l'habitude de lui écrire deux ou trois fois par semaine quand le temps et mes affaires le permettaient, quoique, durant six ou huit mois, il ne s'offrît aucun moyen de lui faire parvenir mes lettres. J'ai dans mon bureau près de deux cents feuilles de cette correspondance. Elle eut un avantage pour moi, celui de m'accoutumer à penser et à écrire sur des objets variés ; et comme à mesure que j'avançais dans la connaissance de la piété, mes lettres devenaient plus sérieuses, j'y trouve aussi plusieurs traits de la providence du Seigneur à mon égard, et des dispositions successives de mon âme à différentes périodes de mes voyages, qui, sans cela sans doute, auraient échappé à ma mémoire.

Je partis de Liverpool au mois d'Août 1750, avec un navire en bon état sous mes ordres ; mais n'ayant, dès ce moment, aucune circonstance extraordinaire à vous raconter, j'abrégerai mon récit de peur de vous ennuyer, et je vous don-

nerai seulement une esquisse rapide de mon histoire jusqu'en 1755, époque à laquelle j'obtins le poste que j'occupe maintenant (1763) (1). J'avais sous mes ordres trente hommes d'équipage; j'entrepris de les traiter avec humanité, et de leur donner un bon exemple; j'établis un culte liturgique, dans lequel j'officiais deux fois le Dimanche; mais pendant cette partie de ma carrière, je n'ai pas été plus loin que cela.

Ayant alors beaucoup de loisir, je continuai mes études de latin... et mes progrès furent tels... que je conçus le dessein de parvenir à écrire élégamment dans cette langue. Je fis dans ce but quelques essais; mais lorsqu'il plut au Seigneur de m'attirer plus près de lui; lorsqu'il m'eut appris à mieux connaître *la perle de grand prix*, le trésor inestimable caché dans le champ de la sainte Ecriture, je me sentis pressé de laisser là toutes ces richesses nouvellement acquises; je commençai à sentir que la vie était trop courte, surtout la mienne, pour l'employer à de semblables bagatelles. Ni les poëtes, ni les historiens ne pouvaient me dire un mot de Jésus. Je restreignis d'abord l'étude des classiques à une matinée par semaine; puis ensuite je les mis tout-à-fait de

---

(1) Celui d'inspecteur de la douane, à bord des bâtimens à Liverpool.

côté. Il y a cinq ans que je n'ai ouvert Tite-Live, et je pense que j'aurais maintenant de la peine à le comprendre ; j'admire encore quelques pages d'Horace et de Virgile, mais ils se présentent rarement à mon esprit, et je préfère les psaumes de Buchanan à toute une collection des Elzévirs. Ce qui m'est resté de ces heures d'étude, et je ne demande pas davantage, c'est la facilité de lire les ouvrages intéressans qui se publient en langue latine. A l'époque où je laissai Tite-Live, j'abandonnai pareillement les mathématiques ; je trouvais qu'elles me prenaient beaucoup de temps, et qu'elles s'emparaient trop de mes pensées, ma tête étant, à la lettre, remplie de problèmes et de figures. J'étais las de contempler des vérités qui ne peuvent ni réchauffer, ni changer le cœur, et qui tendent plutôt à exalter en nous le *moi* : je ne voyais aucune trace de cette sagesse humaine dans la vie de Jésus, ou dans les écrits de Paul. Ce n'est pas que je regrette d'avoir acquis les premières notions de ces sciences ; mais je vois beaucoup de raisons de louer Dieu de ce qu'il a disposé mon cœur à en abandonner l'étude, et de ce que, pendant que *je dépensais aussi mon travail à ce qui ne nourrit point*, il daignait m'offrir, *sans argent et sans aucun prix, du vin et du lait.*

Mon premier voyage, qui fut de quatorze mois, n'offrit rien de remarquable ; je n'en dirai donc

rien, me réservant d'entrer dans quelques détails sur le second...

Je suis, etc.

22 Janvier 1763.

LETTRE XII.

AUTRE VOYAGE EN AFRIQUE.

Je désirerais presque retenir ma dernière feuille, et pouvoir rétracter ma promesse...., car je ne sais si ce qu'il me reste à vous dire mérite votre attention.

Bientôt après l'époque où ma dernière lettre s'arrête, c'est-à-dire, dans l'intervalle qui s'écoula entre mon premier et mon second voyage, après mon mariage, je commençai à tenir une espèce de journal, habitude qui m'a été vraiment utile. Cette époque m'offrit encore des preuves répétées de l'ingratitude et de la méchanceté de mon cœur. Une vie facile au milieu de mes amis, et le plein accomplissement de tous mes désirs, n'étaient rien moins que favorables aux progrès dans la grâce : de là des hu-

miliations journalières. A tout prendre, j'avançais pourtant. Il me tomba dans les mains des livres qui agrandirent mes vues sur la doctrine et sur l'expérience du vrai christianisme ; tels furent en particulier, *la vie de Dieu dans l'homme de Scougal, les Méditations d'Hervey et la Vie du colonel Gardener.* Quant à la prédication, celle que j'entendais était de l'espèce la plus commune, et j'en conservais à peine une meilleure ; j'étais de plus privé de l'avantage de relations chrétiennes. Ma réserve et ma timidité naturelles me nuisaient beaucoup aussi, car je craignais que l'on ne me crût superstitieux ; et quoique je ne pusse vivre sans prière, je n'osai cependant pas proposer, même à ma femme, de prier avec moi jusqu'à ce qu'elle m'eût mis elle-même sur la voie, tant j'étais peu disposé à donner ces témoignages de zèle et d'amour qui auraient semblé si naturels chez un pauvre pécheur à qui l'on avait beaucoup pardonné. Au bout de peu de mois, le retour de la saison me rappela en mer, et je fis voile sur un vaisseau neuf, en Juillet 1752.

Le marin est nécessairement privé de l'avantage du culte public et du commerce des enfans de Dieu ; mais, comme je l'ai déjà fait comprendre, je n'avais alors que peu de chose à perdre de ce côté-là. A d'autres égards, je connais peu d'états qui semblent plus favorables à l'accroissement de

la vie de Dieu chez une âme réveillée, que celui de commandant de vaisseau. Un commandant peut réprimer sur son bord les désordres grossiers, et disposer de la plus grande partie de son temps, surtout dans les voyages d'Afrique, pour lesquels chaque bâtiment est pourvu d'un équipage double, soit en matelots, soit en officiers. Cette circonstance rendait mes fonctions bien faciles; et excepté dans les momens de grande activité pour la traite, etc., momens qui ne reviennent qu'à de certains intervalles, j'avais beaucoup de loisir. Le marin religieux, disposé à observer les merveilles du Seigneur dans le grand abîme des eaux, ayant continuellement devant les yeux l'immensité du ciel et l'immensité des mers, voyant presque chaque jour la Providence répondre à ses prières, placé hors de l'atteinte de tentations innombrables, trouve, dans ces circonstances, de quoi ranimer et affermir en lui la vie de la foi, de manière à suppléer, en grande partie, aux avantages dont il ne peut jouir que sur terre.

Aussi, quoique ma connaissance des choses spirituelles fût très-faible à cette époque, j'ai souvent regretté les douces heures que je passais alors. Jamais je n'ai connu de momens plus heureux dans la communion avec Dieu, que ceux qui se sont écoulés dans mes deux derniers voyages à la côte de Guinée, où j'étais presqu'entièrement privé de

toute société, soit à bord du vaisseau, soit sur terre, parmi les natifs. J'errais quelquefois dans les forêts, réfléchissant aux merveilleuses bontés du Seigneur à mon égard dans des endroits où peut-être il n'y avait pas, à mille lieues à la ronde, un seul être qui le connût. Plus d'une fois, dans ces occasions, j'ai rapporté ces beaux vers de Properce à celui seul auquel ils appartiennent, vers pleins de blasphème et de folie quand ils s'adressent à la créature, mais pleins de douceur et d'à-propos dans la bouche du fidèle :

Sic ego desertis possim benè vivere sylvis,
Quo nulla humano sit via trita pede;
Tu mihi curarum requies, in nocte velatrâ
Lumen, et in solis tu mihi turba locis.

« Avec toi, mon Dieu, quel » bonheur ne goûtai-je pas au sein des forêts » désertes, où jamais encore le pas de l'homme » n'avait pénétré ! Je trouve en toi le repos dans » l'inquiétude, la lumière dans les ténèbres, un » ami dans la solitude. »

Je fus admirablement préservé, dans ce voyage, de plusieurs dangers manifestes ou cachés. Mes matelots complotèrent un jour de m'enlever le vaisseau, pour se faire pirates ; le plan allait s'exécuter, et l'on n'attendait plus qu'une occasion favorable, lorsque deux des conspirateurs tombèrent malades en même temps. L'un d'eux mourut

(ce fut la seule personne que je perdis à bord); et eet événement suspendit l'exéeution du projet, et amena la déeouverte d'un eomplot dont les eonséquenees eussent été des plus funestes. Les eselaves, de leur eôté, firent plusieurs tentatives d'insurreetion, et faillirent plus d'une fois eommettre beaueoup de ravage. Lorsque je me eroyais en sûreté, j'étais tout à eoup alarmé par la vue d'un danger pressant, et lorsque je désespérais presque de ma vie, une délivranee soudaine m'était aeeordée. Mon séjour sur la eôte fut long, le eommerce très-précaire ; et pendant que je dirigeais mes affaires, soit à bord, soit sur le rivage, je me vis souvent près des portes de la mort : je n'en eiterai qu'un exemple.

J'étais dans le lieu qu'on appelle *Mana*, près de Cape-Mount, où j'avais traité des affaires importantes ; il me restait eneore quelques eomptes à régler, et j'avais résolu de le faire le lendemain matin. Le jour paraît : je pars ; mais arrivé près du rivage, je trouve le ressae si violent, que je erains de prendre terre, ce que néanmoins j'avais souvent fait par un temps plus mauvais ; j'éprouvais une répugnanee intérieure et une erainte dont je ne pouvais me rendre eompte. Le ressae est mon prétexte pour y céder : je retourne done au vaisseau sans avoir fait mes affaires, ee qui ne m'arriva, je crois, que cette seule fois-là pendant toute ma

carrière commerciale. J'en connus bientôt la raison : car il paraît que l'on avait intenté contre moi, la veille, une accusation calomnieuse qui blessait extrêmement mon honneur et mes intérêts, soit en Afrique, soit en Angleterre, et qui même eût pu compromettre ma vie si j'eusse pris terre ce jour-là, suivant mon intention. Je n'entendis plus parler de cette accusation jusqu'au voyage suivant ; mais alors il avait été publiquement reconnu que c'était une méchante calomnie qui n'avait pas la moindre apparence de vérité (1).

Telles furent les vicissitudes et les difficultés parmi lesquelles la fidélité du Seigneur me garantit. C'est ainsi que ma patience et ma foi furent mises à l'épreuve ; mais la force nécessaire pour supporter ces tribulations m'était communiquée d'en haut, et comme elles n'étaient pas journalières, j'avais la liberté, dans les momens de loisir que mes affaires me laissaient, de poursuivre l'étude du latin. Je pouvais presque disposer de mon temps avec régularité ; j'avais assigné huit heures au sommeil et aux repas, huit à l'exercice et aux dévotions, et huit à l'étude ; l'emploi de mes heures étant ainsi varié, mon temps se passait d'une ma-

---

(1) Newton ne s'en explique pas plus clairement dans la relation anglaise. Il avait fait espérer une lettre à part sur ce sujet, mais il ne l'a jamais donnée.

nière agréable ; rarement trouvai-je un jour trop long, ou une heure de reste. Mes études me tenaient constamment occupé ; c'est là le seul avantage réel que j'en aie retiré ; car, du reste, à peine valaient-elles le temps qu'elles me coûtaient, puisqu'elles m'appelaient à admirer de faux modèles et de fausses maximes, ce qui est une suite presque inévitable de l'étude des auteurs classiques. Déduction faite de ce que j'ai acquis du côté du langage, je crois que j'aurais pu lire avec autant d'utilité *Cassandre* ou *Cléopâtre* que Tite-Live, que maintenant je regarde aussi comme un *romancier*, quoique d'une espèce différente.

De la côte d'Afrique, je me rendis à Saint-Christophe, où je reçus la punition de l'idolâtrie qui avait trouvé place dans mon cœur. Les lettres que j'attendais de ma femme avaient été, par méprise, dirigées sur Antigoa, où nous avions primitivement dû nous rendre. Comme je ne doutais point de son exactitude à m'écrire si elle eût été vivante, ne recevant rien d'elle, je conclus qu'elle était morte. Cette crainte m'affectant de jour en jour davantge, je perdis le repos et l'appétit. Je ressentais une douleur continuelle à l'estomac, et au bout de trois semaines, je faillis succomber à un malheur imaginaire. Je m'étonne maintenant que ce mal ne soit pas plus commun qu'il ne paraît l'être. Que de fois le vase de terre

ne s'arroge-t-il pas le droit de contester avec celui qui l'a fait ! Et qu'elle est admirable cette miséricorde qui fait qu'il n'est pas brisé ! Toutefois ma maladie n'était pas l'effet du seul chagrin : la conscience y avait aussi sa bonne part ; car je pensais que la perte de ma femme était une suite de mon infidélité envers Dieu, particulièrement de cette répugnance à parler des choses spirituelles, qui m'avait empêché d'en faire la tentative même auprès d'elle ; mon cœur saignait à la pensée que j'avais perdu, sans retour, d'inappréciables occasions que le devoir et l'affection me prescrivaient également de saisir : il me semblait que j'aurais donné le monde entier pour m'assurer que mon épouse vivait encore, et que je pouvais enfin m'acquitter de ce devoir envers elle, ne fût-ce que par lettres, et dussé-je ne la jamais revoir. Sévère, mais utile leçon ! Après avoir ainsi souffert pendant plusieurs semaines, je m'avisai d'envoyer un bâtiment à Antigoa ; il m'en rapporta plusieurs lettres qui me rendirent la paix et la santé. Mais ce contraste entre la bonté de Dieu pour moi, et mon ingratitude et ma défiance à son égard, m'humilia profondément.

Je revins à Liverpool en Août 1753, mais je ne séjournai chez moi que six semaines, pendant lesquelles il ne m'arriva rien de remarquable. Je commencerai ma prochaine lettre par le récit de

mon troisième et dernier voyage, et je terminerai bientôt ces mémoires qui me paraissent déjà bien longs et bien minutieux.

Je suis, etc.

31 Janvier 1763.

LETTRE XIII.

DERNIER VOYAGE EN AFRIQUE.

Mon troisième voyage a été le plus court et le plus paisible de tous. Avant de mettre à la voile, je fis la rencontre d'un ancien ami qui avait été aspirant de marine, à bord du Harwich, dans le même temps que moi. Lorsque je fis sa connaissance, c'était un jeune homme décent, mais il ne s'était ensuite montré que trop accessible à mes principes relâchés. Nous retrouvant à Liverpool, nous eûmes bientôt repris notre ancienne intimité. Il avait du sens et beaucoup de lecture. Nos conversations roulaient souvent sur la religion. Désirant avec ardeur réparer le mal que je lui avais fait, je lui exposai simplement la cause et le motif du changement qu'il remarquait en moi, employant tous les argumens imaginables pour l'engager à

renoncer à ses principes d'incrédulité; mais lorsque je le pressais fortement, et qu'il n'avait rien à répondre, il me rappelait que c'était moi qui, le premier, lui avait donné l'idée de sa liberté, ce qui me faisait faire de tristes réflexions. Il était sur le point de partir pour la Guinée avec le commandement d'un vaisseau; mais le marchand qui l'employait ayant fait banqueroute, le voyage ne put avoir lieu. Comme il n'avait plus rien à espérer pour le reste de l'année, je lui proposai de m'accompagner, afin d'apprendre à connaître la côte; la personne pour qui je voyageais promit même de lui faire un sort à mon retour. Mon but dans ce que je faisais pour ce jeune homme, était moins d'être utile à ses affaires, que d'avoir une occasion de m'entretenir à loisir avec lui; j'espérais que, dans le cours du voyage, mes argumens, mon exemple et mes prières, pourraient produire un bon effet sur son esprit. Mes intentions étaient meilleures que mon jugement, et j'eus plus d'une fois sujet de me repentir de l'avoir pris à bord: c'était un impie déclaré, qui devenait tous les jours pire. J'avais en lui sous les yeux l'image de mon impiété précédente, et ce spectacle continuel n'était pas sans inconvénient pour moi; non-seulement il se montrait sourd à toutes mes remontrances, mais il faisait tout ce qu'il pouvait pour combattre l'influence que j'exerçais sur les autres. Il était vio-

lent, passionné ; il fallait toute ma prudence et toute mon autorité pour le maintenir dans la soumission. Il fut pendant quelque temps une épine à mes yeux ; mais à mon arrivée sur la côte, j'achetai un petit bâtiment que je fis charger à mes frais, et dont je lui donnai le commandement. Quand nous nous séparâmes, je lui répétai, avec une nouvelle énergie, les avertissemens que je lui avais donnés. Je crois que sa déférence et son amitié pour moi étaient aussi grandes qu'on pouvait l'attendre d'un homme dont les principes étaient diamétralement opposés aux miens. Il parut très-affecté quand je le quittai ; mais mes paroles n'avaient produit aucune impression sur son cœur, et une fois libre et loin de mes regards, il lâcha la bride à toutes ses passions ; ses excès et la chaleur du climat lui occasionèrent une fièvre maligne qui l'emporta dans peu de jours. Il mourut convaincu, mais non pas changé. Le récit que me firent de son état ceux qui assistèrent à ses derniers momens, était effrayant : sa rage et son désespoir les avaient remplis d'horreur ; il prononça lui-même, avant d'expirer, sa sentence finale, sans laisser apercevoir qu'il *espérât*, ou que même il *demandât* sa grâce. Je n'ai pas craint de vous présenter ce terrible contraste qui fera ressortir plus fortement à vos yeux la miséricorde du Seigneur envers moi le plus grand des pécheurs.

Après quatre mois de séjour sur la côte d'Afrique, je me rendis à Saint-Christophe. Dans la traversée, je fus atteint d'une fièvre qui me mit en présence de l'éternité..... Pendant cette maladie, je n'avais pas cette πληροφορια (plénitude d'assurance) si désirable au moment où la chair et le cœur défaillent; mais mes espérances l'emportaient sur mes craintes; le calme d'esprit dont je jouissais me permettait d'envisager, sans angoisse, l'issue de ma maladie; ma confiance, quoique faible, reposait uniquement sur le sang et sur la justice de Christ, et cette parole: *Il peut sauver à plein*, me procurait un grand soulagement. Je fus quelque temps poursuivi par une singulière pensée; était-ce une tentation, était-ce un désordre de mes facultés occasioné par la fièvre? C'est ce que je ne saurais dire; mais je ne craignais pas tant la colère ou la punition, que le délaissement et l'oubli au milieu de ces myriades d'êtres qui entrent continuellement dans le monde invisible. « Qu'est mon âme, me disais-je, au milieu de cette multitude innombrable? » Et cette pensée me troublait singulièrement; je fus enfin calmé par une déclaration de la parole de Dieu toute opposée à ce doute, et qui le dissipa complètement dès qu'elle s'offrit à moi: *Le Seigneur connaît ceux qui sont siens.* Au bout de dix jours, contre l'attente de l'équipage, je commençai à me rétablir, et quand nous arrivâmes aux Indes-Occidentales,

j'étais tout-à-fait guéri. J'espère que cette visite du Seigneur n'a pas été sans utilité pour mon âme.

C'est ainsi que, pendant six ans, le bon plaisir de Dieu fut de me conduire par une voie cachée. J'avais appris à connaître en partie la méchanceté de mon cœur; j'avais lu et relu la Bible, ainsi que quelques autres bons livres; cependant mes vues sur l'Evangile étaient encore confuses, et jusqu'ici je n'avais trouvé personne qui pût m'aider à les éclaircir. Mais à mon arrivée à Saint-Christophe, je rencontrai le capitaine d'un vaisseau de Londres, dont la conversation me fut d'un grand secours. Il était et il est encore de l'église de M. B....r; il a de l'expérience dans les choses de Dieu, et son tour d'esprit est animé et communicatif. Nous nous découvrîmes à quelques propos tenus en société mêlée, et nous devînmes bientôt inséparables autant que nos affaires le permettaient. Pendant près d'un mois, nous passâmes nos soirées à bord de l'un ou de l'autre de nos vaisseaux alternativement, et souvent nos visites se prolongeaient jusqu'au point du jour. J'etais tout oreille; ses discours éclairaient mon esprit et enflammaient mon cœur. Il m'encouragea à prier avec d'autres; il me fit connaître l'avantage qu'il y a à entretenir des relations habituelles avec les Chrétiens, et m'engagea à faire profession de ma foi devant

tous, et à parler du Seigneur. Je reçus de lui, ou plutôt de Dieu, par son organe, un accroissement de connaissance; mes conceptions s'éclaircirent, et je fus délivré d'une crainte qui m'avait longtemps troublé, celle de retomber dans ma première apostasie. Je commençai à comprendre la fermeté de l'alliance de grâce, et à m'attendre que je serais préservé, non par mes propres forces ou par ma sainteté, mais par la puissance souveraine de Dieu, par le moyen de la foi en un Sauveur qui ne peut changer. Il me donna, dans les mêmes entretiens, un aperçu général de l'état de la religion dans le monde, des erreurs et des controverses des temps actuels, choses qui m'étaient tout-à-fait étrangères; enfin, il me dit à qui je pouvais m'adresser à Londres pour recevoir des instructions ultérieures. Tels furent les avantages que me procura sa connaissance; et durant la traversée jusqu'en Angleterre, j'eus le loisir de méditer tout ce qu'il m'avait dit; j'éprouvai beaucoup de joie et de liberté pendant les sept semaines que dura mon voyage, et le soleil se couvrit très-rarement pour moi de quelques nuages.

J'arrivai, sain et sauf, à Liverpool au mois d'Août 1754. Mon séjour à la maison ne devait pas être de longue durée, et au commencement de Novembre, j'étais de nouveau prêt à mettre en mer; mais le Seigneur trouva bon d'arrêter l'exé-

cution de ce dessein. Pendant tout le temps que j'avais fait la traite des nègres, je n'avais jamais eu le moindre soupçon sur sa légitimité (1) ; j'étais, en général, content de cette carrière, persuadé que c'était celle que la Providence m'avait assignée ; mais, à beaucoup d'égards, elle était loin de me convenir. On la regarde, il est vrai, comme un état décent, et communément elle est très-avantageuse ; elle ne l'avait cependant pas été pour moi, le Seigneur jugeant sans doute qu'une augmentation de fortune ne me serait pas utile. Je me considérais comme une espèce de *geôlier* ou de *guichetier*, et j'avais quelquefois honte d'un emploi où il est à tout moment question de chaînes, de verroux et de fers. Souvent j'avais supplié Dieu de me choisir une vocation plus humaine, et, s'il était possible, de me placer dans des lieux où je pusse suivre son culte, et jouir de la société de ses enfans sans avoir plus à éprouver ces longues séparations que j'avais souvent tant de peine à supporter. Mes prières furent exaucées, mais d'une manière à laquelle je ne m'attendais guère. J'étais

---

(1) Il faut se transporter à l'époque où Newton faisait la traite ; on ne s'était pas élevé contre ce trafic odieux, comme on l'a fait depuis, et personne n'en avait encore démontré l'injustice et la barbarie ; on l'envisageait autrement qu'on ne le fait généralement aujourd'hui.

à deux jours de mon départ, et ma santé était, en apparence, aussi bonne qu'à l'ordinaire, quand, l'après-midi, prenant le thé auprès de ma femme, je fus atteint d'un coup d'apoplexie qui me priva soudain du sentiment et du mouvement, et me laissa sans autre signe de vie que la respiration. Cela dura près d'une heure. Revenu à moi-même, je ressentis une douleur de tête qui se prolongea si long-temps et avec de tels symptômes, que le médecin décida qu'il serait imprudent d'entreprendre le voyage. En conséquence, et de l'avis de l'ami, propriétaire du vaisseau, je résignai le commandement la veille du jour où il mit à la voile. Je quittai donc ainsi ce genre de commerce, et je me vis affranchi des conséquences de ce voyage, qui fut désastreux, car la personne qui me remplaça, la plupart des officiers et plusieurs matelots périrent, et ce ne fut qu'avec de grandes difficultés qu'on put ramener le bâtiment en Angleterre.

Libre de toute affaire, je quittai Liverpool, et j'allai passer la plus grande partie de l'année à Londres et dans le comté de Kent. Mais ici commença pour moi une autre épreuve. Madame Newton n'avait pu, sans une vive émotion, me voir étendu à ses pieds, et près d'expirer. Le coup qui m'avait frappé l'atteignit au même instant; elle ne s'en aperçut pas d'abord, ni pendant tout le temps que durèrent ses craintes

à mon sujet ; mais dès que je me trouvai mieux, son mal se manifesta : l'émotion lui avait occasioné une maladie que les médecins ne purent ni définir, ni guérir. Sans aucun des symptômes ordinaires de la consomption, cette chère épouse déchéait chaque jour, et elle parvint à un tel degré de faiblesse, qu'elle pouvait à peine supporter que quelqu'un traversât la chambre dans laquelle elle était..... Ce ne fut qu'après m'avoir placé dans le poste que j'occupe actuellement, que le Seigneur daigna lui rendre lui-même la santé, lorsque toute espérance, fondée sur les ressources humaines, était perdue. J'ai à vous transmettre quelques particularités qui précédèrent son rétablissement ; elles feront la matière de la lettre suivante, qui sera, je l'espère, la dernière sur ce sujet.

Je suis, etc.

1.er Février 1763.

LETTRE XIV.

CONCLUSION DU RÉCIT.

Les directions que j'avais reçues de mon ami le capitaine, me procurèrent bientôt des relations chrétiennes dans Londres. Je m'adressai premièrement à M. B..., dont je suivis la prédication pendant mon séjour dans la capitale, et je reçus de lui beaucoup de secours, car il voulut bien m'accorder, d'entrée, son amitié; ses bontés fraternelles et l'intimité qui s'établit entre nous, n'ont cessé de croître jusqu'à ce jour, et de tous mes nombreux amis, c'est sans doute celui à qui je dois le plus. Je fis ensuite la connaissance de M. H...d, homme d'un esprit distingué, plein de zèle pour le service du Seigneur, et j'ai joui de sa correspondance jusque très-près du moment de sa mort. Peu de temps après, quand M. Whitfield revint d'Amérique, mes deux amis me présentèrent à lui, et quoiqu'à cette époque je ne sois pas entré en relation intime avec ce prédicateur célèbre, son ministère me fut cependant d'une grande utilité. Introduit dans quelques sociétés religieuses, j'appris à connaître plusieurs Chrétiens distingués dans leur vie privée.

Pendant mon séjour à Londres, j'avais vécu comme à la source de toutes les bénédictions spirituelles. Il en était bien autrement dans le comté de Kent, où je trouvai cependant quelques personnes sérieuses; mais la beauté de la contrée m'offrait des avantages d'une autre espèce. Je passais dans la solitude la plus grande partie de mon temps, et chaque jour, lorsque le temps était beau, j'errais, pendant plusieurs heures, dans les bois les plus épais, ou sur le sommet des collines où l'aspect variait à chaque pas. J'ai conservé, pendant plusieurs années, l'habitude de faire mes exercices de dévotion, en plein air, toutes les fois que j'en ai eu la facilité, et j'ai toujours trouvé que le spectacle des champs avait de l'influence sur mon âme pour la calmer et la rafraîchir. Une vue belle et variée me réjouit le cœur, et lorsque je suis éloigné du bruit et du théâtre des petits intérêts des hommes, je me regarde comme dans le temple immense que le Seigneur a élevé lui-même à sa gloire.

La contrée entre Rochester et Maidstone, sur les bords de la Medway, était en harmonie avec les dispositions de mon âme, et si j'y retournais à cette heure, je pourrais encore y désigner plusieurs endroits où j'ai cherché ardemment ou trouvé heureusement la présence du Seigneur. C'est ainsi que j'ai vécu, tantôt à Londres, tantôt à la campagne, jusqu'à l'automne de l'année suivante. Pen-

dant tout ce temps, j'ai été plus ou moins éprouvé de deux manières ; d'abord et surtout, par la maladie de madame Newton : sa santé déclinait de plus en plus, et chaque jour j'avais plus sujet de croire que l'heure de la séparation n'était pas éloignée. Lorsque ma foi agissait, je me résignais assez à la volonté de Dieu ; mais trop souvent mon cœur rebelle trouvait difficile de se confier et de se soumettre. J'avais aussi quelque crainte sur ma vocation future ; car il n'était plus question pour moi du commerce de l'Afrique pour cette année, et mon ami ne se souciait pas de mettre en mer un nouveau bâtiment, jusqu'à ce que l'autre fût revenu. J'étais quelquefois comme *en suspens;* mais, à dire vrai, *ce que je mangerais ou ce dont je serais vêtu*, n'a jamais été pour moi l'objet d'une grande sollicitude ; je trouvais bien plus facile de me confier au Seigneur sur ce point que sur l'autre, c'est-à-dire, la santé de ma femme ; aussi fut-ce le premier sur lequel j'obtins une réponse à mes prières. Au mois d'Août, j'appris que j'avais été nommé inspecteur de la douane à bord des vaisseaux. Ordinairement les places de cette espèce ne s'obtiennent que par beaucoup d'empressement et de recommandations ; tout au moins sont-elles fort recherchées ; mais celle-là me vint sans que je l'attendisse, et sans que je l'eusse sollicitée. Je savais, à la vérité, que mon ami de Liverpool avait demandé pour

moi une autre place, mais qu'elle était déjà promise ; il se trouva dans la suite que celle-ci n'aurait pu me convenir, et que celle à laquelle je n'avais pas songé le moins du monde, était, au contraire, tout ce que je pouvais désirer, parce qu'elle me laissait beaucoup de loisir, et la liberté de vivre comme je l'entendrais. Plusieurs autres circonstances concoururent à me faire voir que l'intervention du Seigneur était aussi remarquable dans cet événement, qu'elle l'avait été dans aucun autre de ceux qui ont influé sur mon existence.

Mais ma détresse augmentait sous un autre rapport. Je fus obligé de laisser ma femme au plus haut degré de souffrance et de maladie, au moment où les médecins étaient au bout de leurs ressources, et où je n'avais plus d'autre espérance de la retrouver en vie à mon retour, que dans le sentiment que rien n'est impossible à Dieu. J'eus donc à soutenir un grand combat ; mais la foi remporta la victoire, et j'éprouvai l'effet de la promesse. La veille de mon départ, et seulement alors, mon fardeau tomba complètement, et je pus me remettre, avec ma femme, entre les mains du Seigneur ; je la quittai donc, le cœur au large. Bientôt après mon départ, elle commença à se trouver mieux, et elle se rétablit si promptement, qu'au bout de deux mois j'eus le plaisir de la rencontrer à Stone dans un voyage qu'elle fit pour aller à Liverpool.

Je crois avoir maintenant satisfait à vos désirs, si même je ne suis pas allé au-delà. Depuis le mois d'Octobre 1755, nous demeurons à Liverpool, où nous sommes établis heureusement. Dès-lors les circonstances de ma vie ont été aussi douces et aussi uniformes qu'elles avaient été variées dans les années précédentes. Mes épreuves ont été légères et peu nombreuses, non que je ne voie encore, dans l'expérience de chaque jour, la nécessité de vivre par la foi. Ma principale épreuve est ce corps de péché qui fait que je soupire comme l'apôtre, et que je m'écrie avec lui : *Misérable que je suis!* Mais comme lui, je puis ajouter : *Je rends grâces à Dieu par Jésus-Christ mon Seigneur.* Je vis dans une terre stérile, où la connaisance de l'Evangile est très-faible : cependant il y a ici quelque peu d'enfans du Seigneur, et ce désert a été pour mon âme une école salutaire où j'ai pu étudier plus à loisir les vérités que j'avais recueillies à Londres. J'avais rapporté avec moi une masse considérable de notions religieuses; mais j'ai reconnu depuis qu'il n'y a de maître efficace que Dieu; que nous ne pouvons rien recevoir au-delà de ce qu'il lui plaît de nous communiquer, et que nulle connaissance ne m'a été vraiment utile que celle que j'ai acquise par ma propre expérience. Plusieurs des choses que je croyais savoir n'auraient pu résister à l'heure de la tentation, si je ne les

avais pas apprises de cette manière. Depuis 1757, le nombre de mes relations s'est considérablement accru dans l'ouest du Yorkshire, où l'Evangile est très-florissant. J'y ai été à une bonne école; je m'y suis entretenu avec des Chrétiens de toute dénomination, sans prendre parti pour aucune; dans mes tentatives pour trouver le juste milieu, je me suis souvent approché de trop près des extrêmes; mais le Seigneur m'a donné de profiter de mes méprises. Au demeurant, je suis encore un écolier; mais mon Dieu continue à m'enseigner, et je commence à voir que je n'ai appris que bien peu de chose; cependant j'ai cette confiance qu'il avancera son œuvre dans mon âme, et qu'il y augmentera, par toutes les dispensations de sa grâce et de sa providence, la connaissance de son amour et de moi-même.

Quand je fus établi dans mon nouveau domicile, et que je vis que mes affaires me laissaient beaucoup de loisir, je recherchai de quelle manière je pourrai l'employer utilement. Je sentais le besoin de m'en tenir à la détermination de l'apôtre, *de ne connaître autre chose que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié.* Je consacrai donc ma vie à acquérir des connaissances spirituelles, bien décidé à ne rechercher que ce qui pourrait concourir à l'accomplissement de ce but unique; ainsi je quittai, comme je l'ai déjà dit, l'étude des classiques

et celle des mathématiques; mon premier travail fut d'apprendre assez de grec pour pouvoir comprendre le Nouveau-Testament et la version des Septante, et quand j'eus fait quelques progrès dans cette étude, je commençai celle de l'hébreu; deux ans après, espérant retirer quelqu'avantage de la version de la Bible en langue syriaque, j'appris aussi cette langue. Vous pouvez facilement penser que je n'ai jamais atteint, ni même cherché à atteindre une grande habileté dans ces langues; elles ne m'occupaient que dans leur rapport avec mon but particulier; aussi n'ai-je jamais lu de classique grec; je me trouvais trop avancé dans la vie pour pouvoir parcourir, dans cette langue, un champ aussi vaste que celui que j'avais parcouru dans le latin.... Je suis cependant arrivé au point où je puis, avec les secours de critique qui sont à ma portée, juger par moi-même des passages que j'ai à consulter. Je ne me propose pas d'aller au-delà, si je puis trouver à mieux employer mon temps, car je préfère chercher à me rendre, de quelque manière que ce soit, utile aux autres, que de laisser à ma mort la réputation d'un homme savant dans les langues.

J'ai fait marcher de front, avec ces études, un cours de *lectures* des meilleurs théologiens que j'eusse à ma portée, en latin, en anglais, et même en français, ayant appris, comme à la dérobée, la dernière de ces langues pendant ma vie de marin;

mais depuis deux ou trois ans, je me suis exercé surtout à écrire, et je n'ai guère trouvé le temps de lire d'autres livres que la sainte Ecriture.

Je ne suis entré dans ces détails que parce que ma position offre ceci de particulier, que, dans toutes mes études, j'ai été appelé à me frayer moi-même la route sans autre secours et sans autre guide que les livres, n'ayant eu personne pour me diriger depuis l'âge de dix ans.

Encore un mot de mes vues sur le *ministère* évangélique, et j'ai fini. — Je vous ai dit que le vœu de ma mère avait été que j'entrasse un jour dans cette carrière, mais que sa mort et les diverses scènes de ma vie avaient semblé devoir en empêcher à jamais l'accomplissement. Le premier désir de cette espèce qui se soit élevé dans mon âme, provint, il y a quelques années, de réflexions que je fis sur les 23.[e] et 24.[e] versets du 1.[er] chapitre de l'épître aux Galates : *Mais elles* (les églises) *avaient seulement ouï dire : Celui qui autrefois nous persécutait, annonce maintenant la foi qu'il détruisait autrefois ; et elles glorifiaient Dieu à cause de moi.* Je ne pouvais que désirer un moyen aussi public de proclamer les richesses de la grâce de Dieu, persuadé que j'étais plus propre que personne à publier cette parole certaine, que *Jésus est venu pour sauver le premier des pécheurs*, et comme ma vie avait été une suite de révolutions remarquables, et que

le Seigneur paraissait m'avoir choisi pour montrer ce qu'il peut faire, j'espérais qu'il m'appellerait tôt ou tard à son service.

Je crois que c'était une espérance éloignée de cette vocation qui m'avait engagé à étudier les saints livres dans les originaux; mais ce désir resta sans accomplissement dans mon cœur, jusqu'au moment où quelques amis chrétiens me recommandèrent le ministère évangélique. Je repoussai la première proposition qui m'en fut faite sérieusement; je pris ensuite quelques semaines pour examiner la chose, pour consulter mes frères et implorer les lumières du Seigneur; enfin, l'opinion de mes amis et plusieurs circonstances me déterminèrent à embrasser cette vocation. Ma première pensée fut de me joindre aux dissidens, présumant bien que je ne pourrais pas remplir les conditions du ministère dans l'église anglicane; mais M. Cecil, dans une conversation sur ce sujet, modéra mes scrupules, et comme je préférais, à plusieurs égards, l'église établie, j'acceptai une vocation quelques mois après, et demandai l'ordination pour le saint ministère, au défunt archevêque de York. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'elle me fut refusée. J'essayai de réussir ailleurs. Bref, j'ai cessé maintenant toute démarche. Mon désir de servir le Seigneur n'est pas affaibli, mais je ne suis plus aussi empressé à me mettre en avant; il me suffit qu'il sache

comment il disposera de moi ; il peut et veut faire tout pour le mieux : c'est à lui que je me recommande, convaincu que sa volonté et mes vrais intérêts sont indissolublement unis. A son nom soit gloire à jamais ! C'est ainsi que je terminerai mon histoire, que vous trouverez, je pense, assez longue et minutieuse. Il ne me reste qu'à vous réitérer que je demeure, etc.

2 Février 1763.

COURTE NOTICE

SUR

LE CARACTÈRE ET SUR LES DERNIÈRES ANNÉES DE L'AUTEUR.

La vie de M. Newton dans la seconde période, ne présente pas l'intérêt dramatique de celle dont il a lui-même retracé les événemens dans les lettres précédentes ; nous croyons cependant faire une chose agréable à nos lecteurs, en leur offrant en abrégé les principales circonstances de son long et utile ministère.

Pendant qu'il était inspecteur du port à Liverpool, il se fit remarquer par ses dispositions religieuses qui lui attiraient occasionellement la censure et les moqueries de ceux avec qui il avait à faire. On le désignait, parmi ses connaissances, sous le nom de *jeune Whitfield*, à cause de son intimité avec ce célèbre serviteur de Christ, et de l'assiduité qu'il mit à suivre ses assemblées pendant la visite que celui-ci fit à Liverpool en 1755.

M. Newton ne fut ni aigri, ni découragé par les observations qu'on se permettait sur lui; elles ne firent, au contraire, que fortifier le désir qu'il avait de se conduire avec prudence, et de n'offenser jamais personne sans nécessité. Il se distinguait pareillement par l'exactitude et la fidélité avec lesquelles il remplissait les devoirs de sa place. Dans le cours de ses fonctions, il fut encore une fois l'heureux objet de ces interventions marquées de la Providence, dont son histoire offre de si nombreux exemples. Un jour qu'il avait été retenu par quelques affaires, il arriva sur le port plus tard que de coutume, à la grande surprise de ceux qui connaissaient sa ponctualité; cependant il monte dans son bateau, et se rend à bord d'un bâtiment qu'il devait inspecter; mais ce bâtiment, au moment même où il va l'atteindre, coule à fond; de sorte que si M. Newton eût quitté le rivage quelques minutes plutôt, il eût probablement péri avec tout l'équipage.

On lui offrit, en 1764, la cure d'Olney, et à la recommandation de lord Dartmouth, à qui sont adressées les vingt-six premières lettres de sa Cardiphonie (1), il réussit, quoique avec quelque peine, à obtenir l'ordination auprès du docteur Green,

(1) Ou correspondance familière avec ses amis.

évêque de Lincoln. M. Newton eut beaucoup à se louer de la politesse, de la candeur et de la bonté de ce prélat pendant l'examen qu'il lui fit subir. Son prédécesseur à Olney, M. Brown, ayant répandu dans cette paroisse une instruction solide et scripturaire, il eut la joie d'y trouver un peuple déjà disposé à recevoir l'Evangile. Quoique les émolumens fussent peu considérables, le Seigneur lui fournit les moyens de pourvoir largement aux besoins temporels de ses paroissiens. M. John Thornton, homme distingué par l'étude et par le nombre de ses bienfaits, lui faisait remettre chaque année 200 livres sterling, avec autorisation de tirer sur lui tout ce que pourrait exiger l'exercice convenable des devoirs de l'hospitalité et le soulagement des nécessiteux, dont un pasteur a si souvent le chagrin de contempler la détresse sans pouvoir y porter remède. M. Newton eut longtemps pour aide dans ces soins charitables, l'aimable et malheureux Cowper. Les attentions soutenues de ce poëte pour les malades et les affligés qui se trouvaient en grand nombre dans une paroisse pauvre et populeuse, le faisaient regarder tout autant comme le vicaire que comme l'ami du pasteur auquel elle était confiée. C'est à M. Newton que cet homme, aussi célèbre par ses talens que par ses infortunes, a dû son affermissement dans la connaissance de l'Evangile, et par là le peu de tran-

quillité dont il a joui pendant le cours d'une vie d'épreuves. La correspondance et la conversation de M. Newton ne furent pas moins utiles au révérend Thomas Scott, auteur d'un excellent commentaire de la Bible, très-répandu en Angleterre et en Amérique, et dont le public français peut espérer de jouir bientôt par une traduction déjà commencée (1). On peut voir dans le récit que M. Scott a fait lui-même de sa conversion, et qu'il a publié sous le titre de *la Force de la Vérité* (2), avec quelle prudence, avec quelle douceur, et en même temps avec quelle fidélité apostolique M. Newton combattait en lui ses préjugés enracinés contre les doctrines fondamentales du christianisme.

Sa conduite lui avait concilié l'estime et le respect d'un grand nombre de personnes de tout rang, même de celles qui ne partageaient point ses sentimens religieux, et il avait, dans tout son voisinage, la réputation d'un homme débonnaire, et d'un pasteur laborieux et désintéressé. Cependant

---

(1) La Bible de Scott se publiera par livraisons successives; l'Evangile de saint Matthieu est sous presse à Paris chez Firmin Didot; on souscrit, à Genève, chez madame Susanne Guers, à la Cité.

(2) La traduction française de cet ouvrage se vend à Genève chez madame Susanne Guers, à la Cité.

l'excellence de ses dispositions, son zèle à remplir ses devoirs, sa conduite irréprochable et ses œuvres de bienfaisance, purent à peine le garantir des mauvais traitemens dont le menaça plus d'une fois la populace de sa paroisse, qui, entr'autres occasions, le 5 Novembre 1777, porta fort loin ses outrages contre sa personne; ce fut même une des principales raisons qui le déterminèrent, dans la suite, à accepter une autre cure; mais ces procédés insultans ne l'empêchèrent pas de continuer, jusqu'au dernier moment, ses soins généreux, et d'*instruire avec toute douceur* ceux mêmes qui lui résistaient ouvertement.

Ce fut en 1779, qu'à la présentation de M. Thornton, il fut nommé pasteur de la paroisse de Saint-Mary-Woolnoth (Lombard Street) à Londres. Plusieurs de ses nouveaux paroissiens étaient beaucoup trop absorbés par les affaires et trop entraînés par le tourbillon de la métropole, pour pouvoir profiter de son ministère; il n'en saisissait pas moins toutes les occasions de leur faire parvenir ses conseils; ce fut dans ce dessein qu'il répandit parmi eux plusieurs *lettres pastorales*, destinées à combattre leurs préjugés contre l'Evangile. Dans ce nouveau poste, M. Newton n'entreprit jamais de s'élever outre mesure, se souvenant toujours d'où il avait été tiré. Souvent il présentait dans le langage le plus énergique, le contraste qu'offrait

l'office honorable de ministre de la paroisse du premier magistrat de la première ville du monde (1), qu'il remplissait actuellement avec sa misérable condition d'esclave sur les côtes d'Afrique. Il saisissait avec soin, soit en public, soit en particulier, toutes les occasions qui se présentaient, dans le vaste champ de ses travaux, de se rendre utile à quelqu'un des membres de la famille humaine.

Sa maison, ouverte aux Chrétiens de tout rang et de toute dénomination religieuse, offrait un asile aux pauvres, aux affligés, à ceux qui étaient abattus ou tentés. Il se montrait, par ses instructions, le père des jeunes ministres, et de ceux qui se vouaient au saint ministère ; c'est même à ses soins que plusieurs hommes éminens de nos jours, doivent, sous la bénédiction du Seigneur, leurs progrès dans la vie spirituelle et leur affermissement dans la foi. Partout où ses secours et ses avis pouvaient être utiles, il les donnait librement et de tout son cœur, et loin de réserver ses moyens pour quelqu'occasion d'éclat ou pour quelqu'objet relevé, il écoutait les plus petits avec patience, et remplissait avec joie les moindres offices de la

(1) Le lord-maire fréquente l'église de Saint-Mary-Woolnoth, qui est tout près de Mansion-House, sa résidence : c'est sa paroisse.

bienfaisance chrétienne. Il disait un jour au sujet de ceux qui réclamaient si souvent son temps et ses services : « Je me représente la misère » et le bonheur de l'homme ici-bas, sous l'image » de deux monceaux ; lorsque je puis enlever à » l'un la moindre particule pour la mettre à » l'autre, c'est un point que j'ai gagné ; si, sur » ma route vers la maison, je rencontre un enfant » qui a laissé tomber une pièce d'un sou, et qu'en » lui en donnant une autre je puisse sécher ses » larmes, je sens que j'ai fait quelque chose. Je » me réjouirais, sans doute, de pouvoir faire davan- » tage, mais je ne veux pas négliger ce peu. Quand » j'entends heurter à la porte de ma chambre » d'étude, je m'attends à un message de la part de » Dieu ; c'est peut-être une leçon de patience : dans » tous les cas, puisque c'est un message de Dieu, » il doit être intéressant. »

Il eut, en 1785, la douleur de perdre une nièce de madame Newton, Elisa Cunningham. Il l'avait élevée et instruite, et l'aimait comme si elle eût été sa fille ; mais une épreuve plus sévère l'attendait, celle de la maladie douloureuse de sa femme, pour laquelle il avait conservé le plus vif attachement. Vers la fin de 1788, un mal de sein, qu'elle avait caché jusqu'alors, ayant dégénéré en cancer, avait fait trop de progrès pour permettre une opération. Il augmenta graduellement, et l'entraîna finalement

au tombeau le 15 Décembre 1790. Dans l'appendix de ses *Lettres à une Epouse*, M. Newton expose en détail les sentimens qu'il éprouva dans cette grande épreuve, les consolations qui le soutinrent, et les motifs qui l'engagèrent à profiter d'une circonstance où son affection et sa douleur ne pouvaient être mises en doute, pour faire connaître la source de ces consolations, en prêchant le jour même de la mort de son épouse, et en prononçant, le dimanche suivant, son oraison funèbre.

L'université de New-Jersey en Amérique, conféra, en 1799, à M. Newton le degré de docteur en théologie ; mais il refusa cet honneur, annonçant en même temps sa ferme résolution de n'accepter aucun titre : « Je suis, disait-il, comme » *un enfant né hors de terme* ; je n'ai aucune pré- » tention à des honneurs de cette espèce.... ; je ne » connais point de docteur Newton ; je ne veux » point en connaître, par la grâce de Dieu.... Ma » jeunesse s'est passée en Afrique, et c'est de là » que je dois recevoir mes degrés. Comment un » composé de misère et de méchanceté tel que » moi, consentirait-il à être appelé DOCTEUR! (1) »

(1) Il est fâcheux que dans ces titres de *révérend docteur* ou autres, qu'on prend ou qu'on donne, on perde tellement de vue l'avertissement de Jésus à ses disciples, Matth. XXIII.

M. Newton passait ordinairement quelques mois d'été à la campagne chez ses amis ; il prenait chaque fois, avant de partir, un tendre congé de sa congrégation, dans lequel il exprimait l'incertitude de son retour auprès d'elle. Ces excursions n'étaient pas sans utilité pour l'œuvre importante à laquelle il travaillait sans relâche : ses prières, ses conversations, ses explications de l'Ecriture sainte dans le culte domestique, rendaient ses visites également précieuses à ses amis et à leurs voisins. Il avait pour compagne, à cette époque, Elisabeth Catlett, autre nièce de madame Newton, qu'il avait élevée en même temps qu'Elisa Cunningham, et qui, dans ses dernières années, devint essentielle à son bien-être, surtout lorsque la vue commença à lui manquer ; elle l'accompagnait alors dans ses promenades, lui lisait, le soignait à table, et lui rendait tous les services d'une fille dévouée.

Ce fut pour son cœur une épreuve bien pénible que de s'en voir séparé en 1801, à cause d'une maladie nerveuse qui la contraignit à le quitter pendant près de douze mois. On a trouvé dans ses papiers les réflexions suivantes à l'occasion de ce départ ; elles prouvent à la fois son affection pour sa nièce et sa résignation. « Seigneur, tu m'as éprouvé » comme Abraham dans ma vieillesse, lorsque » les yeux me manquent et que mes forces défail- » lent. Tu as redemandé mon Isaac, celle qui avait

» été si long-temps mon bâton, mon appui; mais » c'est ta miséricorde qui en a disposé de la sorte. » Qu'ai-je à faire, sinon de te dire de tout mon » cœur : « Non pas ce que je veux, mais ce que » tu veux! » C'est là la disposition que tu as » mise en quelque degré dans mon âme; mais tu » le sais, et je l'éprouve, la chair est faible. » — Je crois, Seigneur, aide-moi dans mon » incrédulité! »

Quoique parvenu à l'âge de quatre-vingts ans, et presque aveugle et sourd, M. Newton n'en continuait pas moins les devoirs de son ministère avec autant de zèle que de régularité, et lorsque quelques amis, témoins de la diminution de ses forces, de la perte de sa mémoire et de l'abattement spirituel dans lequel il se trouvait quelquefois, insistaient auprès de lui pour qu'il se dispensât de la prédication : « Quoi! s'écriait-il aussitôt, le vieux » blasphémateur Africain se tairait pendant qu'il » peut encore parler! » Quelqu'un lui ayant proposé, à cette époque, d'aller passer quelques semaines à la campagne, selon sa coutume, afin d'y jouir de quelque repos : « Non, non, dit-il, » je suis résolu de ne plus quiter Londres. J'ai » quatre-vingts, il ne me reste que peu de temps » à vivre; je ne quitterais pas maintenant mon » troupeau pour un trésor. » Sa vue, son ouïe, sa mémoire, s'affaiblissaient tellement, qu'il deve-

nait difficile, même à ses plus intimes amis, de se faire reconnaître à lui. Ses pieds et ses jambes étaient souvent si enflés, qu'il ne pouvait traverser la chambre sans soutien. Mais comme il était exempt de douleur, il paraissait à son aise, et conservait une douce gaîté ; toutes ses paroles étaient en harmonie avec les principes qu'il avait si long-temps professés et constamment enseignés dans sa carrière ministérielle.

Il déchut graduellement jusqu'au point que ses facultés demeurèrent comme endormies ; cependant il conserva l'usage de ses sens jusqu'à son dernier soupir. Il ne mettait pas beaucoup d'importance à la disposition d'esprit particulière, ou au degré de sentimens pieux qu'on manifeste à l'heure de la mort ; et comme on le questionnait un jour sur les dernières paroles de certaines personnes : « Demandez-moi plutôt, dit-il, comment » l'homme a vécu, que comment il est mort. » Cette observation s'applique à lui-même : ce fut dans sa vie, plutôt que dans sa mort, que la puissance que l'Evangile a de convertir et de consoler, se manifesta d'une manière frappante. Pendant les six derniers mois de sa maladie, il parla peu, ses forces physiques étant comme épuisées ; sa disposition dominante paraissait être une soumission tranquille à la volonté de Dieu dans ce qu'il fait pour le corps comme pour l'âme. Lors-

qu'on lui demandait des nouvelles de sa santé, sa réponse ordinaire était : « Je suis précisément comme » Dieu veut que je sois. »

Parmi le peu de paroles que ses amis ont recueillies, voici celles qui nous ont paru le plus remarquables :

« Je trouve force et consolation dans la Parole ; » il y a beaucoup de secours en elle, si nous » savons l'y puiser. » — « C'est une chose importante que de mourir, et quand la chair et le » cœur défaillent, d'avoir Dieu pour soutien, pour » partage à jamais. Je sais en qui j'ai cru, et » qu'il peut garder mon dépôt jusqu'à la grande » journée. Il y a une couronne de justice préparée, que le Seigneur, juste juge, me donnera » dans ce jour-là. » — « Je désire plus de lumière, » plus d'amour, plus de liberté. Bientôt, j'espère, » quand j'aurai fermé les yeux aux choses du » temps, je les ouvrirai dans un monde meilleur. » Oh! qu'il est doux de vivre à l'ombre des ailes du » Tout-Puissant! »

Le vendredi avant sa mort, sa nièce lui demandant si son esprit goûtait du repos : « Je suis » content de ce qui est la volonté de Dieu, » répondit-il.

Il s'endormit au Seigneur le lundi 21 Décembre 1807, laissant pour direction positive, qu'on n'élevât d'autre monument à sa mémoire, que

l'épitaphe suivante, gravée sur un simple marbre :

JEAN NEWTON, Clerc,
D'abord incrédule et débauché,
Valet d'esclaves en Afrique,
Fut par l'abondante miséricorde de notre Seigneur et Sauveur
JÉSUS-CHRIST,
Conservé, guéri, pardonné,
Puis appelé à prêcher cette même foi
Qu'il avait long-temps travaillé à combattre.
Il l'a fait, pendant près de seize ans,
à Olnez-Bucks, et . . . ans dans cette église.

Le 1.er Février 1750, il épousa
MARIE,
Fille de feu George CATLETT,
de Chatam, Kent.
Il la rendit au Seigneur, qui la lui avait donnée
Le 15 Décembre 1790.

La réputation de M. Newton est pleinement établie par les suffrages réunis des Chrétiens d'Angleterre, qui le considèrent comme un enfant de Dieu distingué. Ses amis assurent que son caractère répondait en tout point à ce qu'il a dit lui-même du degré le plus avancé de la grâce dans le cœur de l'homme. (Voyez la troisième des Lettres que nous avons ajoutées à la présente Notice.) Son intégrité était au-dessus de tout soupçon, sa bienveillance, soutenue et sans borne, sa piété uniforme et fervente. Il possédait à un degré

éminent le don de la prière, et sans aucun mélange de superstition, il marchait habituellement *comme s'il eût vu celui qui est invisible*, faisant remarquer aux autres le droit du Tout-Puissant dans toutes les occasions, et le reconnaissant lui-même dans toutes ses voies. Sa foi, ferme et assurée, répandait dans son âme le calme, l'espérance, et une douce joie dans les momens mêmes où les épreuves les plus grandes atteignaient, ou lui-même, ou ses amis, ou sa patrie, ou l'humanité en général. « Les temps sont mauvais, disait-il en » pareil cas, mais l'Eternel règne. Remettons-lui tous » nos intérêts, soit publics, soit particuliers. — » Tout est en de bonnes mains. — Tout a été prévu, » ménagé par le Seigneur. » Dans tous les événemens de sa vie, il avait toujours le regard élevé vers son Père céleste, et cette habitude dominante de son âme était le résultat de l'impression profonde qu'y avaient laissée les dispensations extraordinaires dont il avait été l'heureux objet.

Ses habitudes étaient très-régulières. Il se levait matin, et sortait rarement le soir. Il se faisait remarquer par sa ponctualité dans tous ses engagemens ; souvent on le voyait s'asseoir la montre à la main, de peur de manquer l'heure qui lui était assignée. Ses facultés intellectuelles dépassaient la mesure ordinaire. Les connaissances littéraires qu'il vait acquises, malgré le désavantage de sa posi-

tion, l'originalité d'idées et la clarté d'exposition qu'il fait paraître dans ses ouvrages, et sur des sujets d'une nature difficile qu'il sait mettre à la portée des lecteurs les moins éclairés, montrent un esprit vigoureux, pénétrant, capable à la fois des vues les plus étendues et du discernement le plus judicieux. Il connaissait un grand nombre des meilleurs écrits théologiques, anciens et modernes; mais il préférait tellement le développement familier des sujets pratiques aux spéculations profondes, qu'il trouvait rarement l'occasion de déployer entièrement ses connaissances et son habileté. Il savait tirer des objets extérieurs et des moindres circonstances de la vie, des matériaux pour l'avancement du règne de Dieu. « Un ministre, où qu'il » se trouve, avait-il coutume de dire, devrait » toujours être comme dans sa chambre d'étude; » tout homme et toute chose peuvent lui donner » quelque instruction. » Cette disposition, secondée par une pénétration plus qu'ordinaire, lui avait procuré non-seulement une vue saine et profonde de tous les points d'une importance réelle, mais une connaissance intime de la nature humaine dans toutes ses modifications et sous toutes ses faces.

Dans la première partie de son ministère, M. Newton employait beaucoup de temps à préparer les discours qu'il devait prononcer en chaire,

et il écrivait le plus souvent la substance de tout ce qu'il prêchait. Mais dans ses dernières années, il renonça presqu'entièrement à ce travail. Il n'ambitionna jamais une grande perfection de style dans ses sermons, ni beaucoup d'art dans la manière de les réciter. Ses plans étaient, en général, des plus judicieux, et ses développemens propres à toucher les cœurs; mais le caractère essentiel de sa prédication était un ton d'affection paternelle, un zèle tendre pour les grands intérêts de ses paroissiens; il avait un talent particulier pour entrer dans leurs épreuves, et pour se mettre à leur portée; ses instructions étaient surtout intéressantes pour ceux qui les suivaient régulièrement; ceux-là les préféraient toujours aux discours plus corrects et plus frappans des autres orateurs; aussi ne se vit-il point abandonné de ses auditeurs, même à la fin de sa vie, où, parvenu au-delà de quatre-vingts, il pousuivait les fonctions de son ministère, malgré l'affaiblissement de ses organes et de ses facultés.

Outre trois sermons chaque dimanche, et un le mercredi matin, M. Newton montait fréquemment en chaire les autres jours de la semaine, quand l'occasion le demandait; il lui arriva même, depuis qu'il eut atteint sa soixante-dixième année, de prêcher six fois dans une semaine. Il parlait en chaire avec la plus grande simplicité, s'atta-

chant à présenter successivement à ses auditeurs les vérites les plus importantes, avec toutes leurs conséquences pratiques. Le premier dimanche de chaque mois, il dirigeait, en général, leur attention sur les devoirs de leurs vocations respectives : « J'espère, disait-il un jour à M. Cecil, qu'à tout » prendre, je suis un prédicateur SCRIPTURAIRE; car » je vois que les Calvinistes rigides me regardent » comme un Arminien, et les Arminiens déclarés, » comme un Calviniste. »

En sa qualité de ministre de l'église anglicane, il observait attentivement toutes les convenances; aussi, sur ce point, a-t-il quelquefois passé pour un ministre superstitieusement attaché aux formes. Personne néanmoins ne possédait un esprit moins exclusif que lui, car il soutenait des rapports très-étendus avec des personnes de toute communion religieuse, et prenait l'intérêt le plus vif au bien qui se faisait par les différentes sections de l'église universelle. Son zèle pour la vérité divine était accompagné d'une candeur, d'un support, d'une charité, d'une douceur qu'on a rarement égalées; les ennemis mêmes de ses principes étaient forcés de rendre hommage à son caractère. On rapporte que lorsqu'on dépréciait devant M. Newton le ministère d'un homme bien intentionné qui prêchait les grandes vérités du salut, mais qui, soit timidité, soit préjugé, montrait de la froideur

pour lui, ce fidèle disciple disait avec son cher maître : « Laissons-le travailler de son côté ; celui » qui n'est pas contre nous est pour nous. — Il » fait le bien selon ses vues. — Prions pour lui, » et n'affaiblissons point ses mains ; qui sait si » Dieu ne l'élèvera pas un jour beaucoup au-dessus » de nous, soit en connaissance, soit en utilité ? » Il était, en un mot, plein de cette charité qui ne soupçonne point le mal, qui croit tout, qui espère tout, qui pardonne tout ; quelquefois même, sous ce rapport, sa candeur le rendait crédule à l'excès. On a dit de lui qu'il n'avait pas le discernement des esprits ; c'est qu'il répugnait à juger sévèrement les autres. « J'ai connu, dit M. Cecil, une personne qui est morte actuellement, et dont il parlait en ces termes : *C'est assurément un homme bizarre, et qui a ses défauts ; mais il est droit, et j'espère qu'il est sur le chemin du ciel ;* cependant presque tous ceux qui connaissaient l'individu, croyaient plutôt que celui qu'il tenait le conduirait premièrement au pilori. »

Le caractère général et bien marqué des écrits de M. Newton est l'originalité, originalité qui paraît dans le langage aussi-bien que dans les pensées. Son style, clair, doux et facile, est un modèle de simplicité. Ses principaux ouvrages sont :

Omicron et Vigil, ou recueil de lettres sur des sujets d'une grande importance ; elles parurent successivement

dans des journaux religieux, les unes sous la signature d'*Omicron*, les autres sous celle de *Vigil*, et furent ensuite recueillies en un seul volume; les trois qui accompagnent la présente notice, sont de ce nombre.

Le *Récit authentique* des premières années de sa vie, en quatorze lettres, ce sont celles dont nous offrons présentement la traduction au lecteur français;

Un volume de *Sermons* prêchés à Olney;

Une *Revue de l'Histoire ecclésiastique*, qui a fourni à Milner le plan de son célèbre ouvrage;

Un volume de Cantiques chrétiens, sous le titre de, *Olney Hymns;* quelques-uns sont de son ami Cowper;

La *Cardiphonie, ou les épanchemens du cœur :* ce sont deux volumes de lettres qu'il écrit à ses amis; Newton la regardait comme le plus utile de ses ouvrages, etc. etc.

Pour terminer cette notice sur M. Newton, nous ajouterons quelques mots de lui, recueillis par ses biographes; puissions-nous tous, avec le secours du Seigneur, suivre le bel exemple de foi, de patience, d'humilité, de charité chrétienne qu'il nous a laissé dans sa vie! Amen!

FRAGMENS

DES

CONVERSATIONS ET DE LA CORRESPONDANCE DE L'AUTEUR.

§. 1.er *Fragmens de ses Conversations.*

— « Quelques personnes ont observé, disait-il au commencement de son ministère à Saint-Mary-Woolnoth, que je fais des sermons plus courts le dimanche matin, et que je m'exprime avec plus de précaution; je le fais par principe, car je pense que j'ai alors deux ou trois de mes banquiers, et plusieurs autres de mes paroissiens qui sont encore étrangers à ma manière d'envisager la vérité. J'essaie à leur égard d'imiter l'apôtre, et de *me faire tout à tous*, sans cependant perdre de vue son but, qui était d'*en gagner quelques-uns.* Le chasseur doit s'approcher de sa proie avec précaution, mais ne pas laisser sa poudre en arrière, ni tirer son coup en l'air. *Je vous ai donné du lait à boire*, disait saint Paul. Cependant il est des gens qui, loin d'imiter l'apôtre, voudraient

qu'on fît avaler de force aux simples enfans la nourriture solide, même jusqu'aux *os.* Prenons patience avec eux, marchons pas à pas; Jésus enseignait ses disciples, selon *leur portée.* C'est d'après ce principe que l'apôtre se soumettait à certains préjugés des Juifs. Celui qui suivra cette marche avec fermeté, pourra *paraître* inconséquent ou même temporiseur, mais ce ne sera qu'à un observateur superficiel, tandis que le ministre, qui, méconnaissant l'intention de l'apôtre, fera tous ses efforts pour éviter de paraître inconséquent, n'aura, s'il m'est permis de le dire, qu'une fidélité de simple *forme* sans *esprit.* »

— « Satan présente rarement au Chrétien des tentations grossières. Un tronc d'arbre encore vert et une chandelle, peuvent, sans inconvénient, demeurer très-près l'un de l'autre ; mais que l'on apporte d'abord quelques copeaux, puis un peu de petit bois, puis de plus gros, et bientôt on aura réduit le tronc d'arbre en cendres. »

— « Ce que quelques personnes appellent une route ouverte par la Providence, n'est souvent qu'une tentation puissante : une route s'ouvre devant moi, mais c'est peut-être pour que je l'*évite*, et non pour que je la *suive.* »

— « On pourrait croire que les faucheurs sont des ouvriers paresseux ; mais pour eux aiguiser la

faux, c'est travailler : c'est ainsi que celui qui est au service de Dieu, n'en est pas moins occupé à l'œuvre de son maître, soit qu'il fauche, soit qu'il aiguise la faux. »

— « Un Chrétien ne doit jamais mettre en avant sa spiritualité pour négliger ses moindres devoirs ; ne fût-il que simple décrotteur, il doit être le meilleur de la paroisse. »

— « Ma principale méthode pour combattre l'erreur, est d'établir la vérité ; quelqu'un veut-il remplir un boisseau d'*ivraie*, si je parviens le premier à le remplir de bon grain, je pourrai défier ses tentatives. »

— « Il y a tels gens qui ne parlent de religion que pour dire qu'ils ont entendu un certain nombre de sermons, et qu'ils accomplissent un certain nombre d'actes du culte ; ils confondent ainsi les *moyens* avec le *but*. La vraie religion est un souvenir habituel de Dieu, avec l'intention de le servir ; elle transforme tout en or. Nous sommes disposés à croire que ce n'est que par des œuvres éclatantes que nous pouvons montrer notre piété ; mais la vraie dévotion rend toutes choses égales. Laver des plats, nettoyer des souliers, est un office relevé si l'on s'en acquitte dans un bon esprit. Si trois anges étaient envoyés sur la terre, il leur serait bien indifférent de savoir lequel d'entr'eux

remplirait la fonction de premier ministre, celle de simple pasteur, ou celle de guet. »

— « Plusieurs se sont tourmentés pour rechercher l'origine du mal. Pour moi, j'observe que le mal *existe*, et qu'il y a un moyen de le réparer; c'est par là que je commence, c'est aussi par là que je finis. »

— « Je ne donnerais pas un fétu de cette assurance de salut que le péché ne peut abattre. Si David, sortant de son adultère, avait parlé de son assurance dans ce moment-là, j'aurais méprisé ses paroles. »

— « L'esprit de l'enfant de Dieu est un esprit d'adoption; il peut déplaire à son Père, mais il ne craint pas d'être mis à la porte. L'*union* n'est pas détruite, quoique la *communion* le soit. Est-il mal avec son Père, il est nécessairement malheureux, car leurs intérêts sont inséparables. »

— « Quand un homme vient me dire: *Je suis parfaitement heureux;* je ne suis pas fâché de le voir revenir ensuite avec quelques craintes; je n'ai jamais vu d'œuvre se maintenir sans échec. »

— « Le vieux Chrétien qui dit au nouveau converti: « Vois comme moi, rapporte-t'en à moi; » ressemble à un homme qui, s'étant péniblement élevé, au moyen d'une échelle ou d'un

échafaudage, au sommet d'une maison, crierait à ceux qui sont au rez-de-chaussée : *C'est d'ici que l'on a une belle vue ; montez-y d'une enjambée.* »

— « La justice et la loyauté demandent que l'on tienne compte de l'inexpérience. J'ai été trente ans à former mes vues, et pendant ce temps plusieurs de mes collines se sont abaissées et plusieurs de mes vallées se sont élevées ; combien ne serait-il pas déraisonnable de vouloir que tout cela se fît en une ou deux années chez une autre personne. »

— « Il est des temps de crise et de danger. Après les grands services, les honneurs, les consolations, soyons particulièrement sur nos gardes. Noé, Lot, David, Salomon, nous instruisent par leurs chutes. Satan est comme un voleur de grand chemin; un voleur n'attaque pas un homme qui *va* à la banque ; il attend qu'il en *revienne* les poches pleines d'or et d'argent. »

— « Le Chrétien est comme un jeune seigneur qui est sur le point d'entrer en possession de sa fortune ; il est d'abord enchanté de cette perspective ; cet enchantement peut se dissiper dans la suite, mais le sentiment de la valeur de son héritage s'accroît de jour en jour. »

— « Le Chrétien est dans le monde comme un

homme qui traite une affaire à la pluie. Il n'abandonne pas tout à coup son client, parce qu'il pleut; mais dès l'instant que l'affaire est terminée, il se *retire*. Il est dit des apôtres (Pierre et Jean): *Après qu'on les eut laissé aller*, *ils retournèrent vers les leurs.* »

— « La Parole de Dieu est certainement une barrière, mais une barrière comparable à cette balustrade qui empêche les enfans de se jeter dans le feu. »

— « La religion du pécheur repose sur deux colonnes : ce que Jésus a fait pour nous étant en la chair, et ce qu'il fait actuèllement en nous par son esprit. C'est en voulant séparer ces deux choses qu'on tombe dans beaucoup d'erreurs. »

— « Nous blâmons un Arminien de ce qu'il ne se soumet point à la volonté souveraine de Dieu; mais qu'une ondée de pluie vienne à tomber sur notre habit neuf, et nous ne savons pas mieux nous y soumettre nous-mêmes. »

— « Les sentimens actuels d'un homme peuvent n'être pas tels que nous les désirerions, mais nous nous arrêtons trop aux sentimens; lorsque nous voyons un champ parsemé de quelques épis en herbe, nous l'appelons *un champ de blé*, quoique le blé paraisse à peine, ou que du moins il

soit encore loin de sa maturité ; le grain a été semé, et nous en attendons avec confiance le plein développement. »

— « Je cherche à marcher dans le monde comme un médecin marche dans Bedlam (1) ; les malades y font grand bruit, l'incommodent par leur impertinence et l'arrêtent dans ses affaires ; mais il fait de son mieux, et finalement il s'en tire. »

— « Ne me parlez pas de vos sentimens. Un voyageur peut se réjouir du beau temps, et cependant ne pas en profiter pour avancer sa route. Bunian dit qu'on ne doit pas juger de l'empressement d'un homme en regardant au cheval qui le porte ; car lors même que le cheval irait fort lentement, on pourrait juger à la manière dont le cavalier le presse, à quel point il lui tarde d'avancer. »

— « Ceux qui professent la doctrine de la grâce gratuite, agissent souvent contre leurs propres principes quand ils se fâchent des défauts des autres. Une société de voyageurs est tombée dans une fosse ; l'un d'eux en sort avec le secours d'un passant ; doit-il s'irriter contre ses compagnons de ce qu'ils y sont tombés, ou de ce qu'ils n'en sont

(1) La maison des aliénés à Londres.

pas encore dehors? est-ce lui-même qui s'en est sorti? Qu'au lieu donc de leur adresser des reproches, il leur montre de la compassion; qu'il évite à tout prix de retomber dans la fosse; qu'il leur fasse voir combien sa position est meilleure et plus heureuse que la leur. Prenons garde de ne pas faire de notre profession de religion, une quittance définitive qui nous dispense de toute autre obligation; un homme éclairé de l'esprit de Dieu, n'est pas plus en droit de mépriser les autres hommes que l'aveugle Bartimée, après avoir été guéri par Jésus, ne l'aurait été de prendre un bâton, et d'en frapper tous les aveugles qu'il rencontrait sur sa route. »

— Le docteur Taylor, de Norwich, me disait un jour: « Monsieur, j'ai collationné dix-sept fois tous les mots de la Bible en hébreu; il est donc bien étrange, si la doctrine de l'expiation telle que vous l'entendez s'y trouve, que je ne l'y aie pas découverte. — Je n'en suis pas surpris, lui dis-je: je me rappelle d'avoir voulu allumer un jour ma chandelle couverte d'un éteignoir. Les préjugés de l'éducation, ceux de la science, et beaucoup d'autres choses, ne forment que trop souvent un éteignoir. Ce n'est pas assez d'apporter la chandelle, il faut enlever aussi l'éteignoir. »

— « Pour évaluer un ministre, il faut le me-

surer sous plusieurs dimensions. Je n'ai aucune idée de l'étendue d'un corps tant que je ne connais que sa *longueur*; si l'on me dit sa *largeur*, je connais alors son étendue. Après m'avoir dit ce qu'un ministre est dans la chaire, dites-moi aussi ce qu'il est hors de la chaire ; alors seulement je pourrai connaître ce qu'il vaut. »

— « L'héritier d'une grande fortune, tant qu'il est encore enfant, pense beaucoup plus aux quelques schellings qu'il a dans sa poche, qu'au reste de son héritage. C'est ainsi que le Chrétien se glorifie souvent plus de quelques bonnes dispositions de son cœur, que de tous ses titres de gloire. »

— « Lorsque je laisse aller mon imagination, j'essaie quelquefois de me représenter un ministre parfait. Je lui donne l'éloquence de — la science de — le zèle de — la fidélité pastorale, la tendre compassion, la piété de —, et je me dis : Celui qui posséderait tous ces dons serait un ministre parfait. Il est un être qui pourrait, s'il voulait agir comme moi, réaliser tout cela ; mais il ne le fait jamais : il a trouvé bon d'en agir autrement ; il partage ses dons entre plusieurs, selon qu'il lui plaît. »

— « Ce n'est pas mon expérience passée qui peut me faire vivre ; elle me serait inutile pour cela. Je dois recevoir la vie chaque jour, à chaque

heure, à chaque minute, et de Dieu seul : le souvenir d'un bon repas fait il y a huit jours, ne peut me nourrir aujourd'hui. Il me faut de la nourriture, ou bien je mourrai de faim. »

— « La critique des mots, ou plutôt la capacité nécessaire pour la faire, a beaucoup moins d'avantage réel que plusieurs ne l'imaginent. Un homme peut être capable de nommer un balai en vingt langues différentes, latine, espagnole, allemande, grecque, etc. ; ma servante, qui sait en faire usage, ne lui est pas de beaucoup inférieure, quoiqu'elle ne puisse le désigner que dans une seule. »

— « Un bon vieillard disait avec douleur à M. Newton, qu'il ne pouvait plus, comme autrefois, se rappeler les sermons qu'il entendait. M. Newton n'eut pas l'air d'y prendre garde ; mais un moment après, il lui demanda s'il se rappelait ce qu'il avait eu à dîner un mois auparavant à ce même jour. Le vieillard répondit qu'il ne s'en souvenait pas. — Et pensez-vous que ce dîner vous ait aidé à soutenir votre vie ? — Oui, sans doute. — Eh bien ! il en est tout de même des sermons que vous entendez maintenant. »

— « Quand nous demeurions à Olney, nous avions devant la cour une haie basse, dans l'enceinte de laquelle nous élevions des poulets. Pendant qu'ils étaient jeunes, la haie empêchait qu'ils

ne s'égarassent ; devenus grands, ils volaient par-dessus ; mais madame Newton, pour les arrêter, leur coupait le bout des ailes. — Lorsque le Seigneur fait éprouver des pertes à plusieurs de ceux qu'il aime, c'est comme s'il leur coupait les ailes pour prévenir leur égarement. »

— « Quelques-uns des premiers missionnaires envoyés à Otahiti, visitèrent un jour M. Newton, et lui demandèrent, entr'autres choses, quels livres ils devaient emporter avec eux. Pour toute réponse, il leur raconta cette histoire : Un homme et sa femme n'avaient d'autre livre que la Bible, qu'ils lisaient chaque jour avec grande bénédiction ; mais un jour leur pasteur leur recommanda, du haut de la chaire, un certain commentaire. Ayant donc égard à sa recommandation, ils achetèrent ce commentaire et le lurent ; puis le mari voulut savoir comment sa femme se trouvait de cette lecture ; quant à moi, lui dit-il, je te dirai tout simplement ce que j'éprouve. Lorsque j'ai lu la Bible, c'est comme si je venais de boire un verre de vin pur ; mais après le commentaire, c'est comme si ce verre de vin pur avait été mêlé à un seau d'eau. La femme ayant dit qu'elle éprouvait la même chose, ils retournèrent d'un commun accord à leur Bible. »

— « Quelques ministres qui se trouvaient chez

M. Newton, disputaient entr'eux pour savoir si la foi précède la repentance, ou la repentance la foi. M. Newton, qui s'était tu jusqu'à la fin du débat, prit à son tour la parole. J'ai une question à vous faire. Le cœur et les poumons, dit-il, ne sont-ils pas également nécessaires à la vie de l'homme? — Oui, certainement. — Eh bien! dites-moi lequel des deux commence le premier ses fonctions, car la question que je vous fais ressemble beaucoup à celle que vous discutiez tout à l'heure? »

FRAGMENS DE SA CORRESPONDANCE.

— « Je n'ai aucune expérience remarquable à
» raconter. Je n'ai jamais été embarrassé comme
» Paul, de savoir *si c'était en corps ou en esprit*;
» comme lui, je porte le fardeau d'un corps de
» péché, mais je possède un livre à la divinité
» duquel il m'a été donné de croire, la Parole
» de Dieu qui ne peut mentir. Les vérités et les
» promesses que j'y trouve, et que nous appelons
» l'Evangile, correspondent exactement à mes
» besoins : le caractère et la vie, qu'il a pour but
» de former en nous, sont conformes à mon
» désir dominant.

— » Je crois que les grâces les plus vivantes » et les consolations les plus solides se trouvent » parmi les enfans de Dieu pauvres et inaperçus. » Tout avantage extérieur a une tendance à nourrir » l'orgueil dans le cœur de l'homme ; il faut une » connaissance proportionnée des piéges de l'amour- » propre et de la turpitude du péché, pour contre- » balancer cet effet. Il n'est pas moins diffi- » cile de posséder de grands dons spirituels, que » de grandes richesses sans y mettre sa confiance, » et les Chrétiens qui se distinguent par leurs » sentimens et par leurs talens, sont souvent » tourmentés par des pensées qui ne troublent » point les simples fidèles. Si j'étais chargé de » découvrir le meilleur Chrétien du royaume, je » ne le chercherais point dans la chaire du pro- » fesseur, ni dans celle du ministre ; je donnerais » la palme à la personne qui aurait l'opinion la » plus basse d'elle-même, et que son cœur porterait » le plus vers le Sauveur ; peut-être serait-ce » quelque vieillard alité, peut-être quelque indi- » gent de la maison de travail de la paroisse. Tou- » tefois le respect que nous avons pour le Seigneur, » doit se mesurer, non sur ce qu'il y a de sensible » dans nos affections, ou sur ce que nous pou- » vons dire ou écrire, mais plutôt sur la sim- » plicité de notre soumission et sur l'uniformité » de notre obéissance à sa volonté.

— » Je blâme plus de longues prières que de » longs sermons. On doit surtout prendre garde » à soi quand on parle à Dieu. La fatigue dans » la prière et le retour de cette pensée : *Quand* » *sera-ce la fin?* sont plus que désagréables, sur- » tout pour les personnes d'une conscience scru- » puleuse qui se croient coupables quand la faute » n'est que dans l'indiscrétion de celui qui parle.

— » Ni vous ni moi ne savons comment Paul » *prêchait ;* mais ses écrits sont la règle perma- » nente de la foi dans l'Eglise. S'il n'avait rien » dit, ni lui ni ses frères, de l'élection de grâce, » nous n'aurions pas aussi bien compris ce sujet que » nous le comprenons ; nous n'aurions pas non plus » la même autorité pour le défendre. Quoiqu'on » puisse le déduire sans subtilité des autres parties » de l'Ecriture sainte, peut-être n'aurions-nous pas » su le faire sans cela. Mais Paul dit expressément » qu'il nourrit les enfans, non de *viande solide,* » mais de *lait ;* je crois donc que cette vérité de » l'élection doit se trouver dans un discours, comme » le sucre dans une tasse de thé : sa saveur se » répand dans chaque goutte, mais il ne s'y trouve » en masse nulle part.

— » Plus un homme est près d'avoir les ravisse- » mens de l'apôtre, 2 Cor. XII, plus il a lieu de » craindre la même écharde en la chair, et les

» mêmes soufflets de Satan. Un vaisseau qui a » toutes ses voiles déployées quand le vent est » fort, serait en danger de périr s'il n'était pas » lesté. Je suis souvent obligé de ramer faute de » vent. La rame n'est pas aussi agréable ni aussi » rapide que la voile, mais on court moins de » risque de chavirer. Nous devons accueillir tout » ce qui empêche les progrès de cette abomina- » tion, l'orgueil, — surtout de la plus grande des » abominations, l'orgueil spirituel.

— » Quand je considère, soit la *lettre*, soit » l'*esprit* de l'Evangile, il me paraît absolument » impossible que celui qui a à cœur la gloire de » Dieu et le salut des âmes, surtout s'il est un » prédicateur de l'Evangile, puisse s'embarrasser » dans le labyrinthe de la politique, et y entraîner » les autres. Je suis sûr que Paul et son frère » Pierre ne se mêlaient guère des sujets de ce » genre. Ils vivaient sous un gouvernement des » plus arbitraires, sous celui de Néron et de » Caligula, hommes infâmes et d'un caractère » odieux; cependant ils inculquaient, sans relâche, » une obéissance tranquille aux puissances supé- » rieures.

— » Permettez-moi de vous avertir aussi d'évi- » ter, autant que possible, les points controversés. » Prêcher la simple vérité, c'est le meilleur pré-

» servatif contre l'erreur. La religion qui vient » d'en haut, quoique fondée sur des doctrines, » n'est pas tant une suite d'opinions liées entr'elles, » sous la forme à laquelle on a donné le nom de » *système*, que le renouvellement du cœur et la » nouveauté de vie. Si un homme n'est pas né » de nouveau, peu importe qu'il soit Calviniste » ou Arminien, qu'il appartienne à telle ou telle » congrégation : il peut avoir le *bruit de vivre* » parmi ceux de son parti, *mais il est mort*, et » aussi incapable de comprendre les choses spiri- » tuelles, que le sont les pierres du grand chemin ; » tandis que, s'il est né d'en haut, s'il est une » nouvelle créature, quoique, pour un temps, » il puisse donner dans quelques méprises, la » même grâce qui l'a appelé lui fera surmonter » tous les obstacles, et lui enseignera, au temps » convenable, tout ce que le Seigneur sait qu'il » doit connaître. Tous ses enfans verront toute » chose face à face dans les cieux ; mais ils n'ont » pas tous un égal degré de lumière ici-bas. Qui » est-ce qui enseigne comme lui ? Il instruisait ses » disciples graduellement, selon qu'ils étaient ca- » pables de le supporter ; mais nous sommes des » maîtres trop impatiens. Le *Pape* MOI, si rien ne » le réprime, voudrait exiger de ses disciples qu'ils » reçussent à la première ouïe tout ce qu'il dit, » et parce que c'est lui qui le dit, il se fâche de

» ce qu'il n'en est pas ainsi. Les prédicateurs de
» l'élection seraient les plus doux et les plus
» patiens de tous les hommes, s'ils agissaient
» selon leurs principes, puisqu'un homme *ne peut*
» *rien recevoir*, *s'il ne lui est donné d'en haut*,
» et que ce qu'il reçoit, il ne le reçoit que jus-
» qu'au point où il lui est donné de le recevoir.
» Prêchons la divinité et le sacrifice expiatoire
» de notre Sauveur, les influences du Saint-Esprit,
» les conséquences terribles du péché qui se ma-
» nifestèrent dans les souffrances de Jésus-Christ
» lorsqu'il fut traité comme pécheur pour nous;
» la nouvelle naissance, la nature et la nécessité
» de cette sanctification, qui est une partie essen-
» tielle du salut, et *sans laquelle nul ne verra*
» *le Seigneur*. Ces points seront d'accord avec les
» sentimens de tous ceux qui sont vraiment ensei-
» gnés de Dieu; et si, en quelque chose, ils
» pensent autrement que nous, Dieu leur révé-
» lera, au temps convenable, tout ce qu'il leur
» importe de savoir. C'est ainsi qu'il nous enseigne
» peu à peu, montrant envers nous beaucoup de
» patience et de support, quoique nous soyons
» des écoliers durs d'entendement; et puissions-
» nous, à son exemple, parler de la vérité dans
» un esprit de charité! »

TROIS LETTRES

SUR

LES COMMENCEMENS ET LES PROGRÈS DE L'ŒUVRE DE DIEU

DANS LE COEUR DE L'HOMME,

OU DÉVELOPPEMENT PRATIQUE DE LA PARABOLE DU GRAIN DE BLÉ : LA TERRE PRODUIT, etc. (Marc IV, 28.)

LETTRE PREMIÈRE.

PREMIER DEGRÉ DE L'OEUVRE DE LA GRACE : LE BLÉ EN HERBE.

Mon cher Monsieur,

Je vais, selon votre désir, vous exposer mes idées sur l'œuvre graduelle de la grâce dans les différentes époques de la carrière chrétienne, en suivant, pour cet effet, les degrés que le Seigneur

fait remarquer dans le développement du blé, (Marc IV, 28) : *La terre*, dit-il, *produit d'elle-même, premièrement l'herbe, ensuite l'épi, puis le froment lui-même dans l'épi.*

Le Seigneur conduit efficacement tous les siens à la connaissance des mêmes vérités essentielles ; mais ses voies sont si variées, qu'il sera nécessaire, dans la recherche suivante, d'écarter ce qui est individuel, pour ne retenir que ce qui convient plus ou moins à tous. Ce n'est donc point ma propre expérience, ce n'est point celle de tel ou tel Chrétien que je vais retracer ; j'essaierai seulement de vous présenter, avec autant de clarté que possible, ce que l'Ecriture nous enseigne sur la nature et les caractères de l'œuvre de la grâce dans les cœurs.

De notre nature, nous sommes tous *morts dans nos fautes et dans nos transgressions*, éloignés de Dieu ; rebelles à sa grâce et à sa volonté. Quelque différence qu'il y ait d'ailleurs entre les hommes, comme membres de la société, qu'ils soient savans ou ignorans, réglés dans leurs habitudes ou livrés à la dissolution, tous sont également incapables de concevoir et d'admettre les vérités divines (1 Cor. II, 14) ; aussi notre Sauveur disait-il : *Nul ne peut venir à moi, si le Père qui m'a envoyé ne l'attire.....*

Sous l'image du blé encore en herbe, je désigne celui qui est attiré de Dieu. Il sera infailliblement

conduit au Seigneur Jésus, qui lui donnera la vie et le salut. Dans ce premier degré, l'opération de la grâce est instantanée; c'est une lumière transmise à l'âme, lumière qu'auparavant elle ne connaissait point : ses yeux sont ouverts, et elle distingue les objets. Cette lumière, d'abord imparfaite, n'est qu'une faible aurore; mais une fois qu'elle est apparue, elle annonce avec certitude l'approche du jour.....

....Bientôt toutes les instructions de l'Ecriture sainte commencent à être comprises et à pénétrer dans l'âme; on reconnaît la turpitude du péché, la malice et la dépravation du cœur humain; quelque temps on s'efforce d'obtenir la faveur de Dieu par la prière, par la repentance et par l'amendement de vie; mais pour l'ordinaire on ne tarde pas à reconnaître l'insuffisance de ces moyens; lassé de recourir à de vains expédiens, découvrant chaque jour quelque plaie nouvelle, comme la femme de l'Evangile (Marc v, 26), on en vient finalement à sentir la nécessité et l'efficace de la bonne nouvelle du salut.

Arrivé à ce point de sa croissance, le blé est près de monter en herbe. L'homme croit la Parole de Dieu; il voit, il sent que tout est comme elle le dit; il hait et fuit le péché, parce que le péché déplaît au Seigneur; il reçoit le témoignage que Dieu rend de son Fils bien-aimé; son cœur est

touché, attiré vers Jésus par la vue de sa gloire, et de son amour pour les pauvres pécheurs; il se confie en son nom; il s'abandonne à ses promesses qui sont l'unique fondement de ses espérances; il saisit avec empressement tous les moyens qui lui sont offerts pour croître dans la grâce; il aime les enfans de Dieu, qu'il regarde comme les *excellens de la terre*, et dont la conversation fait ses délices; il attend avec eux sa part des bénédictions promises à la foi; il soupire, il prie pour l'obtenir; hors de cette espérance, rien ne peut satisfaire son cœur.

Il sait que Jésus *peut* le sauver, et cependant, par un reste d'ignorance et de propre justice, le souvenir des péchés qu'il a commis, le sentiment de sa misère actuelle, lui font douter que Jésus *veuille* le sauver; ne connaissant ni l'abondance de sa grâce, ni la certitude de ses promesses, il tremble que son Rédempteur ne le souffre plus à ses pieds.

Mais.... le Seigneur *qui recueille ses agneaux dans ses bras, et qui les porte dans son sein*, le Seigneur prend plaisir à le rassurer et à le consoler, de peur qu'il ne succombe; son âme s'épanouit dans la prière, ou bien à l'ouïe de la Parole, ou de quelque promesse particulière qui a trouvé le chemin de son cœur, et qu'il s'applique avec une douceur infinie et avec une parfaite conviction.

Cependant il méconnaît la nature et le but de ces rafraîchissemens qui lui sont donnés, non pour l'arrêter dans sa route, mais pour le mettre en état de marcher en avant.

....Ici une montagne escarpée se présente devant lui. Bientôt il n'est plus le même ; les secours ont disparu ; il est sans cœur pour prier, sans oreille pour écouter ; le péché qui habite en lui reprend une nouvelle énergie, et peut-être Satan reviendra-t-il à la charge avec un redoublement de rage. Il est comme à l'agonie ; il pense que ses espérances étaient présomptueuses, que les secours qu'il a reçus étaient des illusions ; il a besoin de quelque chose qui lui garantisse qu'il peut se confier aux promesses de Jésus-Christ ; ses vues sur l'amour du Sauveur sont étroites ; il ne voit pas l'harmonie et l'éclat des attributs divins dans le salut du pécheur : il a soif de la miséricorde, mais il craint la justice.

C'est par des moyens si divers que le Seigneur le forme, et qu'il le force à avancer. Bientôt le nouveau converti reçoit de Jésus une nouvelle mesure de grâce qui le met en état de combattre le péché ; sa conscience est alors délicate ; si seulement il pouvait être habituellement sûr de son salut par Jésus-Christ, il n'y aurait plus, à l'entendre, d'épreuve extérieure qui pût l'émouvoir.

Malgré la faiblesse actuelle de sa foi, malgré la force de sa *propre justice* qui le fait souvent broncher, il y a néanmoins dans ce qu'il éprouve, à cette heure, des impressions heureuses dont il sentira le prix plus tard, quand ses espérances et sa foi seront mieux affermies; il sentira surtout le prix de ce désir si vif et si pur qu'il a maintenant d'accomplir les ordonnances du Seigneur, de cette soif continuelle et ardente du *lait de la Parole*, soif qui le rend semblable à l'enfant qui cherche le sein de sa mère. On lit dans sa figure l'intérêt avec lequel il écoute la Parole: il compte les heures qui s'écoulent d'une assemblée d'édification à l'autre. Son zèle bouillant l'emporte souvent trop loin, parce qu'il n'est pas mûri par l'expérience. Quelquefois l'amour des âmes, le zèle de la maison de Dieu, le trouble et l'agite; d'autres fois ces dispositions sont alliées à une recherche déplacée de lui-même, mais du moins le principe est-il pur et louable. (Jean VIII, 10.)

La grâce de Dieu agit sur l'entendement et sur le cœur également. Le zèle sans connaissance n'est que de la superstition; la connaissance isolée de la vie du cœur ne fait guère que des hypocrites. Le vrai croyant reçoit les dons dans une égale mesure; mais quoique le nouveau converti ne manque pas de connaissance, il se distingue davantage par la chaleur et la vivacité de ses affec-

tions ; plus tard, bien que ces sentimens ne demeurent pas stationnaires, il semble faire des progrès plus rapides dans la connaissance.

Le Chrétien avancé a des vues plus solides, plus justes, mieux liées sur le Seigneur Jésus, sur la gloire de sa personne, sur cet amour par lequel il nous a rachetés ; aussi ses espérances sont plus fermes, il s'y abandonne avec plus de simplicité ; sa paix et sa force, toutes choses égales d'ailleurs, sont mieux établies, plus constantes que celles du nouveau converti, qui l'emporte ordinairement par la ferveur de ses sentimens. Un arbre fruitier est plus précieux quand il est chargé de fruits mûrs, mais il a dans sa fleur une beauté toute particulière.

C'est du printemps de la grâce que nous venons de nous occuper ; elle a fait épanouir des fleurs ; bientôt les secours du céleste *Jardinier* feront croître et mûrir les fruits. La foi du nouveau converti est encore faible, mais son cœur est ardent. Il ose à peine penser qu'il ait la foi ; mais il voit, il sent, et il agit comme il ne pourrait le faire si le Seigueur n'était pas avec lui. Tous ses désirs, toutes ses inclinations se portent vers Dieu et vers la Parole du salut ; son expérience est courte, mais chaque jour y ajoute quelque chose. S'il n'est encore ni *père*, ni même *adolescent*, il est du moins un enfant chéri. Le Seigneur l'a visité, il l'a délivré de l'affection du péché, il l'a conduit à Jésus ; l'esprit d'esclavage

s'est enfui, l'heure de la pleine liberté s'approche ; bientôt l'Evangile de gloire brillera pour lui d'un éclat nouveau ; il recevra l'assurance de son adoption, et apprendra à se reposer entièrement sur le salut que Jésus a accompli.

Ici la tige a poussé son épi, l'enfant en Christ est arrivé à l'adolescence ; dans une seconde lettre je continuerai le développement de ce sujet, si cela peut vous agréer.

Je suis, etc.

LETTRE II.

DEUXIÈME DEGRÉ DE L'OEUVRE DE LA GRACE : L'HERBE EN ÉPI.

...... Après avoir vu la première période de l'œuvre de la grâce, parlons maintenant de la seconde : c'est l'*herbe en épi.*

Cette période commence quand, après avoir été long-temps balottée entre la crainte et l'expérience, l'âme, d'abord faible en la foi, en vient finalement à se reposer entièrement sur Jésus, à s'approprier ses parfaits mérites, à le recevoir pour *sa sagesse, sa justice, sa sanctification et sa rédemption ;* à s'abandonner à lui sans réserve, tellement qu'elle peut dire : IL EST A MOI, JE SUIS A LUI..... C'est

alors qu'elle est en état de répondre à toutes les objections du diable et de l'incrédulité. *Qui est-ce qui condamnera*, s'écrie-t-elle ? *Christ est celui qui est mort, qui plus est, qui est ressuscité, qui est assis à la droite de Dieu, et qui même prie pour nous.* (Rom. VIII, 23.)

L'espérance du fidèle n'a pas un autre fondement dans la seconde période de l'œuvre de la grâce, que dans la première ; seulement la foi est plus affermie dans la seconde ; peut-être a-t-elle aussi plus à lutter : car si le désir ardent du salut est l'apanage du jeune converti, les combats sont le partage de celui qui est parvenu à l'adolescence en la foi......

Semblable à Israël délivré de la servitude d'Egypte à bras étendu par le pouvoir du Très-Haut, le nouveau converti s'est vu poursuivi par des ennemis aussi redoutables que nombreux ; plus d'une fois il s'est cru sur le point de périr ; mais tout à coup il a vu ses ennemis confondus, et il a chanté le cantique de Moïse et de l'Agneau sur les bords de la Mer-Rouge. C'est ici que commence la carrière du Chrétien plus affermi ; peut-être, comme Israël, croit-il que tous ses malheurs sont finis, et qu'il n'a plus qu'à cheminer, plein de joie, vers la terre promise ; mais il en est à peine au commencement de ses tribulations, et il a encore devant lui toutes les solitudes du désert ; c'est

maintenant que le Seigneur va l'humilier et l'éprouver, et qu'avant de le purifier, il va lui faire voir toute la corruption de son cœur.

.... Il sait que Dieu le reçoit dans son alliance, qu'il peut éternellement se reposer sur Jésus ; et cette connaissance, si rien ne venait en contrebalancer l'efficace, produirait en lui, dès cette vie, les mêmes effets qu'elle produira plus tard dans une autre économie ; elle remplirait de plus en plus son cœur d'amour, de joie, de paix et de gratitude. Mais pour être parvenu à la seconde période de l'œuvre de la grâce, le Chrétien n'est pas dégagé des liens terrestres ; la corruption est inhérente à son âme ; le germe de tous les penchans vicieux y est encore, et il vit dans un monde où les occasions de le développer s'offrent à chaque pas ; entouré d'ennemis spirituels qu'il n'aperçoit point, c'est par une pénible expérience qu'il apprendra à connaître, et leur ruse et l'étendue de leur pouvoir. Il ne connaît qu'imparfaitement la nature des combats qu'il est appelé à soutenir ; mais c'est dans la justice, c'est dans la puissance de Jésus qu'il voit sa délivrance ; soldat de Christ, il ne se refuse point à la fatigue ; il croit que, s'il est renversé, le Seigneur le relèvera. Il sait bien que *son cœur est trompeur et désespérément malin ;* mais il ne connaît pas, il ne peut pas connaître encore toute l'étendue de cette

expression. Cependant le Seigneur, qui veut lui manifester de plus en plus toute l'excellence de sa grâce et de son amour, permettra qu'il acquière des preuves aussi nouvelles que mortifiantes de la méchanceté de sa nature. Elles seront telles qu'il n'aurait pu le croire auparavant, quand même on le lui aurait annoncé aussi positivement qu'on le fit à Pierre. (Marc XIV, 29.) Il n'y a que ceux qui participent aux grâces du Seigneur, et qui se réjouissent en son salut, qui puissent voir et comprendre cet excès de corruption; car ce n'est pas lorsqu'il brave le commandement et les menaces de la loi que le péché se montre le plus odieux, c'est bien plutôt lorsqu'il résiste à la lumière et à l'amour.

Ezéchias avait été long-temps un serviteur de Dieu, fidèle et zélé; mais certainement il ne connut jamais mieux l'Eternel et son cœur qu'à l'époque de sa maladie. Il plut alors à ce Dieu qui l'avait défendu si puissamment contre Sennachérib, de le délivrer miraculeusement au bord de la tombe, et de prolonger à sa prière la durée de sa vie. Le cantique qu'Ezéchias écrivit alors, montre combien il fut pénétré de cette miséricordieuse délivrance. Cependant il y avait encore dans son cœur des choses qu'il ne connaissait pas, et qui devaient lui être manifestées. Le Seigneur décida donc de l'abandonner à lui-même; c'est la seule fois qu'il est dit que l'Eternel se retira de lui, et c'est aussi le seul cas où sa conduite soit condamnée.

De même, c'est dans les temps qui suivent la manifestation des miséricordes du Sauveur, que le Chrétien acquiert par expérience, et de la manière la plus sensible et la plus douloureuse, la connaissance de sa nature pécheresse et corrompue.......

Le Seigneur se sert, quand il lui plaît, de quelques-uns de ses enfans comme d'exemples ou d'avertissemens pour les autres. Ceux qu'il épargne, et dont les torts les plus graves demeurent cachés entr'eux et lui, ont en cela même un puissant motif de gratitude. Je lui dois une grande reconnaissance; car, dans sa miséricorde, il a éloigné de moi toute infidélité manifeste depuis qu'il m'a mis au nombre de ses bien-aimés. Mais de quoi me glorifierai-je? Si, dans les occasions importantes, il n'a pas permis que j'abandonnasse ouvertement ses voies, je ne l'attribue ni à ma sagesse, ni à ma vigilance, ni à la spiritualité de ma vie; j'espère, au contraire, conserver, tout le temps de mon séjour ici-bas, le souvenir de plusieurs fautes qui sont tout aussi propres à m'humilier devant lui, que des péchés commis à la face des hommes. Malgré cela, je ne crois pas que, depuis quelques années, j'aie conservé, seulement un quart d'heure, le moindre doute sur mon salut en Jésus-Christ. Mais, hélas! combien de traits de dureté de cœur, d'ingratitude, d'impatience et de révolte ma cons-

cience ne m'a-t-elle pas signalés! Chaque cœur connaît son amertume, et en m'entretenant avec les enfans du Seigneur, même avec ceux qui paraissent éminemment favorisés des dons de la grâce et de l'Esprit, j'ai souvent entendu les mêmes plaintes.

Peut-être que celui qui est parvenu à la seconde période de l'œuvre de la grâce, ne sera pas d'abord soumis à ces épreuves; elles pourront du moins ne pas se renouveler chaque jour. Le Seigneur fait naître les occasions, et ménage les circonstances par lesquelles il veut essayer nos forces. Il est des époques où les tentations semblent proportionnées à nos dispositions, à notre tempérament, à l'état de notre âme; il en est d'autres où il plaît à Dieu de se retirer et de permettre à Satan de s'approcher de nous, afin que nous sentions notre misère spirituelle..... Il nous montre aujourd'hui tout ce qu'il peut pour nous et en nous; demain, il nous fera voir combien peu nous pouvons sans lui.

C'est par cette variété d'épreuves, sous la direction et sous l'influence sanctifiante de l'Esprit saint, que l'adolescent en la foi croît chaque jour dans la connaissance de lui-même et dans celle du Seigneur. Il apprend à se défier de son propre cœur, et à craindre un piége dans chacun des pas qu'il fait. L'obscurité des ténèbres où il a passé tant d'heures, abandonné à lui-même et sans consolation, fait qu'il apprécie doublement l'éclat de

la face du Seigneur, et qu'il évite tout ce qui peut contrister l'Esprit de son Dieu, et l'engager à se retirer de nouveau. Les pardons multipliés dont il a été l'objet, augmentent son admiration pour la miséricorde infinie qui a présidé à l'alliance de grâce, et le sentiment de ce qu'il lui doit. Il lui a été beaucoup pardonné, c'est pourquoi il aime beaucoup. Il a ainsi appris à pardonner et à compatir. On ne le verra plus appeler le mal bien, et le bien mal ; mais son expérience lui a donné tout à la fois une conscience délicate et un esprit de support. Il éprouve une douce compassion pour ceux qui ont été surpris en faute, et les moyens qu'il emploie pour les relever sont en harmonie avec ceux que le Seigneur a employés à son égard.

Voilà l'adolescent prêt à devenir père de famille : le froment va naître dans l'épi ; ce changement sera accompli dans le Chrétien, quand la disposition habituelle de son cœur correspondra à celle qu'exprime le passage suivant d'Ezéchiel (XVI, 63) : *Afin que tu te souviennes* (de ta vie passée), *que tu en sois honteuse, et que tu n'ouvres plus la bouche* (pour te vanter, pour te plaindre ou pour censurer), *à cause de ta confusion, après que j'aurai été apaisé envers toi pour tout ce que tu auras fait, dit le Seigneur l'Eternel.*

Je suis, etc.

LETTRE III ET DERNIÈRE.

TROISIÈME DEGRÉ DE L'OEUVRE DE LA GRACE; LE FROMENT DANS L'ÉPI.

J'ai caractérisé l'œuvre de la grâce dans la première période, par l'*ardeur des désirs;* dans la seconde, par les *combats;* la *contemplation* me paraît être le caractère le plus distinctif de la troisième.

La supériorité de cette période sur la première, ne consiste point, en effet, dans la chaleur des affections; car plusieurs Chrétiens des plus remarquables par leur foi, ne peuvent se rappeler, sans une douleur mêlée de tristesse, les premiers temps de leur union avec Christ; quoique leur connaissance fût alors bien imparfaite, et qu'ils ne vissent les vérités de l'Evangile que comme au travers d'un verre obscur, ils avaient cependant une ferveur de sentiment dont le souvenir est tout à la fois propre à les humilier et à les soutenir.

On ne peut pas non plus caractériser le Chrétien parvenu à la troisième époque, par le sentiment intime et vif qu'il a de sa participation au salut qui est en Jésus, et qui lui donne le droit

d'appeler Dieu son Père, car ce sentiment appartient à la seconde période; cependant comme il est de la nature de chaque grâce d'aller toujours en augmentant, une plus longue habitude de contempler les vérités de l'Evangile, une plus longue expérience de la miséricorde et de la fidélité du Seigneur, donne au disciple avancé une assurance plus simple et plus absolue que celle qu'il avait au moment où il se vit, pour la première fois, délivré de la condamnation.

On ne peut pas dire qu'il ait en propre une source de grâce plus assurée que l'adolescent, ou même que le nouveau converti; car il est dans le même état de dépendance absolue, aussi incapable d'agir selon l'Esprit, ou de résister aux tentations par ses propres forces, qu'il l'était le premier jour de sa vocation; mais, sous un autre point de vue, il est plus ferme, parce qu'il a un sentiment plus habituel de sa faiblesse. Le Seigneur la lui a révélée par des instructions long-temps continuées, et par une variété d'épreuves; il peut dire qu'avec le secours de la grâce, ce n'est pas en vain qu'il a souffert; son cœur l'a trompé si souvent, qu'il cesse de s'y confier : il est donc moins exposé à de fréquens mécomptes. Ayant appris, par une expérience réitérée, la vanité de tout autre appui, il sait qu'il doit aller immédiatement au Seigneur pour obtenir *pardon et secours au temps du*

besoin : voilà sa force ; elle est toute en Jésus.

La supériorité de son bonheur sur celui de l'adolescent, résulte des bénédictions que le Seigneur a répandues sur ses prières, sur ses lectures, sur les prédications qu'il a entendues : bénédictions qui ont été suivies pour lui d'une connaissance plus claire et plus distincte du mystère d'amour et de la gloire excellente du Seigneur Jésus, dans sa nature, dans ses offices, dans la distribution de ses grâces et dans sa fidélité ; d'une vue plus complète de l'harmonie des perfections divines qui brillent en sa personne, ainsi que de la fermeté, de la beauté, de la suffisance des saintes Ecritures ; enfin, d'un sentiment plus intime de la hauteur, de la profondeur, de la longueur et de la largeur de la miséricorde de Dieu en Jésus-Christ ; en sorte que bien que sa sensibilité ne soit plus aussi vive que dans les premiers temps, cependant son jugement est plus assuré, ses idées sont plus arrêtées, ses pensées se dirigent plus habituellement vers les choses que nous ne pouvons voir encore qu'au travers d'un voile.

La contemplation de la gloire du Rédempteur est sa plus grande affaire ; c'est par elle qu'il est transformé à l'image du Fils, et que se développent, d'une manière uniforme, *les fruits de justice qui sont en Christ à la louange et à la gloire de Dieu le Père.*

Cette contemplation n'est pas une stérile spéculation ; elle a une influence réelle sur sa vie. — Les détails suivans pourront éclaircir ma pensée.

I. L'Humilité doit se trouver dans le cœur de tous les Chrétiens ; mais l'étendue de cette grâce en eux, dépend toujours de l'étendue de la connaissance qu'ils ont de Jésus et de leur cœur. Le disciple avancé emploie chaque jour quelques momens à repasser dans sa mémoire les dispensations du Seigneur à son égard ; il se rappelle toutes les pierres de secours (les *Ebénézers*) que le Seigneur a distribuées le long de sa route ; il voit aussi, et en nombre presqu'égal, les monumens de ses chutes. Quand il compare tant de grâces reçues à tant d'infidélités, il peut, sans affection, adopter le langage de l'apôtre, et s'appeler *le moindre de tous les saints et le plus grand des pécheurs.* Dans les deux périodes précédentes, il savait qu'il devait s'humilier ; c'est seulement à présent qu'il est vraiment humble, et qu'il sent toute la force du passage d'Ezéchiel (XVI, 63), que j'ai cité dans la Lettre précédente.

A mesure qu'il apprend à se mieux connaître lui-même, il fait des progrès dans la connaissance du Seigneur ; il voit en lui une majesté sans borne, unie à un amour infini, et cette contemplation le fait rentrer dans la poussière.

De l'humilité découlent deux autres grâces, qui

sont également la parure de ceux qui appartiennent à Christ.

L'une d'elles est la *soumission à la volonté de Dieu.* Le Chrétien, témoin de sa misère, de son ignorance, aussi bien que des voies par lesquelles Dieu gouverne le monde, de sa sagesse et de son amour, apprend à être content dans toutes les positions de la vie, à supporter les épreuves avec résignation et dans le sentiment que David exprime: *J'ai été muet, et je n'ai point ouvert la bouche, parce que c'est toi qui l'as fait.*

L'*amour spirituel*, qui unit le fidèle à ses frères, est la seconde grâce qui accompagne l'humilité. Il ne peut se dispenser de juger leur conduite d'après l'Ecriture; mais l'expérience de son cœur, la connaissance qu'il a acquise des piéges que le monde présente, et de l'adresse du tentateur, lui apprennent à excuser, à avertir, à encourager dans un esprit de douceur, ceux qui succombent à la tentation. Le nouveau converti est presque toujours blâmable dans la manière dont il remplit cet office: la chaleur de son zèle n'étant pas encore tempérée par le sentiment de ses imperfections, dégénère souvent en esprit de censure; mais le Chrétien avancé supporte les faibles, se rappelant que lui-même a été faible: il n'exige pas de la maturité dans un fruit qui est encore vert.

II. La SPIRITUALITÉ, c'est-à-dire, le goût des

choses qui sont de l'Esprit (1 Cor. II, 14), et une disposition à reconnaître que tout est vanité, hors la connaissance et l'amour de Dieu en Jésus-Christ, distinguent aussi le fidèle affermi : il ne peut donner son cœur au monde. (1 Jean II, 13.) Toutefois, renouvelés seulement en partie, nous sommes enclins à aimer les choses de la terre plus que nous ne le devrions; nous sommes entraînés vers les choses basses, en dépit de notre entendement. Le Seigneur, je crois, fait rarement remporter aux siens une victoire décisive sur le principe du mal, avant qu'il leur ait fait sentir combien ce principe est profondément enraciné dans leur cœur.

Mais la plupart de nos épreuves sont miséricordieusement amenées pour détruire en nous cet entraînement au péché; c'est par elles que le Seigneur nous montre, d'un côté, la vanité des créatures, et de l'autre, l'excellence et l'entière suffisance de ses dons.

Pour être parvenu à la troisième période, le disciple avancé n'est pas sans reproche à cet égard; mais il sent mieux combien l'attachement charnel est coupable; il s'humilie davantage; il est mieux en garde contre l'influence de ce mal, et il y résiste plus souvent. Il sent le poids de la chaîne, et soupire après la délivrance. La communion avec Dieu et les progrès dans la sainteté, telle est la

seule pensée qui lui paraisse digne de l'occuper sérieusement.

Quelque modification qu'éprouvent ses circonstances extérieures, on le verra toujours le même. Il a appris, avec l'apôtre, à être content dans la disette, et, ce qui est peut-être plus difficile, à vivre dans l'abondance. Un palais loin de son Dieu est une prison pour lui; au contraire, par sa divine présence, la prison devient un palais. Avec ce sentiment naît en son âme une confiance entière au Seigneur. Il ne possède rien qu'il ne remette entre ses mains, et dont il ne soit prêt chaque jour à lui faire l'abandon. Une nouvelle fâcheuse ne le trouble plus, et tandis que les cœurs tremblent autour de lui comme les feuilles agitées du vent, tranquille il se confie en celui qui *peut* et qui *veut* changer la perte en gain, adoucir l'amertume, et faire concourir toute chose à notre plus grand bonheur. Pour lui le temps est court; il jouit des avant-goûts de la gloire céleste, et met peu de prix à la vie et aux avantages d'ici-bas; c'est ainsi qu'il se prépare à terminer sa course avec joie.

III. Le Chrétien avancé S'UNIT DE COEUR A LA VOLONTÉ DE SON PÈRE, et ne recherche que sa gloire. La gloire de Dieu et le bien de son peuple sont inséparablement liés; mais de ces deux buts, si grands et si nobles, l'un est infiniment plus élevé,

plus important que l'autre : toutes choses concourront à la gloire du Très-Haut, disparaîtront finalement devant elle quand les temps seront accomplis. Ainsi donc, à mesure que nous avancerons dans la carrière chrétienne, nos facultés, nos désirs, tout en nous se rapportera davantage à ce but; oui, la gloire de Dieu sera la première affection de notre cœur.

Il n'en est pas ainsi dès le commencement, ou très-imparfaitement sans doute ; nous occupons d'abord nous-mêmes la première place dans nos affections, et il ne peut guère en être autrement. Que ferai-je pour être sauvé ? Voilà le premier cri du cœur au moment de la conversion. Le jeune converti a l'esprit tendu vers les secours extérieurs, et lorsque, plus tard, il a acquis l'assurance de son salut, la perspective des combats qu'il aura à soutenir sur cette terre, lui fait souvent désirer de la quitter bientôt pour éviter le faix et la chaleur du jour.

Le Chrétien avancé arrive à des vues moins bornées. Le désir de déloger pour être avec Christ, prédominerait encore, s'il ne songeait qu'à lui-même ; mais il veut, avant tout, que Dieu soit glorifié, soit par sa vie, soit par sa mort. Il ne se recherche plus lui-même ; il ne veut plus dépendre de lui-même : son désir est que la puissance de Christ se manifeste. Il y a pour lui des joies au

milieu des infirmités, dans la détresse, parmi les tentations, et quoiqu'il soupire après les demeures célestes, il serait néanmoins content de vivre sur la terre aussi long-temps que Mathuselah, si sa vie et ses souffrances pouvaient concourir à la gloire du Seigneur et à l'accomplissement de sa volonté. Il l'aime, il l'adore pour tout ce qu'il a fait et souffert pour lui, pour les maux dont il l'a délivré, pour les biens qu'il lui destine; il l'aime, il l'adore plus simplement et plus directement encore, et sans aucune recherche de lui-même, dans la contemplation de sa glorieuse excellence et de ses divines perfections.

Dieu en Christ, glorifié sur toutes choses, béni éternellement, telle est la joie de son âme. La volonté de son Dieu, toute sage, toute sainte, toute puissante, accomplie en lui-même et dans toutes les créatures, tel est le premier vœu de son cœur. Ses prières, ses projets, sa conduite, reposent sur ce grand principe. Il devient ainsi, dès ici-bas, semblable aux anges, autant que le comportent les restes de sa nature déchue; la volonté de Dieu est pour lui sur la terre, ce qu'elle est pour les habitans des cieux.

On trouve des exemples de l'œuvre divine de la grâce, parvenue à la troisième époque, dans des conditions très-variées, parmi les riches et parmi les pauvres, parmi les savans et parmi les gens

sans lettres; chez ceux dont l'esprit est vif, comme parmi ceux dont le naturel est lent et flegmatique; dans les positions où la vie s'écoule doucement, comme dans celles où elle est parsemée d'épines; parmi les hommes de la loi, comme parmi les ecclésiastiques. Des divers agens qui opèrent sur eux, les Chrétiens retiennent des couleurs et des apparences différentes; mais l'œuvre de la grâce est la même chez tous; et pour nous faire une juste idée de ce qu'est la vie de la foi, nous devons ou écarter ces apparences, ou les attribuer à leur vraie cause, les particularités de l'agent.

Au dehors, l'œuvre de la grâce peut se présenter avantageusement par le concours de plusieurs causes naturelles, telles que l'égalité du caractère, le bon sens, l'usage du monde et d'autres avantages de ce genre; elle peut être, au contraire, défigurée par des dispositions qui n'ont cependant rien de coupable en elles-mêmes, parce qu'elles sont indépendantes de la volonté, comme un certain abattement naturel, un défaut de capacité, et d'autres causes semblables qui produisent sur l'âme un effet que nul ne peut bien apprécier que celui qui en a fait lui-même l'expérience. Tel a reçu une double part des dons de la grâce, chez qui ces dons sont peu apparens, parce que les obstacles qu'il rencontre sont doubles aussi; chez tel autre, une part beaucoup moins riche s'aper-

çoit facilement, parce que rien en lui n'en empêche la manifestation.

Nous ne sommes donc pas en état de juger les uns des autres à cet égard, parce que nous ne pouvons pas connaître tout ce qui concourt à compliquer l'action de la grâce; mais notre miséricordieux et souverain sacrificateur connaît toutes choses, et voit quelles sont nos dispositions; il se souvient *que nous ne sommes que poudre;* il pèse, il compatit, il supporte, il accepte, il approuve, et son jugement est infaillible.

Le soleil, dans sa course journalière, n'éclaire rien sur cette terre de si excellent que le vrai Chrétien, quoique, confiné peut-être dans une chaumière, il soit à peine connu, à peine remarqué des autres hommes. Mais son âme est tout à la fois l'objet et la demeure de l'amour divin; les anges veillent sur elle; elle est mûre pour la gloire des cieux. Heureux Chrétien! travaux, fatigues, souffrances, tout va bientôt finir pour toi, tes désirs vont être accomplis; celui qui t'a aimé, qui t'a racheté par son sang, s'apprête à te recevoir; tu vas entendre cette parole: *Cela va bien, bon et fidèle serviteur, entre dans la joie de ton Seigneur.*

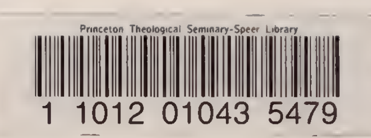
Si le tableau que nous venons de tracer est conforme aux saintes Ecritures, ils se méprennent singulièrement, et ils sont bien dignes de com-

passion ceux qui, faisant profession de croire l'Evangile, n'ont cependant aucune idée de l'effet qu'il doit avoir sur le cœur; ceux qui persévèrent dans leurs goûts, leurs habitudes, leur conduite mondaine, ou qui, s'abandonnant à leurs penchans naturels, s'en tiennent à d'orgueillenses distinctions de noms, de qualités, de partis. Puisse le Seigneur vous donner, ainsi qu'à moi-même, de croître journellement dans cette *sagesse, qui est d'abord pure, ensuite pacifique, modérée, traitable, pleine de miséricorde et de bons fruits, ne faisant pas beaucoup de difficultés, et sans hypocrisie!* (Jaq. III, 17.)

Je suis, etc.

FIN.

TABLE.



Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 01043 5479